27. ff.

DE LA

CONOISSANCE DE SOI-MÊME.

TRAITE' TROISIE'ME.

I. & II. Partie.

DE L'ESTRE MORAL de l'homme, ou de la ſcience du cœur.

Par le R. P. Dom FRANÇOIS LAMY, *Benedictin de la Congregation de S. Maur.*

TOME III.

A PARIS,
Chez NICOLAS LE CLERC, ruë ſaint Jacques, proche ſaint Yves, à l'Image ſaint Lambert.

M. DCCI.

Avec Approbation & Privilege.

Ex Bibliotheca Cremitar Camald. prope Varsau. 1724.

Le Sieur ANDRÉ PRALARD *a cedé ſon droit de Privilege, & tous les Exemplaires de ce Livre* de la Conoiſſance de ſoi-même *in* 12. *6. volumes, par le R. P. Dom* FRANÇOIS LAMY, *Benedictin de la Congregation de ſaint Maur, à* NICOLAS LE CLERC, *pour en jouïr ſuivant l'accord fait entr'eux.*

Ledit NICOLAS LE CLERC *donne avis qu'il vient d'imprimer du même Auteur:*

Les ſaints Gemiſſemens de l'Ame ſur ſon éloignemens de Dieu. La tiranie du Corps, premier ſujet de gemir, in 12. qu'il vend 30. ſols.

K I 4

DE LA CONOISSANCE DE SOI-MESME.

DU TRAITE'

De l'Etre moral de l'Homme.

TROISIE'ME PARTIE.

Du cœur de l'homme, conſideré par raport à la creature; & principalement par raport à ſon corps.

C'EST avoir conſideré le cœur de l'homme par raport à toutes les creatures, que de l'avoir examiné par raport à ſon corps : puiſque c'eſt par ſon corps qu'il a relation avec toutes les creatures, & qu'il tient à ſes amis, à ſes parens,

à ſes compatriotes, en un mot au Ciel & à la Terre.

C'eſt donc ſous ce regard que nous devons preſentement conſiderer l'eſprit & le cœur de l'homme : & nos reflexions ſur cela ſe reduiront à ces deux principaux chefs. 1°. A faire voir que les impreſſions du corps ſur l'eſprit conſpirent à nous cacher nos déreglemens & nos devoirs. 2°. A rechercher les cauſes de ces impreſſions, & les illuſions que l'ignorance de de ces cauſes nous fait ſur nos devoirs. C'eſt ce que nous ferons, aprés avoir jetté un coup d'œil ſur les illuſions les plus generales que les creatures, ou les objets ſenſibles font à nôtre eſprit & à nôtre cœur.

Mais avant que d'entrer dans ces détails, il eſt bon d'avertir que quoiqu'on y explique phyſiquement un grand nombre d'actions, que l'on apelle vertus, & que l'on faſſe voir que la vertu a peu de de-

voirs qui ne puiſſent être remplis en conſequence des ſeules diſpoſitions du corps humain ; on ſe doit bien garder d'inferer de là, qu'il n'y ait ni vertu ni pieté chez ceux même qui en font profeſſion. Cela ne doit pas même rendre ſuſpect ou douteux ce qui en paroît dans leur conduite. Le préjugé general d'eſtimer bon ce qui n'eſt pas évidemment mauvais, eſt une obligation : mais elle devient indiſpenſable, lorſque les dehors de ceux dont on juge, n'ont rien que de regulier & de vertueux ; & il y auroit de l'injuſtice à juger mal du dedans, ſur l'équivoque de ces dehors.

L'uſage donc que je ſouhaite qu'on faſſe des détails de cette troiſiéme partie, eſt de ſe les apliquer à ſoi-même ; d'entrer en défiance des diſpoſitions de ſon propre cœur, dans les actions que l'on croit les plus regulieres & les plus vertueuſes ; de s'examiner ſoigneuſement ſur cela : d'étudier les

diſpoſitions actuelles où le corps ſe trouve dans le tems de ces pretenduës œuvres de pieté. De tâcher de diſcerner la part que ces diſpoſitions ont à ces œuvres, de voir ſi elles n'en ſont point les principales ouvrieres; car elles y entrent toûjours pour quelque choſe; & d'éviter enfin les funeſtes illuſions où l'on peut tomber faute de ce diſcernement.

C'eſt là uniquement la vûë que j'ay euë dans cette partie; & ſi j'y parle quelque fois des actions de vertu, comme ſi elles ne relevoient que des diſpoſitions corporelles; c'eſt à deſſein d'exciter, dans le cœur du Lecteur, cette ſalutaire défiance de ſes meilleures actions, dont le ſaint homme Job nous apprend qu'il étoit pénetré dans toutes les ſiennes. *Verebar omnia opera mea.* Car dans le danger continuel où nous ſommes d'être trompez; il vaut bien mieux riſquer de l'être par le defaut, que par l'excez d'eſtime pour ſes œuvres.

SECTION I.

Des illuſions les plus generales que les creatures, ou les objets ſenſibles font à nôtre eſprit & à nôtre cœur.

LEs principales illuſions que nous font les objets ſenſibles ſe reduiſent 1°. à la vaine montre de qualitez ou de perfections qu'ils n'ont pas ; 2°. aux apparences trompeuſes d'une activité, ou d'une efficace qui ne leur conviennent pas. Nous toucherons quelque choſe de l'une & de l'autre : & puis nous en donnerons le remede.

CHAPITRE I.

Que les objets ſenſibles ſont illuſion par la vaine montre de qualitez ou de perfections qu'ils n'ont pas.

I.

POur peu que l'on ait de lumiére, on convient aſſez avec le plus ſage des Rois, qu'en ce monde tout n'eſt que vanité : & que tous les objets ſenſibles de nos attaches ne ſont qu'illuſion & que menſonge : *Vanitas vanitatum, & omnia vanitas.* Mais je ne ſçai ſi l'on pénetre bien tout le ſens de cette maxime, ni ſi l'on donne à cette verité toute ſon étenduë.

II.

Le plus ordinaire, & preſque l'unique ſens qu'on lui donne, eſt qu'à une ame éclairée de la vraie

lumiére, la diſtance qu'il y a du ſouverain bien, aux biens créez, doit paroître ſi énorme ; qu'en comparaiſon du ſouverain bien, les biens créez ne doivent paſſer que pour de vains & de faux biens. Mais on n'y ſoupçonne pas d'ordinaire d'autre vanité que celle de leur extréme petiteſſe, & de leur courte durée ; & du reſte on n'heſite pas à leur attribuer réellement cette petite portion de perfections qu'ils offrent à nos ſens. On ne doute point que les concerts, les comedies, les opera, les dignitez, les fruits, les liqueurs, les viandes, les aſtres, les pierreries, les metaux, les plantes, les fleurs, le corps humain, & tous les objets de nos paſſions n'aient ces couleurs, ces ſaveurs, ces odeurs, cet éclat & ces brillans qui nous charment & nous enchantent, & dont ils paroiſſent revétus.

III.

Ne reconnoiſſant donc point

dans ces biens d'autre vanité que leur courte durée & leur disproportion avec le souverain bien, on les lui sacrifie, il est vrai : mais on croit cependant lui faire un sacrifice considerable : parce qu'on ne doute pas que ces objets n'aient quelque chose d'aimable & de pretieux, & qu'ils ne puissent occuper agreablement nôtre cœur.

IV.

Que diroit-on donc, & de quels sentimens devroit-on être frapé, si l'en venoit à découvrir que ces objets n'ont pas même ces petits biens, ni ces minces perfections que les hommes éclairez ne regardent que comme de purs riens en comparaison du vrai bien ? ne devroit-on pas avec le Sage traiter ces objets non seulement de vanitez, mais aussi de vanitez des vanitez ? & en faudroit-il davantage pour desarmer, pour affoiblir, & pour aneantir toutes nos passions ?

V.

Que diroient ces voluptueux, ces extravagans idolatres du sexe; s'ils venoient à découvrir que quelques couches de fausses couleurs font leur illusion: que ces visages qui les charment ne sont que du plâtre, ou de la toile peinte; & qu'à leur égard ils éprouvent la même séduction qui arrive à tous ceux qui, sans y être preparez, voient pour la premiére fois ce spectacle qu'on apelle le cercle de Benoit? En faudroit-il davantage pour étoufer leur passion?

V I.

Que devroient donc penser tous les hommes, si on leur faisoit voir que le monde entier, & tout ce qui les y enchante le plus, n'est dans la verité qu'un cercle de Benoit, & même quelque chose de moins; & qu'en un mot les illusions de ce cercle ne sont qu'une foible image des perpetuelles impostures que leur font

les objets de leurs passions ? rien cependant n'est plus certain.

VII.

Non : ni ces pierres pretieuses que vous estimez, ni ces diamans que vous admirez, n'ont ni les couleurs, ni l'éclat, ni le brillant que vous leur croyez.

Ces fleurs qui font toute vôtre atache, & qui enlevent tous vos soins, n'ont ni les couleurs ni les odeurs que vous leur attribuez.

Ces viandes, ces liqueurs pour lesquelles vous avez tant d'avidité, n'ont ni les gouts, ni les saveurs que vous y sentez.

Cette voix, ces divers tons, ces accords qui vous enchantent, n'appartiennent nullement à cette creature que vous faites chanter.

Vous mourriez de honte & de confusion, si vous voyez tel qu'il est, ce visage que vous idolatrez. Vous le trouveriez destitué de toute couleur ; une surface iné-

gale & raboteuſe, formée du tiſſu d'une infinité de fibres entrelaſſées les unes dans les autres, & criblée d'une infinité de trous, par leſquels tranſpirent ſans ceſſe les humeurs ſuperfluës d'un corps qui ſe corrompt.

VIII.

Et qu'on ne s'imagine pas que ce ne ſoient icy que des exagerations de quelques miſtiques outrés, qui ne jugent de ces choſes que ſur des lumiéres qui paſſent la portée du reſte du monde. Il n'y a point d'eſprits raiſonnables, du moins de ceux qui ont renoncé à être les dupes de leurs ſens, qui ne jugent des choſes ſuivant les idées que nous venons d'en donner. La lumiére naturelle ſuffit pour cela. Il ne faut qu'un peu de raiſon, & que ſavoir mettre chaque choſe à ſa place, pour aſſurer que les objets, dont je viens de faire le dénombrement, n'ont point les qualitez que le vulguaire leur atribuë.

IX.

On devroit avoir honte d'être ainſi ſans ceſſe le joüet deſes ſens. Il faudroit ſe faire, avec Saint Auguſtin & les plus grands hommes, un devoir & un exercice de leur reſiſter, & de dévoiler toute la nature, pour n'y voir que ce que les ſages y voyent. Le mal eſt qu'on eſt dans une ſi longue & ſi ancienne poſſeſſion de croire ſes ſens, ſur leur parole ; qu'on ne les ſoupçonne pas même capables de tromper, & qu'on ſe fait un honneur de tourner en ridicules tant de ſages qui ont étudié ces impoſteurs, & qui les convainquent de ſéduction d'une maniére ſi conſtante & ſi uniforme.

Un témoignage de ce poids devroit du moins nous rendre ſuſpect celui de nos ſens ; & pour peu qu'à cette juſte défiance nous vouluſſions joindre de reflexion : il ſeroit aiſé de s'apercevoir de leurs illuſions.

X.

Il nous eſt peut-être arrivé en nôtre vie d'avoir la jauniſſe. N'eſt-il pas vrai qu'alors tous les objets nous paroiſſoient tellement jaunes ; qu'à n'en juger que par la vûë, nous aurions juré qu'ils l'auroient tous eſté ; & que nous nous ſerions moquez de ceux qui auroient prétendu nous le conteſter ? Il n'eſt donc pas impoſſible que les choſes nous paroiſſent réellement tout autrement qu'elles ne ſont ; & il ne doit pas être incroyable que tous nos ſens, chacun ſur les objets qui leur ſont propres, nous faſſent la même illuſion, que nos yeux nous faiſoient alors.

XI.

Mais il n'eſt pas beſoin d'avoir eu la jauniſſe, pour s'apercevoir de cette illuſion ; on voit tous le jours que telle étofe, qui regardée d'un côté, nous paroît d'une couleur ; regardée dans une autre ſituation, paroît d'une autre couleur. La

gorge d'un pigeon, ſuivant les divers jours dont on la regarde, paroît de diverſes couleurs.

XII.

Les couleurs de l'arc-en-ciel paroiſſent dans les nües, & on les y voit auſſi veritablement que celles de tous les autres objets. Tout le monde cependant convient qu'elles n'y ſont point. Il en eſt de même de celle que l'on voit par le moyen d'un priſme de verre : de même encore de ces rayons que l'on voit partir de la flamme d'une chandelle, lorſqu'on eſt dans un lieu obſcur, & s'étendre dans tout l'eſpace compris entre la chandelle & le lieu d'où l'on la regarde. Pourquoy donc les autres couleurs conviendroient-elles plus réellement à leurs objets, que celles-cy aux ſujets auſquels nous les atribuons ? & quelle difference y a-t-il, par exemple, entre celles de l'arc-en-ciel & celles des autres objets ; ſinon que le ſujet

apparent de celles de l'arc-en-ciel, eſt moins fixe & moins durable que celui des autres ?

XIII.

Le feu, qui d'une certaine diſtance paroît ſi agreable, devient inſuportable, ſi l'on s'en aproche de plus prés. Eſt-ce qu'il change réellement à meſure qu'on s'en aproche ; & que le ſeul voiſinage d'une main eſt capable de faire perdre à cet elément la qualité agreable qu'il avoit ? la même bizarerie arrive au muſc ſenti de loin & de prés ; & aux liqueurs priſes modérément ou avec excés. Rien peut-il mieux marquer que ces objets n'ont point les qualitez que nous leur atribuons ; & que ce n'eſt que par le mouvement de leurs parties ſenſibles ou inſenſibles qu'ils agiſſent ſur nos organes ? Mais ſi l'on en doutoit encore : on n'auroit qu'à revoir les preuves que nous en avons données dans les ſeptiémes Reflexions de la deu-

xiéme Partie du ſecond Traité de cet Ouvrage.

XIV.

Que ſi ces qualitez que nous attribuons aux objets, n'y ſont point veritablement, que ſont-elles autre choſe que des ſentimens de nôtre ame, dont elle ſe dépouille, pour les attacher à ces objets ? peut-on concevoir une illuſion plus groſſiére, que celle d'attribuer aux corps des perfections qu'ils n'ont point ; & de ſe dérober à ſoi-même celles que l'on poſſede effectivement ? Et n'eſt-ce pas tout enſemble ſe méconnoître ſoi-même & tous les objets dont on eſt environné ?

XV.

Il eſt donc vrai que tout ce monde viſible nous fait illuſion : car tout ce monde ne nous frapant que par la lumiére & les couleurs, par les ſons, les ſaveurs, les odeurs &c. & toutes ces qualitez n'étant que des maniéres d'être de

nôtre ame : ce monde, à cet égard, n'a rien de ce que nous lui attribuons : ce qui nous paroît en lui de plus admirable ou de plus aimable, fait partie de nous-mêmes; & nous poſſedons, ſans le ſavoir, ſes prétenduës richeſſes.

CHAPITRE II.

Que ces illuſions corrompent le cœur.

I.

IL ne faut pas s'imaginer que ces illuſions ne regardent que l'eſprit, & qu'elles ne ſoient de nulle conſequence pour la Morale. Elles paſſent de l'eſprit au cœur. Elles vont juſques à le corompre; & forment même une des plus fécondes ſources de ſa coruption.

II.

Ce cœur a le malheur d'être remué par de ſimples aparences,

comme par des réalitez : l'aparence d'un objet agreable lui donne de vrais plaisirs ; & ces plaisirs le corompent en faveur de cet objet. Ces plaisirs l'atendrissent, l'affoiblissent, & l'atachent aveuglément à cet objet revétu de ces fausses aparences ; & c'est peut-être ce que le Sage a voulu marquer par ces paroles : *Fascinatio nugacitatis obscurat bona, & inconstantia concupiscentiæ transvertit sensum.* [a]

a Sap. 4.

III.

Qu'est-ce qui corompit le cœur du plus saint des Rois ? qu'est-ce qui en fit, en un moment, d'un cœur juste, pur & débonnaire, un cœur injuste, adultere & homicide ? quelque apparence de blanc & de rouge sur le visage d'une femme.

IV.

Qu'est-ce qui forme le plus dangereux enchantement de l'Opera ? qu'est-ce qui fait que ceux mêmes qui voudroient s'y trou-

ver, ſans faire uſage de leurs yeux, ne pourroient, avec cela, éviter d'y recevoir, dans le cœur, de funeſtes bleſſures ? Quelques apparences de ſons & d'harmonies dans la gorge de quelques femmes.

V.

Qu'eſt-ce qui excite l'amour du vin, des liqueurs & de la bonne chere ? quelques apparences de ſaveurs delicieuſes dans ces alimens.

VI.

Qu'eſt-ce qui fait le plus grand charme des fleurs & des parfums ? quelques apparences d'odeurs agreables qu'on leur atribuë.

VII,

Et ainſi il ſe trouve que des ombres, des phantômes, de pures aparences de qualitez flateuſes forment la réalité des erreurs de nôtre eſprit, la violence de nos paſſions, & la coruption des inclinations de nôtre cœur.

CHAPITRE III.

Que les objets nous font illusion par les aparences trompeuses d'une activité ou d'une efficace qui ne leur conviennent pas.

I.

Il se trouvera sans doute des gens assez éclairez, pour s'être affranchis de ces erreurs, & pour reconnoître que les corps n'ont nulles des qualitez que nôtre imagination leur atribue. Mais ils ne pouront s'empêcher de croire que ces corps ont dumoins le pouvoir de leur en causer le sentiment; & qu'ainsi le feu, par exemple, nous cause de la chaleur, de même qu'une épingle nous cause de la douleur, sans en avoir. Mais cette seconde illusion n'est gueres moins grossiére, ni moins dangereuse que la premiere.

II.

Elle n'eſt pas moins groſſiére : car comme c'eſt un principe inconteſtable qu'il ne peut y avoir plus de perfection dans l'effet, que dans la cauſe ; nos ſentimens étant des eſpéces de penſées, & par conſequent d'une bien plus grande perfection que les corps, qui ſont incapables de penſer : il eſt ridicule de s'imaginer que les corps ſoient les vrayes cauſes : je veux dire les cauſes effectives de nos ſentimens. Ils n'en ſont que de pures occaſions : Dieu ſeul en eſt la vraye cauſe effectrice ; & il les produit ſi librement en nos ames ; qu'il auroit pû, s'il eût voulu, ſans rien changer dans nôtre corps, attacher l'amertume & le deſagrément à tous les objets auſquels il a aujourd'huy attaché la douceur & le plaiſir. Je ne m'arrête pas à prouver ces veritez : on l'a fait ſuffiſamment dans le ſecond Traité de cet Ouvrage.* * *Quatriémes Reflexions de la 2. Partie.*

Cette illuſion n'eſt pas moins dangereuſe : parce qu'il eſt tres-difficile de ſe défendre d'aimer ce qu'on reconnoit pour la cauſe de ſon plaiſir. Le plaiſir, ainſi que nous l'avons déja remarqué, attendrit le cœur, & le porte à aimer & à rechercher avec paſſion ce que l'on en regarde comme la cauſe. C'eſt donc aſſez de regarder les corps comme les cauſes de ſes plaiſirs, pour en devenir eſclave, & leur livrer ſon cœur. Peut-on imaginer une plus dangereuſe illuſion, que celle qui livre à la creature, & à la plus baſſe des creatures, des cœurs qui ne ſont faits que pour Dieu ? Quel remede à de ſi funeſtes ſéductions ? c'eſt ce qu'il faut voir dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE IV.

Remede à ces illuſions.

I.

LE grand ſecret pour ſe preſerver de ces illuſions, ou pour les diſſiper, eſt de demaſquer ſans ceſſe toute la Nature ; de dépoüiller les objets de nos ſens de tout ce qui ne leur appartient pas ; & de leur enlever ces charmes impoſteurs qui nous ſéduiſent. Il faut leur dire à peu prés ce qu'un Philoſophe profane vouloit autrefois qu'on dît aux plus terribles apareils des plus cruels tourmens: *Tolle pompam iſtam ſub qua lates, & ſtultos territas.* Dépoſez cette pompe & ces vains ornemens ſous leſquels vous vous cachez, & dont vous vous ſervez pour ſurprendre & ſéduire les eſprits foibles ; & il ſe trouvera que vous n'avez rien que de bas, que de

mépriſable, que d'indigne de l'affection du cœur humain.

II.

Non, Cieux, Aſtres & Meteores, vous n'avez ni cette ſplendeur, ni cet éclat dont vous nous faites montre, ni ce bruit & ces éclairs dont vous nous menacez; non, terre, plantes, metaux & animaux, vous n'avez ni ces couleurs, ni ces ſaveurs, ni ces odeurs, ni ces delices dont vous faites parade. A quiconque vous regarde avec les yeux de la raiſon & de l'intelligence, vous n'êtes que des amas de matiere, percez d'une infinité de tuyaux; & vos ſurfaces ne ſont que des toiles criblées d'une infinité de trous propres à laiſſer paſſer ce qui ſe corrompt & ſe dérange dans vôtre ſein.

III.

Pauvres gens que nous ſommes! lorſque nous courons aprés les objets ſenſibles, nous courons aprés nôtre ombre, puiſque effectivement

ment ils n'ont que de l'ombre & les vaines apparences des qualités dont nous poſſedons, pour ainſi dire, le corps & la réalité. 3. part. Sec. 1.

IV.

Demaſquons donc encore une fois toute la Nature, & ôtons lui non ſeulement des qualitez qu'elle n'a pas; mais auſſi une force & une efficace qui ne lui appartiennent pas. Diſons ſouvent aux objets de nos illuſions: Que vous eſtes laides, que vous eſtes inſipides, que vous eſtes dégoutantes creatures qui nous paroiſſiez ſi agreables; mais que vous eſtes foibles, que vous eſtes impuiſſantes, que vous eſtes incapables de nous faire ni bien ni mal, creatures de qui nous nous imaginions tenir tout nôtre bonheur! vous aime & vous craigne qui voudra: pour moy, je ne vous trouve ni aimables ni redoutables, & je n'ay pour vous qu'un profond mépris.

3. part. Sec. 1.

V.

Mais en même tems que nous découvrons ainſi les defauts & les foibles des creatures, rendons gloire au Createur, & reconnoiſſons qu'à lui ſeul appartient la beauté, la perfection, la puiſſance, la force & l'efficace : & par conſequent n'aimons & ne craignons que lui : puiſqu'il n'y a que lui de vraiment aimable & redoutable.

SECTION II.

3. part. Sec. 2.

Que les impreſſions du corps ſur l'eſprit conſpirent à nous cacher nos déréglemens & nos devoirs.

CHAPITRE I.

Obligation d'examiner les mouvemens de ſon cœur par rapport aux impreſſions du corps.

I.

IL faut avoüer que l'homme eſt un étrange paradoxe. Il s'aime & s'eſtime ſans meſure. On ne peut aimer ni eſtimer que ce que l'on connoît ; & cependant il n'apprehende & ne fuit rien tant que de ſe connoître.

II.

Si vous lui dites qu'il eſt com-

3. *part.* posé de deux êtres trez-differens,
Sec. 2. l'esprit & le corps : vous l'embarassez. A quoi bon, dit-il, tant de distinctions & de differences ? l'homme est-il different de lui-même ? son essence est-elle divisible ? n'est-il pas parfaitement un, & toûjours le même ?

III.

Si vous lui representez son ame comme un être pensant, qui n'a nulle des proprietez des corps, qui n'est ni étendu, ni répandu dans les diverses parties du corps humain, qui n'a ni figure, ni situation, a proprement parler ; qui n'occupe ni lieu ni espace ; qui n'est ni divisible, ni capable de mouvement local : Bon Dieu, se récrie-t-il, que tout cela est abstrait & metaphysique, & qui peut concevoir une telle ame !

IV.

Vous croyez donc trouver mieux vôtre conte à le ramener à son corps, & à tenter, par là,

de lui faire faire connoiſſance avec lui-même. Et en effet il ſemble qu'il y ait lieu de le trouver plus traitable par cet endroit : car ce n'eſt guéres que par là qu'il ſe regarde. C'eſt là, ſelon lui, tout ſon être : il n'en connoît que ce qui frape les ſens ; & c'eſt pour cela qu'il a tant de peine à ſe perſuader qu'il y ait en lui quelque choſe au deſſus du corps. Il ſemble donc que vous deviez trouver une merveilleuſe facilité à le mener, par là, à l'étude de lui-même : mais vous n'y êtes pas encore. 3. part. Sec. 2.

V.

Il eſt vrai que vous pourez trouver vôtte conte, ſi vous voulez vous borner à ne lui parler que de la taille, de l'air & du tour de ce corps : ſi vous vous retranchez à la conſideration de ſa grandeur, de ſa beauté, de ſa force, de ſa ſoupleſſe, de ſon

3 *part.* *Sec.* 2. agilité, de sa vigueur, de son adresse. Enfin il vous écoutera même avec plaisir, pourvû que vous en demeuriez à cette écorce & à cette surface; & que vous ne lui disiez de cette partie de lui-même qu'il regarde comme son tout, que ce qu'un Maître à danser, ou un Maître d'armes pouroient lui en dire.

VI.

Mais si vous voulez passer plus avant: si vous pretendez lui démêler les principaux ressorts de son corps: je dis même ceux qui le rendent capable de ces mouvemens dont il se flate tant, & de ses exercices qui lui font tant de plaisir. Si vous entreprenez de lui marquer quel est dans ce corps le premier mobile de ces mouvemens; quels sont ceux qui excitent ses passions; qui réveillent ses inclinations; qui redoublent ses penchants; qui le rendent de bonne ou de mauvaise humeur:

content ou chagrin : traitable ou intraitable : Si, dis-je, vous tentez de lui expliquer ces choſes : dés là vous le cabrez : vous le gendarmez : vous le revoltez. Quoi donc, vous dira-t-il, faut-il être anatomiſte, pour ſe connoître ſoi-même ? faut-il aller foüiller depuis le matin juſqu'au ſoir dans les veines & dans les nerfs, pour voir quelle ſorte de ſang & d'eſprits y circulent ; faut-il s'aler perdre dans cette foreſt de fibres du cerveau, pour en remarquer les agitations, les inflexions & les traces infinies ? eſt-ce qu'on ne s'étoit jamais bien connu avant cette nouvelle Philoſophie ? 3. part. Sec. 2.

VII.

Enfin c'eſt aſſez à la plûpart des gens de ſe connoître comme on connoît les ſtatuës & les tableaux dans un cabinet. Peut-être vous permettront-ils d'aler un peu plus avant, s'il s'agit de la ſanté de leur corps : mais s'il eſt queſtion

3. *part.* *Sec.* 2. de celle de l'ame : s'il eſt neceſſaire de découvrir ce qui y excite ces grandes & ſubites émotions, ces accez d'ambition, de vengeance & de colere : ces chagrins & ces emportemens : ces ennuis & ces mélancolies : ces tranſports & ces rages : quoique ces revolutions & cent autres ſemblables aient preſque toûjours leurs ſources dans quelques mouvemens du corps ; on ne veut ni les rechercher, ni les demêler, ni les connoître : & par une ſtupidité qu'on ne peut comprendre, l'homme ſi different des bêtes, ſur tout, par la liberté, aime mieux ſe laiſſer enchaîner, ſans ſavoir par qui, & conduire, ſans ſavoir où : que de donner quelque application d'eſprit à ſe mettre en état de conduire lui-même ſes aveugles conducteurs ; de ſecoüer la tirannie de ſon corps, & de domter ſes paſſions, en moderant les reſſorts d'une auſſi incommode machine que celle à laquelle il eſt uni.

3. part. Sect. 1.

VIII.

Cependant comme il eſt peu de devoirs plus eſſentiels que ceux-ci ; il eſt peu de connoiſſances plus importantes que celle-là : puiſque de là dépend le diſcernement ſi neceſſaire du principe de nos actions. Et il ne faut pas s'imaginer que ce diſcernement ſoit ſi aiſé : elles peuvent naître également ou de la charité, ou de la cupidité, ou des impreſſions que nous recevons par le corps. Un illuſtre Auteur a fait voir avec la derniere évidence * que la charité a peu de devoirs & d'actions, pour heroïques qu'elles paroiſſent, qui ne puiſſent eſtre ſi bien imitées par l'amour propre & par la ſimple honneſteté, que non ſeulement on ne les diſtinguera pas au dehors ; mais qu'on ne poura même les démêler dans le cœur d'où elles partent.

* Eſſais de morale 3 volum. Traité de la charité & de l'amour propre.

3. part. Sec. 2.

IX.

Et je crois pouvoir faire voir auſſi qu'il n'eſt gueres moins difficile de démêler les actions de charité d'avec celles qui viennent des impreſſions du corps ; & que la vertu a peu de devoirs, qui ne puiſſent eſtre remplis en conſequence de ces impreſſions, & dans leſquels elles n'entrent plus ou moins.

X.

Comme donc la difficulté de démêler la charité d'avec l'amour propre, dans nos actions, ne nous diſpenſe pas de travailler à ce diſcernement ; la difficulté de démêler les actions qui viennent de la charité d'avec celles qui viennent des impreſſions du corps, nous diſpenſe auſſi peu de nous occuper de cette recherche & de ce diſcernement.

XI.

On eſt même d'autant plus obligé de s'appliquer à ce dernier,

que, quoique difficile, il l'eſt cependant bien moins que le premier. La raiſon de la difficulté de celui-ci, eſt que l'amour propre, pour peu qu'il ſe déguiſe, n'eſt pas aiſé à reconnoître : quand il eſt éclairé & qu'il va par raiſon à ſes fins, ſes livrées ne ſe diſtinguent pas ſenſiblement de celles de la charité : au lieu que les impreſſions du corps ſont d'ordinaire tres-reconnoiſſables ; & pour peu qu'on s'étudie : il eſt facile de s'en apercevoir. L'amour propre eſt difficile à reconnoître : parce qu'il ſe déguiſe : mais les impreſſions du corps ſont incapables de ſe déguiſer. Ce n'eſt que nôtre negligence, nôtre inaplication, nôtre diſſipation, ou tout au plus leur foibleſſe qui nous les cache. Mais lors même qu'elles ſont ſi foibles, qu'elles ne peuvent ſe faire apercevoir par elles-mêmes: elles peuvent eſtre aperçuës à leurs effets ; & ſi ce n'eſt pas dés la pre- *3. part. Sec. 2.*

3. part. Sec. 2.

miere fois, c'eſt du moins aprés quelques épreuves ſenſibles. C'eſt ainſi qu'on les reconnoît, lorſqu'il s'agit de la ſanté du corps : pourquoi ne s'y prendre pas de même, lorſqu'il eſt queſtion de celle de l'ame ?

XII.

Enfin on ne perd rien à s'étudier ainſi ; & les moindres conjectures que l'on puiſſe former ſur cela, ſont toûjours tres-utiles. Vous craignez, par exemple, que ce ne ſoient les impreſſions que vôtre corps reçoit d'une telle ſituation, d'un tel air, d'un tel aliment, de tels objets ſenſibles qui vous cauſent dans le cœur ces ſentimens dangereux & ces mouvemens dereglez : prenez le plus ſeur : ſupoſez effectivement que ces impreſſions en ſoient la vraye cauſe ; & prenez le parti de les arêter, en vous retranchant l'uſage de ces objets. Si cette tentative réuſſit : vous connoiſſez la

cauſe de vos maux, & le moyen de vous en preſerver. Mais en tout cas, vous ne perdrez rien à cet eſſay : au contraire ce retranchement volontaire vous tiendra lieu de merite, & vous accoutumera à vous paſſer, plus aiſément, de l'uſage des choſes ſenſibles : ce qui n'eſt pas un petit bien. *3. part. Sec. 2.*

XIII.

Il eſt donc viſible qu'étudiant ainſi les diverſes impreſſions que l'on reçoit par le corps, leurs diverſes cauſes, & les divers mouvemens qu'elles excitent neceſſairement dans le cœur ; on ſe met en état non ſeulement de déméler ce qu'il y a de naturel dans ces mouvemens : mais auſſi de les areſter tout-à-fait, s'il le faut, en évitant ces impreſſions, & de ſecoüer en partie le joug & la tirannie d'une machine, aux mouvemens de laquelle il eſt ſi dangereux de ſe laiſſer conduire ou emporter.

CHAPITRE II.

Combien les impressions que l'esprit reçoit par le corps, entrent dans nos mœurs, & ont de pouvoir pour les varier.

I.

3. *part.* *Sec.* 2. IL est incroyable à ceux qui ne se sont pas étudiés, combien ces impressions sont capables de remuer le cœur humain, d'y exciter de bonnes ou de mauvaises dispositions ; & d'y mettre le calme, ou la tempeste. Une piqure d'épingle y peut causer les plus grands boulversemens : un seul coup d'œil peut en faire, en un instant, le cœur du monde le plus injuste, du plus juste qu'il étoit ; & il peut au contraire le faire passer de la derniere injustice à la justice. David nous fournit un illustre exemple du premier, &

Saint Pierre nous en donne un du 3 part. Sect. 2.
fecond. Enfin les plus grandes revolutions dans le cœur de l'homme ; & même dans le Gouvernement des Eſtats, ne doivent le plus ſouvent leur naiſſance, qu'à quelque foible impreſſion du corps ſur l'eſprit.

II.

Ce ne ſont pas ſimplement ces impreſſions ſi vives ; & pour ainſi dire ſi palpables, comme la faim, la ſoif, le grand froid, & le grand chaud, les douleurs, les plaiſirs & les déſagrémens des ſens qui nous remuent ; Tout le monde ſait combien tout cela contribuë à nous rendre de bonne ou de mauvaiſe humeur, enjoués ou chagrins, doux, ou emportés, traitables, ou intraitables, reglés ou dereglés, juſtes, ou injuſtes. Ce ſont même ces impreſſions ſourdes & preſque imperceptibles : ou du moins qui ne ſe laiſſent connoître qu'à ceux qui s'étudient eux mêmes : parce qu'elles naiſſent de cauſes plus cachées ; comme celles

3 *part.* Sec 2. qui viennent du mouvement du ſang & de celui des eſprits; de la nature de celui là & des qualitez de ceux-cy: de leur plus ou moins de groſſiereté, de ſolidité, ou de delicateſſe: du battement des poumons, du cours des humeurs, de leurs diverſes qualités, du plus ou moins de flexibilité dans les nerfs, dans les muſcles, dans les fibres &c. Il n'y a pas une de ces diſpoſitions qui ne produiſe dans l'ame quelque impreſſion plus ou mois agreable ou deſagreable. Elles y agiſſent quelquefois ſeparément & quelquefois toutes enſemble. Mais c'eſt d'ordinaire ſi ſourdement; que quoique l'on ſoit frapé de l'impreſſion; on ne ſait preſque à qui s'en prendre: car comme elles ne ſont jamais ſans agir, les unes ou les autres; & qu'on ne s'aperçoit point de ce qui eſt habituel, ou continuel; il arrive ſouvent qu'on ne ſent que trop les effets, ſans en connoitre les cauſes; &

d'ailleurs ces cauſes ſont quelque fois en ſi grand nombre, qu'il n'eſt pas aiſé de les démeler. 3. part. Sec. 2.

III.

Ainſi l'on ſe trouve ſouvent triſte & morne, chagrin & abbatu, tiede & froid pour les choſes de pieté, ſec & arride, diſſipé & inapliqué ; ſans qu'on en puiſſe dire la raiſon, ou qu'on en ait aucun ſujet apparent. D'autre fois on ſe trouve guay & ouvert, vif & ardent, tendre & ſenſible, recueilli & appliqué aux choſes de pieté, ſans ſavoir pourquoy : bien qu'aſſurement tout cela ait d'ordinaire ſon fonds dans les diſpoſitions de la machine ; & que ces diſpoſitions dépendent elles-mémes de l'action continuelle de tous les corps de dehors dont elle eſt environnée.

IV.

Il y a une eſpéce d'enchainement dans nos defauts & nos foibleſſes. L'atachement du cœur

3. *part.* *Sec.* 2. pour un objet qui ne le merite pas, ne vient souvent que de la petiteſſe d'eſprit, qui ne permet pas de le conſiderer de tous ſes cotez. La petiteſſe d'eſprit ne vient que de ce que ſa capacité, toute bornée qu'elle eſt, ſe trouve partagée par des ſentimens ou trop vifs, ou en trop grand nombre. La vivacité & la multitude de ces ſentimens, ne viennent que de la delicateſſe des organes, & de ce que l'on fait trop d'uſage de ſes ſens; & ainſi du premier au dernier, ces attaches du cœur ne viennent que des diſpoſitions du corps.

CHAPITRE III.

Que les impreſſions que l'eſprit reçoit par le corps ne l'uniſſent pas ſimplement à ce corps & à toutes les choſes ſenſibles ; mais même qu'elles l'en rendent eſclave.

I.

JE ne perdray point icy de tems à faire voir que les impreſſions que l'eſprit reçoit du corps, l'uniſſent à ce corps: c'eſt une affaire faite dans le ſecond Traité de la connoiſſance de ſoi-même : Ceux qui ne s'en ſouviennent pas, peuvent le revoir. Mais pour montrer clairement que ces mêmes impreſſions en uniſſant l'eſprit à ce corps, l'uniſſent en même tems à toutes les choſes ſenſibles, & l'en rendent eſclave; Il ne faut que prier les gens de faire reflexion qu'il n'y a pas un objet ſenſible ni dans le Ciel,

3. *part.* Sec. 2. ni ſur la Terre qui ne puiſſe agir immediatement, ou mediatement ſur ce corps ; ébranler ſes organes, & cauſer dans le cerveau, quelque émotion d'eſprits : Car cette émotion en cauſe neceſſairement une dans l'ame, qui la tourne vers ces objets ; & qui ſouvent l'y attache ſi violemment, qu'elle en devient eſclave.

III.

En effet on devient eſclave des objets dont on ne peut ſe détacher, ni eluder l'impreſſion : Or dés que l'ébranlement que les objets ſenſibles cauſent dans le corps, eſt parvenu juſqu'au cerveau, l'ame ne peut ni en éluder l'impreſſion, ni ſe détacher par ſes propres forces de ces objets, ſi cette impreſſion eſt flateuſe. Elle ne peut naturellement s'empêcher ni de ſentir de la douleur, lorſqu'on frape rudement le corps auquel elle eſt unie, ni d'aimer avec atache les objets qui lui cauſent des ſenti-

mens de plaisir. Et tout cela arive ainsi en consequence de ces dépendances douloureuses & humiliantes qne l'esprit contracte par son union avec le corps, comme nous l'avons fait voir dans le second Traité. 3. *part.* *Sec.* 2.

III.

Ainsi l'esprit de l'Homme n'est pas simplemenr uni; il est même asservi à son corps; & par son corps, à ses parens, à ses amis, à ses concitoyens, à ses compatriottes; que dis-je? il est même esclave de son chien, de son chat, d'un oiseau, d'un bijou, d'une bagatelle: tout cela plus ou moins, suivant les differences presque infinies des âges, des sexes, des emplois, des conditions, des temperamens & des interets; & il n'y a que la grace de JESUS-CHRIST qui puisse affranchir l'Esprit humain de cette dépendance.

IV.

On aura, sans doute, peine à

croire qu'on ſoit ainſi eſclave de toutes choſes. J'aime tels & tels, dira-t'on, mais je n'en ſuis point eſclave : j'aime mon chien, j'aime mon oiſeau; mais ſans attache. C'eſt ainſi que l'on parle, tant qu'on poſſéde les choſes. On ne ſent point ſes atachés, tant qu'on en jouit : voulez-vous vous les rendre bien ſenſibles, ſevrez-vous de ces choſes : ſeparez-vous en ; & vous verrez, par le déchirement de de vôtre cœur, s'il n'y eſtoit point ataché, s'il n'en eſtoit point eſclave. C'eſt la privation, c'eſt la ſeparation des choſes. qui nous peut aprendre combien nous y tenons.

3. *part.* *Sec.* 2.

V.

Eſt-il vraiſemblable que cette femme qui eſt inconſolable ſur la mort de ſon chien, qui ne dort point depuis qu'elle l'a perdu; n'en fut point eſclave ? Ce joüeur qui fait cent imprecations contre le Ciel, ſur l'argent qu'il perd : Cet autre qui perd le boire, le

manger, le sommeil, & qui passe les jours & les nuicts pour regagner une somme d'argent qu'il a perdue ; ne sont-ils point esclaves de cet argent ? 3. part. Sec. 2.

VI.

C'est une erreur de croire qu'on ne puisse estre esclave des choses insensibles. C'est l'attache du cœur qui fait l'esclavage ; & si vous avez plus d'attache pour vôtre chien, ou pour vôtre argent, que pour la justice : vous estes moins esclave de la justice que de vôtre argent & de vôtre chien.

VII.

Bon Dieu ! qu'à ce conte il y a d'esclaves en ce monde. Souvent ceux qui se croyent les plus libres, sont les plus esclaves. Les hautes places, les situations les plus élevées portent souvent les plus grands esclaves ; Qui se croit plus libre, que celui qui est plus independant selon le monde, que celui qui est plus grand Seigneur ?

3. *part.* Sec. 2. Il eſt certain, cependant que les grands Seigneurs ſont d'ordinaire les plus eſclaves. Un païſan ne tient qu'à ſa chaumine & à ſa famille, aulieu qu'un grand Seigneur tient comme d'autres l'ont déja remarqué, à de groſſes terres, à de belles maiſons, à un grand nombre de domeſtiques & d'Officiers; & par un patadoxe ſurprenant, ce grand Seigneur eſt eſclave de ſes eſclaves mêmes. Doutez-vous de ſon eſclavage? voyez-le partir pour quelque voyage, jettez les yeux ſur ſon Equipage. Tous ces Chariots, ces Fourgons, ces Mulets, cette foule d'Officiers & de valets ſont autant de chaînes qui l'environnent. Si un ſeul Officier ne peut le ſuivre, ſon cœur eſt déchiré. Il ſe forme de toutes ces diverſes parties une eſpêce de machine trez-difficile à remuer. On voit ce grand Seigneur attendre les heures entiêres que ſa machine ſoit prête. Il s'inquiête, il s'agite,

il peſte,

il peſte, il s'emporte, & ne peut partir. Voulez-vous en ſavoir la raiſon ? Son poſtillon cherche ſes bottes : & ainſi il n'eſt pas juſqu'à un poſtillon, juſqu'à un marmiton à qui ce grand Seigneur, ce pretendu Souverain ne tienne. 3. part. ſect. 2.

VIII.

On a déja remarqué qu'un Capitaine, un General d'Armée tient à tous ſes Soldats, non ſeulement parce qu'il ne peut rien executer ſans eux ; mais particulierement parce qu'il leur doit l'exemple & la conduite ; & autant de Soldats qu'on lui enleve, ſont autant de parties de lui-même qu'on lui arrache : il leur eſt ſouvent plus uni qu'à ſon propre corps, plus ataché qu'à ſa vie ; & il expoſera cent fois celle-ci, plûtôt que de s'expoſer à perdre leur eſtime, & à leur donner mauvais exemple, en ſe ménageant ; & ainſi il eſt eſclave de ceux à qui il commande, & c'eſt la plûpart du tems ſon eſclavage qui

3. *part.* *sect.* 2. fait sa bravoure & sa valeur.

IX.

L'esclavage de l'esprit humain, en consequence des impressions du corps, est donc beaucoup plus étendu, qu'on ne peut s'imaginer. Mais il est aussi beaucoup plus funeste, & rien n'est plus propre à aveugler l'esprit, & à corrompre le cœur. En effet, un esprit borné & partagé par tant de divers sentimens est-il bien disposé à s'appliquer aux idées intelligibles, qui seules peuvent l'éclairer? Un cœur ainsi lié & enchaîné par le plaisir ou la douleur, a-t-il assez de liberté, pour suspendre son consentement & le jugement de son amour? L'aveuglement de l'esprit & la corruption du cœur sont donc les suites naturelles de cet esclavage; mais il faut faire voir l'un & l'autre un peu plus distinctement.

3. part. sec. 2.

CHAPITRE IV.

Que les impressions que l'esprit reçoit par le corps, le couvrent de tenebres, & l'aveuglent.

I.

POur reconnoître cette verité, c'est assez de faire reflexion que toutes les impressions que l'esprit reçoit par le corps, sont ou de pures sensations, ou des idées sensibles.

II.

Si ce sont de pures sensations; elles sont toutes fausses, elles renferment de faux jugemens; & par consequent elles ne sont propres qu'à aveugler.

Elles sont fausses & renferment de faux jugemens; par deux raisons.

3. part. sec. 2. 1. Parce qu'elles nous font regarder comme dans les objets de dehors ce qui n'eſt que dans nôtre eſprit. Par exemple, la ſenſation de douleur qui nous revient d'une piquure au bout du doigt, nous fait regarder comme dans la main, ce qui n'eſt que dans l'ame ; le ſentiment de douceur que nous éprouvons en mangeant du miel, nous fait attribuer au miel cette douceur, qui n'eſt que dans nôtre ame.

2. Parce qu'elles nous portent à regarder les objets de nos ſens comme les vrayes cauſes de nos ſentimens. Ainſi la plûpart des gens, je dis même de ceux qui ſont deſabuſés des qualités ſenſibles, & qui ne donnent ni la douceur au miel, ni la douleur à l'épingle ou à la main, s'imaginent neanmoins encore que le miel & l'épingle ſont les vrayes cauſes phyſiques des ſentimens que nous éprouvons dans leur uſage.

III.

3. *part.* *sect.* 2.

Si les impreſſions que l'eſprit reçoit par le corps ſont des idées ſenſibles, c'eſt-à-dire des idées jointes à des ſentimens ; outre qu'elles participent aux défauts que nous venons de remarquer dans les ſenſations ; elles ont encore l'obſcurité & la confuſion, & par là elles ne ſont bonnes qu'à couvrir l'eſprit de tenebres, & qu'à l'aveugler.

VI.

Mais ce qui les rend encore les unes & les autres beaucoup plus propres à produire cet effet ; c'eſt que ces ſenſations & ces idées, en tant que ſenſibles, ſont de vrayes maniéres d'être de l'ame, leſquelles la touchant, la modifiant, & faiſant comme partie d'elle-même, l'apliquent ſi vivement & ſi fortement, & rempliſſent tellement la capacité qu'elle a de penſer, qu'elle devient aveugle pour tout le reſte ; & que les plus claires idées des plus grandes verités (qui ſeu-

3. part. les peuvent éclairer l'esprit) en
1. ch. 2. sont naturellement éclipsées. Car comme ces claires idées ne la touchent ni ne la modifient point, il est aisé qu'elle les néglige, pour s'apliquer à ce qui la touche vivement; & qu'ainsi les idées sensibles fassent disparoître les idées intelligibles.

V.

Si l'on doutoit de cecy, il n'y a personne qui ne soit en état d'en faire, par jour, plusieurs funestes experiences; & qui ne puisse s'apercevoir que quelque bien intentionné qu'il soit de prier, & de méditer dans un parfait recueillemẽt, les misteres & les verités de la Religion; il ne faut que quelque excez de froid ou de chaud, que quelque situation incommode, que quelque bruit extraordinaire, que la vûë de quelque nouvel objet, pour lui faire perdre de vûë le mistere, la verité & Dieu même.

VI.

De là il est aisé de juger quelles

diſpoſitions & quelle ſituation l'on doit rechercher, lors qu'on veut tout de bon s'apliquer à la priere & à la meditation des choſes éternelles ; & ſi l'on doit s'atendre d'y réuſſir lors qu'on eſt actuellement remué par quelque paſſion, agité de quelque inquietude, troublé de quelque ſoin, plein d'idées ſenſibles puiſées dans le commerce du monde. Ces idées ſont autant de voleurs qui nous dérobent nôtre atention ; & il ſe peut dire que c'eſt faire de la maiſon d'oraiſon une caverne de larrons, que de laiſſer trop remplir ſon eſprit de ces idées. 3. *part.* *ſec.* 2.

3. part. Sect. 2.

CHAPITRE V.

Que les impressions que l'esprit reçoit par le corps, corrompent le cœur.

I.

LA corruption du cœur consiste à estimer & aimer ce qui n'est ni aimable ni estimable pour lui-même : elle consiste à regarder & à rechercher comme de vrais biens les objets de ses passions. Mais de quelle maniere les impressions sensibles nous portent-elles à l'un & à l'autre ? c'est en seduisant nôtre cœur, & surprenant son jugement par le plaisir qu'elles lui presentent : de sorte que le plaisir que Dieu, pour une bonne fin, a ataché à l'usage des choses sensibles, nous devient, par nôtre fau-

te, un ſujet de ſeduction ; nous fait juger que ces choſes ſont des biens réels, & qu'on peut les aimer ; & par là corrompent nôtre cœur. 3. part. ſect. 2.

II.

C'eſt une notion commune, qu'il faut aimer le bien ; c'en eſt encore une qui n'eſt pas moins reçûë, que le plaiſir eſt le caractere du bien : & ſur ces deux notions voicy de quelle maniere le cœur, ou l'eſprit ſeduit par le cœur, raiſonne.

1. Le plaiſir eſt le caractere inconteſtable du bien : or le plaiſir accompagne l'uſage des choſes ſenſibles ; ces choſes donc & leur uſage ſont de vrais biens.

2. Il faut aimer, ou du moins on peut legitimement aimer le vrai bien.

Or on vient de prouver que les choſes ſenſibles ſont de vrais biens.

Il faut donc, ou du moins on

3. *part.* peut légitimement aimer les cho-
sect. 2. ſes ſenſibles.

III.

Voicy encore un autre ſophiſme par lequel le cœur toûjours gagné par le plaiſir, ſe ſeduit lui-même.

On peut aimer la cauſe du plaiſir : l'inclination invincible qu'on a pour le bonheur n'authoriſe pas ſimplement cet amour ; elle le rend même indiſpenſable, puiſque le plaiſir rend en partie heureux.

Or les objets ſenſibles ſont les cauſes des plaiſirs que l'on goute dans leur uſage.

On peut donc legitimement aimer les objets ſenſibles.

IV.

C'eſt ainſi que raiſonnent dumoins tous ceux qui attribuent aux objets les qualités que l'on apelle ſenſibles ; & qui donnent aux cauſes ſecondes une activité & une efficace qui n'apartiennent qu'au Createur ; & ce ſont ces erreurs qui conduiſent imperceptí-

blement un esprit à regarder comme ses vrais biens, les corps au dessus desquels il est, par sa nature, si fort élevé : les corps, dis-je, qui loin de pouvoir agir sur lui & y causer du plaisir, ou de la douleur, ne peuvent même agir comme causes veritables, les uns sur les autres. 3. *part. sect.* 2.

V.

Ce sont ces erreurs qui conduisent à l'idolatrie des corps, & qui portent à rendre aux plus basses des creatures, un culte d'amour & d'estime qui n'est du qu'à Dieu.

VI.

Ce sont ces erreurs qui font preferer les choses corporelles aux spirituelles, les temporelles aux éternelles : car comme les choses corporelles & temporelles paroissent agir sur nous, & nous causer actuellement diverses sortes de plaisirs ; & que les choses spirituelles & éternelles ne nous en donnent point actuellement ; on pre-

3. part. fere, ſans heziter, la joüiſſance
ſ. 2. d'un bonheur actuel & preſent, quoique trez-mince & trez-petit; à l'eſperance d'un bonheur infiniment plus ſolide: parce qu'il paroit éloigné, ou plûtôt parce qu'il diſparoit aux yeux de l'imagination, dans l'éloignement où elle le regarde.

VII.

Ce ſont enfin ces erreurs, qui jointes aux plaiſirs des ſens, corrompent le cœur, & le conduiſent par cent ſophiſmes d'amour propre à autant de faux jugemens ſur tous les objets créés; & autant de fauſſes maximes toutes capables de nous cacher également & nos déréglemens & nos devoirs; comme nous alons le voir dans le Chapitre ſuivant.

3. part. sect. 2.

CHAPITRE VI.

Que c'eſt en ſubſtituant dans l'eſprit les maximes de la chair & du ſang aux verités & aux regles immuables de l'ordre, que les impreſſions ſenſibles nous cachent nos déréglemens & nos devoirs.

I.

ON a déja fait voir que les impreſſions ſenſibles éclipſent naturellement, par la confuſion & la fauſſeté qui les accompagne, les idées claires des verités & des regles immuables de l'ordre. Et de là il eſt aiſé d'entendre de quelle maniere elles peuvent nous cacher & nos déréglemens & nos devoirs. Car dés qu'on perd de vûë la regle; on ne ſait plus quelles ſont

3. part. sect. 2.

ſes obligations : on les viole, & l'on tombe dans le déréglement, ſans le ſavoir.

II.

Pour comprendre preſentement que ce qui les rend particulierement capables de ce pernicieux effet, c'eſt qu'elles ſubſtituent les maximes de la chair & du ſang aux regles immuables de l'ordre ; il ne faut que rapeler ce qu'on vient de dire de la maniere dont elles corrompent le cœur : car puiſque c'eſt en lui inſpirant par leurs plaiſirs trompeurs, l'eſtime & l'amour de choſes qui ne ſont ni eſtimables, ni aimables ; je veux dire des choſes fragiles & periſſables ; on voit, ſans peine, combien cette eſtime & cet amour ménent droit à l'établiſſement de ces fauſſes maximes.

III.

Car de là naiſſent naturellement les fauſſes idées que l'on ſe forme des biens de ce monde ; des honneurs, des richeſſes, de la volupté

du rang, de la qualité, de la naiſ- 3. part. ſect. 2.
ſance, des dignitez, des charges, de l'independance, &c. Tout cela portant avec ſoy ſon plaiſir actuel, ne peut être regardé que comme fort eſtimable par des cœurs qui cherchent invinciblement le bonheur, & qui par l'ardeur de cette inclination ne peuvent naturellement remettre à un autre tems à être heureux, pendant qu'ils ſentent qu'ils le peuvent être, en quelque façon, dés à preſent.

IV.

C'eſt donc par là que s'établiſſent imperceptiblement ces fauſſes maximes de la cupidité ſi contraires aux verités & aux régles immuables de l'ordre.

1. Qu'il faut entrer dans le monde avec beaucoup d'ambition.

2. Travailler inceſſamment à ſa fortune, & la pouſſer auſſi loin qu'on le peut.

3. Se faire la reputation d'habi-

3. part. sect. 2. le, de savant, de brave, de galand homme, &c.

4. Exposer, pour cela, sa santé aux plus grandes fatigues; & sa vie aux plus évidens dangers.

5. Ne ceder à personne, quand il y va de l'honneur.

6. Ne souffrir nulle injure, sans la repeusser par les voyes du faux honneur.

7. Se distinguer de toutes les manieres possibles: par la naissance, quand on ne le peut par les qualités personnelles; par le luxe & les magnifiques équipages, quand on ne le peut par la naissance; par de grands noms & de vains titres, lors qu'on ne le peut par des qualitez réelles; par les artifices & la fourberie, lors qu'on ne le peut en alant droit.

V.

8. C'est encore par là que l'on décide hardiment que c'est être heureux que d'avoir de la santé, de la beauté, de grands biens, de

grosses Terres, des Charges honorables, la faveur des Grands, l'estime & l'aprobation des hommes; & qu'on regarde comme le dernier malheur de manquer de ces choses. 3. *part. sect.* 2.

VI.

9. Par là l'on passe jusqu'à l'excés de soutenir que vivre dans la retraite, dans la solitude, dans l'obscurité, c'est vivre sans honneur.

10. Que l'humilité Chrétienne est une bassesse de cœur.

11. Que la frugalité est une vraye avarice.

12. Que l'atachement aux devoirs de la Religion est superstition.

13. Que l'éloignement des Charges & des Benefices est pusillanimité & foiblesse.

14. Que le refus d'un second Benefice, lors qu'on en a déja un, est petitesse d'esprit.

15. Que se faire une loy de la

3. part. sect. 2. résidence, est scrupule.

Et cent autres pareilles maximes sur lesquelles roule le funeste commerce du monde.

VII.

Le moyen donc que les verités purement intelligibles, les regles immuables de l'ordre puissent tenir dans un esprit contre un si grand nombre de maximes qui leur sont directement opposées ? dans un esprit, dis-je, à qui le cœur, corrompu par le plaisir, fait cent illusions ? Il est vrai que les regles immuables de la verité éternelle se presentent à l'esprit avec grande clarté ; & que les fausses maximes de la cupidité sont étrangement envelopées de tenebres & de confusion : mais comme les regles de la verité ne sont point accompagnées de sentiment, & qu'on les connoit, sans les sentir ; & qu'au contraire les maximes de la cupidité sont envelopées de sentimens ; & qu'on les sent, sans les connoî-

tre ; le ſentiment modifiant l'eſprit & l'apliquant beaucoup plus que les idées purement intelligibles ; l'eſprit eſt naturellement porté à prendre le degré de ſon aplication pour celui de ſa lumiere ; de ſorte qu'il juge aiſément que les idées ſenſibles des fauſſes maximes de la cupidité ſont incomparablement plus lumineuſes, que les verités intelligibles. Et ainſi la prétenduë lumiere de celles-là fait naturellement diſparoître, à ſon égard, la pure lumiere de celles-cy. 3. *part. ſect.* 2.

VIII.

Il faut bien que ce ſoit par une ſemblable illuſion qu'un homme d'eſprit, d'ailleurs éclairé des vrayes lumieres de la Religion, entre pluſieurs avis fort chrétiens qu'il donna, il y a quelque tems, à ſes enfans en mourant, laiſſa échaper celui-cy : *Je ne vous eſtimerois, ni ne vous aimerois, mes fils, ſi je pouvois croire que vous ne*

3. part. Sec. 2. *ſongez ſi vous point à vouloir aler aux plus grands honneurs de la guerre & de l'Egliſe; ou à mourir en chemin.... Ne craignez point la peine : il faut avoir de l'activité pour faire ſa fortune.* Que cela fait bien voir combien les fauſſes maximes de la cupidité tiennent au cœur : puis qu'elles s'y font ſentir lors même que l'on ſe croit parfaitement converti. Le long ſéjour qu'elles y ont fait, les y a tellement naturaliſées, qu'on les y porte ſouvent ſans le ſavoir ; & qu'on les prend pour des regles de juſtice.

IX.

Par là donc il eſt viſible que la cupidité établit de plus en plus ſon regne ſur le fondement de ces fauſſes maximes : & qu'on ne reconnoit plus d'autre devoir, que celui de les ſuivre, ni d'autre déréglement que celui de s'en éloigner.

X.

ar là les verités éternelles & les

regles immuables de l'ordre ne ſont regardées que comme des ombres, des rêves & de purs phantômes. *3 part. Sec. 2.*

XI.

Par là l'on ſe fait une juſtice de canoniſer ſes paſſions ; & une regularité de les ſuivre.

XII.

Et par là enfin l'on en vient juſqu'à ne pouvoir croire qu'il y ait aucun dérangement ni aucune corruption dans la nature de l'homme : parce qu'on ne peut ſe perſuader qu'il y ait du deſordre à recevoir les impreſſions des corps, ni à ſuivre le penchant qu'elles donnent à les aimer, à s'y atacher & à en jouir. Qu'on eſt peu diſpoſé, lors qu'on en eſt là, à ſouhaiter un Liberateur & un Mediateur, & à ſoupirer aprez ſa délivrance ! Et peut-on, aprez cela, ne pas voir combien nous ſont funeſtes les impreſſions ſenſibles par la ſubſtitution qu'elles font, dans

3. part. sect. 2. nôtre esprit, des maximes de la cupidité aux regles de la justice ?

CHAPITRE VII.

Conclusion de cette Section.

I.

SUivant les reflexions contenuës dans cette Section, si l'on demande ce que c'est que le cœur de l'homme, on peut répondre juste, en disant que ce n'est pas simplement le rendez-vous de tous les mouvemens qui se passent dans le corps humain ; mais aussi le centre de tous ceux qui se passent dans l'univers. Qu'on en recule les limites tant que l'on voudra ; de ses extrémitez les plus éloignées partent des rayons qui aboutissent au cœur, & qui servent à lui transmettre les mêmes ébranlemens dont ils sont agitez. Que dis-je, les

mêmes ? de beaucoup plus vifs & plus violens. *3. part. Sec. 2.*

II.

Il en eſt de ces mouvemens à peu prez comme de ceux de l'orgue. Un homme tranquillement aſſis ſur une chaiſe, remuë légérement du bout du doigt une des touches d'un clavier : & ce foible mouvement, tranſmis à l'inſtant juſqu'à un tuyau fort éloigné, y excite un ſon capable de faire retentir tout le vaiſſeau d'une grande Egliſe. Il eſt trop aiſé d'en faire l'aplication à ce qui ſe paſſe dans le cœur, en conſequence des mouvemens des corps de l'univers les plus reculez.

III.

Il eſt donc vrai que le cœur humain eſt comme le blanc où viſe, & où donne, ſans le ſavoir, tout ce qui ſe meut dans la nature. Il a raport à tout, & tout a raport à lui. Quelle ſituation pour un cœur ſi ſenſible ! comment parer ces

3 *part.* Sec. 2. coups ? comment s'en mettre à couvert ?

IV.

Le premier pas pour cela, eſt de ſavoir dumoins d'où ils viennent: car rien n'eſt plus déplorable que de ſe ſentir à tous momens remué & bleſſé, ſans ſavoir par qui ; & s'il n'eſt pas abſolument poſſible de connoître la premiere cauſe & la premiere ſource de ces coups ; on doit du moins s'aſſurer que c'eſt par nôtre corps qu'ils paſſent, & qu'ils ſont tranſmis juſques à l'eſprit: car avec cette découverte il eſt aiſé de ſe garantir de pluſieurs de ces coups. Il ne faut, pour cela, que rompre les avenuës, couper les chemins de communication, veiller ſur ſes ſens, fermer leurs portes autant qu'on le peut ; n'y laiſſer paſſer rien de ſuſpect ; & enfin, ſuivant les ordres de JESUS-CHRIST, s'aracher même les yeux, & ſe couper les pieds & les mains, plûtôt que de permettre qu'ils trans-

transmettent au cœur rien qui le puisse blesser. sect. 3.

V.

Il paroît de là que rien n'est plus sage, ni plus proportionné à nos besoins, que la Morale de JESUS-CHRIST: & que quoiqu'il n'ait pas prétendu nous enseigner la Physique, il a neanmoins desiré qu'on s'étudiât selon le Physique; & qu'on aprît à connoître les relations qu'a nôtre cœur avec les dispositions du corps, les impressions qui lui reviennent des divers ébranlemens de ce corps; & quels sont les organes qui lui transmettent les plus funestes blessures. Et comme la diversité de nos humeurs, de nos gouts, de nos jugemens, de nos inclinations & de nos passions dépend extrémement de la diversité des dispositions de nôtre corps; on ne doit pas douter que ce ne soit suivre les intentions de JESUS-CHRIST, que d'étudier

3. *part.* *Sec.* 2. ces dispositions, & ce qui est capable de les produire, ou de les changer, soit l'air, les alimens, les varietés du tems, des saisons, &c. C'est ce que l'on va examiner dans la Section suivante.

3. part, sect. 3.

SECTION III.

Des causes des impressions que le cœur reçoit par le corps, & des illusions qui naissent de l'ignorance de ces causes.

LEs causes de ces impressions sont ou prochaines, ou éloignées.

Les prochaines sont celles qui se trouvent dans le corps humain: & elles se reduisent 1. à la constitution des fibres du cerveau & des autres organes. 2. à la nature des esprits & du sang. 3. au temperament. 4. à l'imagination.

Les éloignées sont celles qui se trouvent hors du corps humain; sçavoir, 1. la temperatu-

3. part. sect. 3. re de l'air du climat que l'on habite. 2. les divers changemens de tems & des saisons, dans un même climat. 3. la nature des alimens dont on se nourit. 4. le genre de vie que l'on méne. 5. les airs & les manieres, les discours & la conduite de ceux avec qui l'on vit. 6. les choses inanimées.

3 part. ſ. 1. 3.

CHAPITRE I.

Des cauſes prochaines.

Idée generale de ces cauſes.

I.

LEs impreſſions du cœur étant atachées par les loix de la nature aux impreſſions du cerveau : il eſt viſible que celles-là dépendent de toutes les cauſes qui forment celles-cy. Or ces cauſes ſe reduiſent preſque toutes à l'activité des eſprits & à la conſiſtence des fibres des organes : car les impreſſions du cerveau ſont plus ou moins fortes, à proportion de la force des eſprits & de la conſiſtence de ſes fibres.

II.

J'ay déja dit que par le terme *d'eſprits*, je n'entends qu'une vapeur formée, dans le cerveau, des

3 part. plus ſubtiles parties du ſang. Or
ſ. 8. 3. il eſt viſible que le plus ou le moins de force de cette vapeur dépend 1. de l'abondance ou de la diſette de ces petits corps : 2. de leur groſſeur, ou de leur petiteſſe : 3. de leur agitation ou de leur lenteur ; & que toutes ces differences dépendent à leur tour de la nature du ſang : je veux dire de ſa ſubtilité, ou de ſa groſſiereté ; du plus ou du moins de ſolidité de ſes parties ; de leur plus ou moins d'agitation.

III.

Pour la conſiſtence ou la reſiſtence du cerveau, elle dépend de ſon humidité, ou de ſa ſechereſſe ; de la délicateſſe, ou de la groſſiereté de ſes fibres, de leur facilité ou difficulté de ſe plier.

IV.

Les impreſſions du cerveau dépendent encore beaucoup de la force du mouvement qui s'excite dans les organes des ſens exterieurs, car ce mouvement eſt tranſ-

porté dans le cerveau. Or il eſt vi- 3. *part.*
ſible que le plus ou le moins de cet- *ſect.* 3.
te force dépend en partie de la violence dont les corps de dehors ébranlent ces organes ; & en partie auſſi de la conſtitution de leurs fibres, de leur fermeté, ou de leur délicateſſe, qui les rend plus, ou moins capables de reſiſter.

V.

Mais pour ſe former une juſte idée de ces cauſes, il faut bien remarquer qu'elles ne ſont pas toûjours les mêmes pendant toute la vie : elles varient beaucoup ſuivant les divers âges. Les eſprits ſont d'ordinaire beaucoup plus ſubtils, plus abondans, plus ſolides, plus agités dans la jeuneſſe, que dans un âge plus avancé : parce que le ſang des jeunes gens eſt plus pur, plus agité, compoſé de parties plus ſolides & plus propres à ſe rarefier. Les fibres du cerveau & des autres organes ſont molles, délicates & faciles à ſe plier, dans les enfans :

3. part. sect. 3. elles se séchent, s'affermissent & s'endurcissent avec l'âge. Mais dans la vieillesse elles deviennent si dures, qu'elles en sont inflexibles.

VI.

Pour le *temperament*, comme je n'entends, par ce terme, que l'assemblage, ou les divers assortimens de ces causes les unes avec les autres; je veux dire de la constitution des fibres, du sang, des humeurs, & des esprits; je n'en feray point d'explication particuliere: étant facile de s'imaginer ces divers assortimens.

VII.

J'en dis, à peu prez de même de *l'imagination*: car comme elle ne consiste, de la part du corps, que dans les dispositions qu'a le cerveau à former les traces des objets sensibles; & que ces dispositions ne roulent que sur l'activité des esprits & la constitution de ses fibres; il est aisé, aprez ce que l'on

a dit de l'une & de l'autre, de se figurer ce que c'est que l'imagination, & de quelle varieté, ou de quels effets elle est susceptible. *3 part, sect. 3.*

VIII.

C'est donc de ces diverses causes que dépendent les diverses impressions du cœur; de sorte qu'on peut assurer qu'il est plus ou moins agité, à proportion que le cerveau est plus ou moins ébranlé par ces causes; & que la plûpart de ses dispositions, je dis même de celles qu'on croit les meilleures, ne dépendent que de celles de la machine; quelque illusion qu'on se fasse sur cela.

3 part. sect. 3.

CHAPITRE II.

Des illusions qui naissent de l'ignorance de ces causes ; & 1°. de la nature des esprits & du sang ; de la constitution des fibres & du temperament.

IL est incroyable en combien d'illusions on tombe, faute de connoître & d'étudier ces causes, & leurs effets.

I.

Vous vous croyez parfaitement gueri de vos passions : vous estes surpris de vous voir presentement si tranquile sur le chapitre de vos ennemis : vous leur pardonnez, dites-vous, de bon cœur : ils vous donnent plus de pitié

que de colere : vous vous croyez 3 *part.* *sect.* 3.
absolument mort à ces atacheſ
délicates ſur leſquelles vous vous
eſtes ſenti ſi vif ; & vous ne doutez
point que vôtre cœur ne ſoit tout
changé. Mais qu'en tout cela l'il-
luſion eſt à craindre ! Ouvrez les
yeux, & prenez garde ſi la cauſe
de ce changement apparent n'eſt
point l'abbatement de vôtre corps
cauſé par une longue ou violente
maladie ; ſi ce n'eſt point ſa lan-
gueur qui fait celle de vos paſſions,
comme c'eſtoit ſa vigueur qui fai-
ſoit leur vivacité. Ces paſſions
ſont un feu auquel il faut neceſſai-
rement de l'aliment ; & vôtre corps
n'en fournit plus. Atendez ſa con-
valeſcence & ſon parfait rétabliſſe-
ment ; & puis vous verrez ſi ces
paſſions, que vous croyez éteintes,
ne ſe ralumeront pas ; ſi vôtre em-
bonpoint ne leur rendra pas toute
leur force, & s'il ſera ſeur à vos en-
nemis de paroître alors devant
vous.

3 part. sect. 3.

II.

Que cela ſeul fait bien voir combien ſont douteuſes ces converſions qui ne paroiſſent qu'aux aproches de la mort! Que la plupart des marques de moderation & de tranquilité, de douceur & de pieté qu'un homme paſſionné & dergélé donne à l'extremité d'une maladie, ſont équivoques & ſujettes à illuſion! qu'elles ſont ſuſpectes de ne relever que de la machine! & qu'il y a d'indiſcretion à canoniſer les gens ſur de pareils ſignes, comme font tous les jours tant de Confeſſeurs & de Predicateurs? N'eſt-ce pas viſiblement tendre des pieges funeſtes à ceux qui marchent dans la voye large? n'eſt-ce pas leur donner une fauſſe confiance que, malgré leurs déréglemens ils n'auront pas une mort moins ſainte, que celle de tant de libertins qu'on leur canoniſe ſous ces trompeuſes aparences: & que peuvent-ils moins conclure en

leur faveur, de ces éloges si outrés qu'on leur donne à la face des Autels ? 3. part. sect. 3.

III.

Mais on pousse encore cette illusion plus loin. On ne juge presque de la bonne ou mauvaise mort des gens, que par les dehors & les derniers mouvemens des parties du visage. Si un homme meurt sans convulsions, sans agitation, sans grimaces, & le visage serein, & que pardessus cela il ait repété quelques paroles de piété qu'on lui suggeroit ; ou répondu par des *oüi*, ou des *non* conformément à ce qu'on lui insinuoit ; on se récrie : ah ! la belle fin ; & l'on assure qu'il est mort comme un Saint, eût-il vécu en demon. Au contraire, si un homme est mort dans les convulsions, & dans l'agitation d'un mal violent, qui lui faisant faire des grimaces, lui ôtoit l'usage de la parole, ou lui troubloit assez la teste, pour lui faire répondre des *oüi*, où

3. *part.* *sec.* 3. il auroit falu des *non* : ou des *non* pour des *oüi* : eût-il vécu dans une parfaite régularité, ſon ſalut devient douteux pour mille gens. C'eſt ainſi que les yeux & les oreilles décident du ſort des ames.

Puiſqu'on en veut juger, que ne ſe ſert-on de ſa foy, & de ſa raiſon ? par l'une, on ſçauroit que les diſpoſitions eſſentielles ſur leſquelles une ame ſera jugée par le Souverain Juge, n'ont rien de ſenſible ; & par l'autre on remarqueroit que ces mouvemens & ces alterations du viſage n'étant point volontaires ; & n'étant d'ordinaire qu'une ſuite neceſſaire des impreſſions de la maladie dont on meurt ; on ne peut en tirer nulle conſequence un peu ſeure pour les diſpoſitions du cœur ; & de là l'on verroit clairement qu'il peut fort naturellement arriver qu'un juſte meure dans les convulſions & les grimaces ; pendant qu'un ſcelerat meurt avec toute la tranquilité de corps & toute la ſe-

renité de visage que l'on peut sou- 3. *part.*
haiter. Pour ce qui regarde ces *oüi sect.* 3.
& ces *non* à tems ou à contre-tems, & ces réponses forcées que l'on extorque, en quelque façon, des malades; il est aisé, pour peu qu'on connoisse la machine, de s'apercevoir qu'il se peut fort bien faire qu'elle seule y ait part.

IV.

Chaque âge de la vie a les passions qui lui sont propres; & comme l'on passe d'un âge à un autre d'une maniere imperceptible, on passe aussi d'une passiõ à une autre, sans presque s'en apercevoir. Vous vous flatez de n'être plus si vive, ni si emportée que vous étiez autrefois. Vous vous en savez autant de gré, que si vous aviez remporté de signalées victoires: vous concluez même delà, que vous n'êtes pas loin du Royaume de Dieu; & vous ne voyez pas que quelques années plus que vous n'aviez, & quelque degrez de moins dans la chaleur de

3. *part.* Sec. 3. vôtre sang & dans le mouvement des esprits, font tout le merite de vos victoires ; & qu'aprez tout, vous n'êtes devenuë moins vive & moins emportée, qu'en devenant timide, chagrine, ombrageuse, avare & défiante.

V.

Mais quant à une passion qui s'en va, on n'en substitueroit pas une autre qui ne vaut gueres mieux ; on ne devroit pas, pour cela, se faire toûjours un merite de l'afranchissement de cette passion : puis qu'il se peut fort bien faire qu'il ne soit qu'un effet du changement du temperament ; & que le cœur n'y ait pas eu plus de part, qu'à la chute des cheveux.

VI.

Ce qui fait le plus d'illusion, sur cela, c'est qu'on s'imagine que les mêmes objets doivent, en tout tems, exciter les mêmes passions Mais on se trompe : les passion sont atachées aux mouvemens de

esprits & des fibres du cerveau, & se diversifient suivant la diversité de ces mouvemens. Les mêmes objets ne doivent donc pas exciter en tout tems les mêmes passions, s'il peut ariver qu'ils ne fassent pas, en tout tems, les mêmes impressions dans le cerveau : or cela arive tres-ordinairement. Les impressions du cerveau dépendent de l'action des esprits & de la constitution de ses fibres, & de celle des autres organes des sens ; & tout cela change tous les jours imperceptiblement. Le mouvement des esprits s'affoiblit, les fibres se dessèchent, s'affaissent & s'endurcissent. Les fibres du cerveau ne peuvent donc pas, en tout tems, recevoir les mêmes impressions des mêmes objets ; & par consequent ces objets ne doivent pas produire en tout tems les mêmes passions. *3. part. sec. 3.*

VII.

Ne vous remerciez donc point

3. part sect. 3. de n'être plus si sensible aux spectacles, aux concerts, aux odeurs & aux saveurs. Vous n'en êtes peut-être redevable qu'au changement de la constitution de vos organes. Les humeurs de vos yeux se sont desséchées : les membranes de vos oreilles & de vôtre nez se sont endurcies, ou peut-être relâchées : les fibres de vôtre langue se sont émoussées ; & par là ces organes ne recevant plus les mesmes ébranlemens des mesmes objets, ceux-cy ne vous excitent plus les mesmes sensations. VIII.

Vous vous applaudissez de n'avoir plus d'avidité pour les confitures & les sucreries : vous dites que vous n'aimez plus les douceurs ; & vous croyez avoir parfaitement vaincu la friandise. Ne vous y fiez pas trop : il se peut faire que vous aimiez autant que jamais les douceurs & les friandises ; & que si vous n'aimez plus tant les confitures & les sucreries ; ce ne soit que

parce que, ſuivant le changement de la conſtitution de vos organes, elles ne vous donnent plus les ſentimens de douceur & d'agrément qu'elles vous donnoient autrefois. 3. *part.* *ſect.* 3.

IX.

Ne vous faites point d'honneur de vôtre clemence en telle rencontre : quelques degrés d'agitation dans vôtre ſang plus que vous n'en aviez alors, vous auroient jetté dans les derniers emportemens : mais en l'état que vous eſtiés, il auroit falu, pour ſe venger, ſe donner des mouvemens qui euſſent alteré l'économie de vôtre temperament, & troublé ce repos ſi doux dont vous jouiſſez ; & ainſi c'eſt le refroidiſſement de vôtre ſang & l'amour du repos qui font le mérite de vôtre clemence : c'eſt la pareſſe qui a triomphé de la vengeance ; & dans l'indulgence que vous avez eu pour vôtre ennemi, vous l'avez moins épargné, que vous ne

3. part. sect. 3. vous estes ménagé.

X.

A conter sur ce pié-là, que de gens ne pardonnent à leurs ennemis, que parce qu'ils n'ont pas la force de se venger; & que les reconciliations qu'on atend à faire dans la langueur d une maladie, ou au lit de la mort, me paroissent peu seures!

XI.

Ainsi l'on fait souvent à la vertu des gens beaucoup plus d'honneur qu'elle ne mérite: elle n'usurpe que trop ce qui n'est dû qu'au temperament; & ses conquestes seroient bien reserrées, si elle n'en avoit que de legitimes

XII.

Rien n'est si ordinaire que de se croire plus vertueux que les autres: parce qu'on se sent moins sensible & moins touché de quelques objets. Illusion grossiére qui ne vient que de ce qu'on s'imagine faussement que les mesmes objets doi-

vent produire les meſmes ſenti- 3. *part.*
mens & les meſmes paſſions dans *ſect.* 3.
tous les hommes. Il ſeroit aiſe de revenir de ce préjugé, & de ſe guerir de cette illuſion, ſi l'on vouloit prendre garde que les ſentimens & les paſſions ſuivent, comme nous l'avons dit, les ébranlemens du cerveau, & que ces ébranlemens ſuivent la conſtitution des organes. Car comme cette conſtitution, en differens hommes, eſt d'une telle varieté, qu'on ne peut s'aſſurer qu'il y en ait ſeulement deux en qui elle ſoit ſemblable; on ne peut auſſi répondre qu'il y ait deux hommes en qui les meſmes objets excitent les meſmes ſentimens & les meſmes paſſions.

XIII.

Ne vous en faites donc pas acroire ſi vous n'avez pas pour certains objets les meſmes emportemens que vous remarquez dans les autres. Un peu plus de conſiſtence dans les fibres de vos organes, fait

3. part. sect. 3. peut-être toute vôtre vertu, & la difference de vôtre mérite.

XIV.

Flatez-vous auſſi peu de la tréve que vous donnent vos vices : & ne vous imaginez pas que ce ſoit un effet de vôtre travail. Vous n'en eſtes peut-être redevable qu'à l'éloignement du Soleil. Quelques degrés de plus dans le mouvement des eſprits, vous feroient bien ſentir que vous n'eſtes pas affranchi de ces vices, & que (à quelque choſe de prez) vos rechutes dans les maladies de l'ame, & dans celles du corps, dépendent des mêmes cauſes.

XV.

D'où vient que les bleſſures de l'ame ſont, comme celles du corps, ſujettes à ſe rouvrir & par des cauſes peu differentes ? C'eſt que les bleſſures de l'ame ſont atachées aux playes & aux impreſſions du cerveau ; & que quelque ſoin que l'on prenne de fermer ces playes ;

elles courent autant de risque de se rouvrir, que toutes celles des autres parties du corps ; parce que si elles sont moins exposées à l'action des corps de dehors : elles sont en recompense dans un sujet beaucoup plus tendre & plus delicat. 3. *part.* *sect.* 3.

XVI.

Ne vous imaginez donc pas, pour vous estre éloigné quelque tems des objets de vos passions, estre gueri de celles-cy, ni dispensé de fuir la presence de ces objets. Ils ont fait, dans vôtre cerveau, des playes dont la cicatrice est aisée à rouvrir. L'éloignement n'a servi qu'à rendre moins batus les chemins qui y conduisent. La moindre presence de l'objet est capable de leur rendre leur premier aplanissement, & de faciliter l'irruption de ces esprits dans ces playes.

XVII.

Que cela fait bien voir combien

3. *part.* *sect.* 3. c'eſt ſe méconter, aprez avoir quitté le monde, pour ſe garantir des impreſſions des objets flateurs, que d'y retourner indiſcretement, & ſe familiariſer avec eux, ſous prétexte de ce qu'on ſe trouve moins ſenſible à leur ſouvenir, aprez quelques années de ſolitude!

XVIII.

Que c'eſt encore ſe tromper, que de prétendre rompre ſes atac hes criminelles, en ne rompant pas abſolument avec les objets. Quelque leger que ſoit le commerce qu'on entretient avec eux; il ſuffit pour empêcher que les playes qu'ils ont faites dans le cerveau, ne ſe referment. Vous ne joüez, dites-vous, qu'un petit jeu, vous ne voyez ces perſonnes que rarement. Je le veux: mais enfin vous les voyez, & vous joüez: c'eſt aſſez pour tenir du moins entre-ouvertes vos anciennes pl ayes; & tant que cela ſera ainſi, il ne faut qu'une ſubite émotion

émotion&irruption d'esprits, pour les rouvrir & rendre le mal beaucoup plus grand ; & alors on peut dire, suivant la parole du Sauveur, que le dernier état de cette ame devient pire que le premier. 3. part. sect. 3.

XIX.

Ce qu'on apelle bonne, ou mauvaise humeur, force ou foiblesse d'esprit, ne dépend souvent que de la bonne ou mauvaise constitution de la machine ; & ce qu'on nomme bizarerie ou égalité d'esprit, ne vient gueres que de la varieté ou de l'uniformité des dispositions du temperament.

XX.

Il n'est pas surprenant que l'on trouve doux ou chaud en un tems, ce que l'on a trouvé amer & froid dans un autre. Mais il est bien étrange qu'on desaprouve aujourd'huy ce que l'on aprouvoit hier. On ne doit presque pas chercher d'autre cause de cette double inégalité, que l'alternative de nos dis-

3. *part.* *sect.* 3. positions mécaniques. Les gouts du cœur changent, à peu prez, comme ceux de la bouche, & par des causes toutes semblables.

XXI.

Qui ne devient sage & regulier qu'à l'âge de soixante ans, court grand risque, quelques dehors qu'il garde, de n'estre de ses jours ni sage ni regulier. Qui que vous soyez, ne vous flatez pas, à cet âge, d'avoir dompté vos passions. Ce n'est pas vous qui les quittez: ce sont elles qui vous abandonnent faute d'aliment pour entretenir leur feu. Toute vôtre regularité a bien l'air de n'estre qu'une pure impuissance d'estre déréglé.

XXII.

Qu'une conversion coûte peu quand on en est là! ou plûtôt qu'il est aisé de se donner, en cet état, un air de conversion & de piété. On se fait à peu de frais une vertu de ce qui est pure necessité. On mépriſe le monde, parce qu'on s'en voit

négligé : on le fuit, parce qu'il nous fuit. On lie commerce avec les gens de bien, parce qu'on ne peut plus en avoir d'autre. Si à cela on peut joindre quelque uſage des Sacremens, & quelque aſſiſtance aux Offices de l'Egliſe, le cœur fût-il toûjours le même ; c'en eſt aſſez pour paſſer, dans l'eſprit de bien des gens, pour un prodige de converſion & de piété. *part. 3. sect.*

XXIII.

Que tout cela doit rendre ſuſpectes les converſions tardives ! & qu'il arrive ſouvent qu'on ſe croit converti par vertu & par grace, pendant que le changement des diſpoſitions du temperament fait tout le merite de cette pretenduë converſion.

XXIV.

Je ne pretens pas par là qu'on ne doive plus à cet âge ſonger à ſe convertir. Il vaut mieux tard que jamais. Une converſion n'eſt nullement tardive quand elle eſt ſincere

3. part. sect. 3. & fervente. Les ouvriers qui ne travaillerent qu'à la derniere heure du jour à la vigne du pere de famille, n'eurent pas une moindre paye, que ceux qui étoient venus dés la premiere heure. Je pretends donc seulement qu'on doit alors étudier plus que jamais les dispositions de son cœur, & les demêler d'avec celles de la machine ; de peur de tomber dans l'illusion de prendre les unes pour les autres, & de regarder comme une conversion réelle un phantôme de conversion.

XXV.

Bien plus : quoiqu'une conversion qui n'est que l'effet naturel du changement de temperament, ne merite nullement le nom de conversion, & ne puisse rendre une ame agreable à Dieu : il est neanmoins à propos de profiter de ce changement pour arriver à une vraye conversion : car comme ce changement émousse la vivacité

des ſens & affoiblit les paſſions ; on ſe trouve moins indiſpoſé à écouter la parole de la verité & à pratiquer la vertu. Cette verité trouvant le cœur moins défendu, a plus de facilité d'y penetrer ; & en un mot, la grace a moins d'obſtacles à ſurmonter dans cet eſprit & dans ce cœur. 3. part. ſect. 3.

CHAPITRE III.

Où l'on continue à traiter des illuſions qui naiſſent de l'ignorance de ces cauſes.

I.

L'Inſtabilité qui eſt le caractere du cœur humain, eſt bien plus ſenſible dans les jeunes gens, que dans les perſonnes avancées en âge. La délicateſſe des organes beaucoup plus grande en ceux-là,

3. part. 1. ch. 3. qu'en ceux-cy, les rend bien plus susceptibles des moindres impressions des corps de dehors.

II.

Et ainsi ne demandez pas d'où vient que d'ordinaire il paroît plus de sagesse & d'égalité dans la vieillesse, que dans la jeunesse? c'est que la vieillesse est moins agitée: c'est souvent qu'il y a moins d'ardeur dans son sang, & de mouvement dans ses esprits. Donnez-moy un jeune homme flegmatique & de temperament froid; & je vous le feray voir, à l'âge de vingt ans, aussi sage & aussi moderé, que les Catons à soixante ans.

III.

Ne vous flatez donc pas, jeune homme, de vôtre sagesse & de vôtre moderation: vôtre vertu n'y a peut-être pas plus de part, qu'à l'insensibilité de vos ongles & de vos cheveux.

IV.

Flatez-vous aussi peu, vieillards,

de vôtre tranquilité & de vôtre indifference pour la plûpart des objets qui remuent le plus vivement la jeuneſſe. Vous n'en eſtes peut-être redevables qu'à l'endurciſſement de vos organes, à la lenteur du mouvement de vôtre ſang, & à la diſette des eſprits. Cette lenteur & cette diſette vous font honneur d'une vertu que vous n'avez pas. 3. part. ſect. 3.

V.

Mais quoiqu'on ne doive pas ſe faire un merite de ces diſpoſitions; on doit neanmoins en profiter: puiſqu'elles ſont les plus favorables pour ſe porter à Dieu, & pour entrer dans les voyes de la pieté.

VI.

Il eſt vrai cependant que cet avantage de la vieilleſſe au deſſus de la jeuneſſe ſe trouve ſouvent extrémement balancé par un trez-grand defaut. L'endurciſſement des organes des vieillards rendãt leurs fibres

3. part. Sect. 3. presque inflexibles, les traces du cerveau, qui consistent dans le pli de ces fibres, en deviennent presque immuables; & rendent ainsi presque incorrigibles les sentimens, les passions & les préjugés avec lesquels elles sont liées par une longue habitude. Defaut qui ne se trouve pas dans les jeunes gens, à cause de la flexibilité des fibres de leur cerveau. Et ainsi il y a une espéce de compensation entre les avantages & les desavantages de ces deux âges.

VII.

L'immutabilité dont certaines gens se piquent dans leurs sentimens, n'est souvent qu'une pure impuissance d'en changer. L'endurcissement & la consistence des fibres de leur cerveau fait la consistence de leurs erreurs. C'est le sceau, dit agreablement un illustre Auteur, qui scelle leurs préjugés & toutes leurs fausses opinions,

& qui les met à couvert de la force de la raiſon. 3. *part.* *ſect.* 3.

VIII.

Ne demandez donc pas pourquoy il eſt beaucoup plus difficile de faire revenir les vieillards de leurs préjugés, que les jeunes gens. Ce n'eſt pas ſimplement que ce retour paroît plus honteux aux uns, qu'aux autres : (car il eſt vray que s'il eſt honteux de ſe rendre à la verité, il l'eſt bien moins de s'y rendre d'abord, qu'aprez luy avoir fait une longue reſiſtance.) Mais c'eſt que pour revenir d'une erreur, il faut que les vieillards effacent des traces affermies par un uſage inveteré, & en produiſent de contraires : ce qui, comme l'on voit, demande beaucoup de violence, à cauſe de la reſiſtance des fibres de leur cerveau : au lieu que celles des jeunes gens étant trez-pliables, il eſt aiſé de leur donner un pli different de celui que le pré-

3. part. jugé ou la prévention viennent de
, &. 3. leur faire prendre.

IX.

On fait quelquefois un merite à certains vieillards d'avoir beaucoup de feu & de vif pour leur âge; au lieu qu'on devroit bien plûtôt les en plaindre. Leur vivacité n'eſt ſouvent que foibleſſe; & leur feu n'eſt qu'une vraye impuiſſance d'arêter le cours des eſprits. J'aimerois autant feliciter un Cocher d'aler vîte, pendant qu'il eſt emporté, malgré lui, par des chevaux fougueux qui ont pris le mord aux dents.

X.

Il paroît ſenſiblement de là quel âge on doit choiſir, je ne dis pas ſimplement pour aprendre les ſciences aux hommes & former leur eſprit & leur jugement; mais auſſi pour jetter dans leur cœur des ſemences de pieté, les plier à la vertu & les aſſujettir aux devoirs de la Religion. Il y a long tems qu'un

Prophete nous a apris que nul âge n'y étoit plus propre que la jeuneſſe : *Bonum eſt viro cùm portaverit jugum ab adoleſcentia ſua.* Mais la raiſon ne nous l'enſeigne pas moins clairement. 3. part. Jer. 3.

XI.

Que nos jugemens ſont peu déſintereſſés ! que le cœur a de pouvoir pour les corrompre, & que les diſpoſitions du corps ont de part à cette corruption ! La plûpart des gens ne jugent des choſes que ſuivant les diſpoſitions de leur cœur. Tout le monde en convient : c'eſt ce qu'on entend par le *quiſque judicat prout affectus eſt.* Mais je ne ſay ſi tout le monde en ſait bien la raiſon. Elle eſt plus mécanique qu'on ne penſe. Les plus grandes & les plus profondes traces de nôtre cerveau ſont celles des idées qui nous ſont plus familieres : parce que les eſprits y paſſent plus ſouvent. Nos plus familieres idées, ſont celles des objets pour qui nous avons plus

3. part. sect. 3. d'inclination : or il arrive d'ordinaire qu'en examinant un sujet, sur tout s'il est nouveau ; les esprits trouvant plus de facilité à passer par ces grandes traces, qu'à en former de nouvelles, y entrent effectivement ; & retraçant ainsi nos plus familieres & plus aimables idées, nous portent, par leur mélange avec celles de l'objet de question, à ne juger de cet objet que suivant les dispositions de nôtre cœur.

XII.

Que la lumiere & la raison ont peu de part aux mouvemens de nôtre cœur, & que les dispositions de la machine en ont bien davantage ! Vous ne doutez pas que ce ne soit par raison que vous avez tant d'inclination pour une certaine personne, & tant de dégout pour cette autre. Pure illusion. La raison n'y a peut-être nulle part. L'air & les manieres de l'un, par leurs secretes alliances avec la disposi-

tion preſente de vôtre corps, vous penetrent & vous charment; au lieu que les manieres de l'autre, par une diſpoſition mécanique contraire à celle de vôtre corps, vous choquent, vous bleſſent, & vous dégoutent. 3 *part.* *ſect.* 3.

XIII.

Que de perſonnes faiſant profeſſion de pieté ne jugent s'ils ſont bien ou mal avec Dieu, que par le plus, ou le moins de ferveur qu'ils ſentent dans leurs exercices! ſans prendre garde que ce plus ou moins de ferveur ne vient d'ordinaire que de ces ſentimens agreables ou deſagreables qui naiſſent naturellement, mais ſecretement des diſpoſitions de la machine.

XIV.

Qu'on ſe trompe ſouvent en prenant pour divers attraits ſurnaturels les divers gouts de devotion qui ſe trouvent en certaines ames! La cauſe de cette diverſité eſt ſouvent peu differente de celle de la

3. part. sect. 3. diversité des appetits pour les alimens corporels. Celle-cy ne vient gueres que de la diversité des acides de l'estomach ; & celle-là suit d'ordinaire la difference des esprits animaux & de leurs mouvemens.

XV.

Les austerités corporelles plaisent en un tems & déplaisent en un autre. Quelques degrés de plus ou de moins, dans la chaleur du sang, font cette difference.

XVI.

Ne vous fiez pas trop à cette ardeur passagere que vous sentez presentement pour tout ce qui regarde le service de Dieu ; & qui vous fait embrasser avec tant de plaisir les travaux, les veilles, les jeûnes, les macerations corporelles. Le retour du Soleil renouvellant cette partie de terre que vous habitez, a renouvellé vôtre temperamen, donné une nouvelle vigueur à vôtre sang & à vos esprits ; & la douceur que toute cette bon-

ne diſpoſition produit dans vôtre ame, en conſequence des loix de ſon union avec le corps, vous fait prendre plaiſir dans tous les exercices propres à vous rendre témoignage de cette nouvelle vigueur : & comme les travaux & les exercices penibles y ſont plus propres que les autres ; les peines qui les acompagnent, & qui vous auroient rebuté en un autre tems, ſont preſentement vos délices. Mais attendez que le Soleil ſe ſoit éloigné, & que les gelées & les broüillards ayent pris ſa place ; & puis vous jugerez ſi c'eſt par vertu & par amour pour la juſtice, ou plûtôt par diſpoſition de temperament que vous eſtes ſi fervent & ſi zelé. 3. part. ſect. 3.

XVII.

Ne vous faites point tant d'honneur de l'uniformité de vôtre conduite, ni de vôtre perſeverance dans la profeſſion que vous avez embraſſé. Peut-être n'eſtes vou

3. *part.* *sect.* 3. redevable de l'une & de l'autre qu'à la froideur de vôtre temperament, qui ne depend point de vous.

XVIII.

Ne contez pas même trop sur ces sentimens de devotion & d'amour pour Dieu, que vous éprouvez quelquefois. Un mouvement d'humeurs un peu plus regulier dans vôtre corps, peût seul produire ces effets; & voicy de quelle maniere cela se fait.

XIX.

Le plaisir étant l'appas, ou l'amorce du bien, il porte à l'amour de ce qui paroît le causer; & ainsi lorsque le plaisir est excité par un objet qui frape les sens au dehors, on se sent touché d'amour pour cet objet: mais lorsque le plaisir ne naît que de la bonne constitution du temperament, d'une reguliere circulation du sang, d'une plus grande pureté & subtilité de ce sang, d'abondance d'esprits conve-

nables dans le cerveau : enfin de quelque changement, dans le corps, favorable à sa constitution, ou à celle de ses parties; (car l'Auteur de nôtre estre a ataché à tous ces divers changemens divers sentimens agreables) Alors ne voyant point au dehors d'objets à qui l'on puisse raporter ces plaisirs, s'il arrive qu'en ce moment on soit frapé de l'idée de Dieu, on se sent comme naturellement porté à l'aimer; & la disposition generale que l'on a, pour lors, à aimer, par le sentiment actuel de plaisir, est comme determinée par l'idée de Dieu. On se sent porté vers lui; on prend plaisir à s'en occuper; on tourne de ce côté-là tous ses mouvemens; & les exercices de pieté deviennent, en cet état, trez-agreables. 3. part. sect. 3.

XX.

On peut voir de là combien les sentimens de devotion, & ceux même d'amour de Dieu, sont équi-

3 part. sect. 3. veques ; combien souvent il arrive qu'on n'aime que soy & son plaisir, lors qu'on croit n'aimer que Dieu ; & sice n'est pas icy une des plus fecondes sources des illusions de l'amour propre. Je ne say si une partie de celles qu'on remarque dans le Quietisme n'en sont pas une suite ; & si l'on ne pouroit pas expliquer, par là, ces mouvemens si surprenans de devotion qu'on remarque quelquefois non seulement en des personnes dereglées, mais même en des heretiques.

XXI.

D'où vient que cet homme à qui l'on a vû tant de passion pour les Langues, pour les Médailles, pour l'Histoire, a presentement tant d'indifference pour tout cela ? c'est que l'éclat de grandeur & de rareté que son imagination y avoit ataché, & qui l'ébloüissoit, n'étoit soutenu que par la chaleur des esprits & du sang ; & ainsi cette chaleur s'étant affoiblie avec l'âge ; l'é-

clat s'eſt diſſipé, & la paſſion s'eſt éteinte. 3. part. ſect. 3.

XXII.

Bon Dieu ! que toutes nos meilleures diſpoſitions & nos vertus ſont ſuſpectes d'eſtre peu vertueuſes ! qu'elles ont bien l'air de diſpoſitions purement naturelles! & que celles que l'on croit les plus ſolides & les plus affermies, ont peu de conſiſtence, ſi une main également puiſſante & inviſible ne les ſoutient inceſſamment!

XXIII.

Il faut pourtant remarquer (car je ne puis trop le redire) que quoiqu'on ne doive pas conter trop ſur ces ſentimens de devotion; il eſt à propos de ſe ſervir de ces favorables diſpoſitions de temperament pour s'exciter à aimer Dieu : car quoique cet amour ne ſoit pas pur, & qu'il ſe trouve mêlé de beaucoup d'amour propre; le cœur ne laiſſe pas de s'acoûtumer, par là, à ſe tourner & à ſe plier vers cet

3. part. sect. 3. objet infini : & ce n'eſt pas peu de pouvoir faire prendre au cœur ce pli & cet heureux tour. Toutes les habitudes ne conſiſtent qu'en quelque choſe de ſemblable.

CHAPITRE IV.

Des illuſions qui regardent l'imagination.

I.

L'Imagination eſt une des plus ordinaires cauſes des impreſſions que le cœur reçoit par le corps, & de ſes illuſions. Dans le commerce d'illuſion qui eſt entre l'eſprit, l'imagination & le cœur, l'eſprit eſt ſouvent la dupe du cœur : mais il eſt encore plus ordinaire que le cœur ſoit la dupe de l'imagination. Comme cette faculté ne repreſente les choſes que ſuivant les diſpoſitions mécaniques

du cerveau; & que ces diſpoſitions, en differens hommes, ſont auſſi differentes que les traits de leurs viſages; il eſt viſible non ſeulement que l'imagination de differens hommes doit repreſenter les objets diverſement; mais même qu'on ne peut jamais s'aſſurer qu'aucune les repreſente naturellement. Tant il eſt vrai (pour le dire en paſſant) que ni l'imagination, ni les ſens dont elle reçoit les impreſſions, ne nous ſont point donnez pour connoître la verité des choſes. A combien donc d'illuſions n'eſt pas expoſé un cœur qui juge & veut ſe conduire ſuivant les idées de l'imagination? *3. part. ſect. 3.*

II.

Une imagination tendre & délicate recevant des impreſſions trez-profondes des moindres objets, en reçoit auſſi des idées trez-grandes, trez-vives & trez-ſenſibles: elle ne conçoit donc rien que d'outré, que d'exceſſif, que de vif,

3.part. sect.3. que de pénétrant. Faut-il s'étonner si une telle imagination a tant de pouvoir pour corrompre le cœur, pour le seduire, pour le pencher vers les objets qu'elle lui represente comme aimables : ou le détourner de ceux dont elle lui fait de desagreables portraits ? Car (comme nous l'avons déja remarqué) c'est le plaisir sensible que l'on goute dans l'usage des corps, qui touche, qui charme, qui corrompt & entraîne le cœur, en lui faisant croire que les corps sont son bien : car le plaisir est le caractere du bien. Faut-il, dis-je, s'étonner si elle fait faire à ce cœur tant de faux jugemens : puisque c'est le plus ou le moins de plaisir, le plus ou le moins d'agrément que nous trouvons dans un objet, qui détermine le jugement de nôtre amour. On ne s'avise presque point de resister à ce plaisir, ni de combattre ces preuves de fait de l'excellence des corps ; & ainsi le

cœur en devient eſclave, en de- *3.part. ſect.3.*
venant la dupe de ſon imagina-
tion.

III.

Et qu'on ne diſe point que ce n'eſt pas le cœur qui juge, mais l'eſprit. Cela eſt trez-vrai des jugemens qui ſe font ſur des idées claires & diſtinctes ; mais pour ceux qui ſe font ſur des idées confuſes & ſenſibles, telles que le ſont celles que l'imagination fournit ; c'eſt toujours le cœur. Ou enfin, ſi l'on veut que ce ſoit l'eſprit ; ce n'eſt preſque jamais que ſuivant les inclinations & les ſollicitations du cœur qu'il juge.

IV.

Et de là il eſt aiſé de voir 1o. combien l'imagination eſt une faculté funeſte pour le cœur.

2o. Combien il eſt dangereux d'avoir commerce avec des gens d'une imagination forte ou échaufée : car cette maladie eſt contagieuſe, elle ſe prend par la con-

3.part. sect.3. verſation plus aiſément que la fievre.

30. Qu'un langage d'imagination, c'eſt-à-dire un langage qui n'eſt que la vive expreſſion d'idées confuſes, ſenſibles & outrées : une éloquence qui ne parle qu'à l'imagination, & qui ne tend qu'à exciter de ſemblables idées, eſt peu propre à gagner le cœur à Dieu, & à le tourner vers les choſes ſpirituelles. La raiſon de cecy, eſt que cette éloquence ne preſentant au cœur que des idées ſenſibles, vives & flateuſes ; elle ne peut naturellement le pencher ni le tourner que vers les objets de ces idées. Or ni Dieu, ni les choſes ſpirituelles ne ſont rien de ſenſible. Ce n'eſt pas que cette éloquence n'entreprenne aſſés ſouvent de parler de Dieu & des choſes ſpirituelles ; mais comme elle ne le fait que d'une maniere extrémement ſenſible & flateuſe, & que par des images vives & agreables,

bles ; quoiqu'elle paroiſſe porter à Dieu, elle n'y porte point veritablement. Il eſt vrai que ces idées vives & flateuſes ébranlant fortement l'imagination, remuent agreablement le cœur, & lui donnent une eſpéce d'ardeur & d'amour : mais, ſi l'on y prend garde, il ſe trouvera que cette ardeur & cet amour ne ſe terminent qu'à ſoi-même : on s'aime ſoi-même comme agreablement remué : le cœur eſt tout occupé de ſon plaiſir & de ſon charme ; & l'on prend cet amour de ſoi-même pour un vrai amour de Dieu dont le Predicateur parle, & dont l'idée voltigeant ſur la ſurface de l'eſprit de l'auditeur, donne lieu à cette illuſion. 3. *part. ſect.* 3.

V.

Une marque aſſez ſeure que cela ſe paſſe ainſi, c'eſt que l'ébranlement de l'imagination ne pouvant durer long-tems ; ſi-tôt qu'il vient à ceſſer ; les idées ſenſibles &

3.part. sect. 3. flateuſes venant à ſe diſſiper ; le mouvement du cœur ceſſe auſſi, par la ceſſation de ſon plaiſir ; & il ſe trouve auſſi froid qu'auparavant pour ce Dieu qu'il croyoit aimer ſi tendrement.

VI.

C'eſt là (pour le dire en paſſant) la vraye cauſe pour laquelle on retire ſi peu de fruit de ces ſermons où l'on a tant de ſoin de plaire à l'imagination, de l'ébranler & de l'échauffer. On n'éprouve que trop que quelque touché que l'on ſoit de cette fauſſe éloquence, dans le moment, cela ne va pas loin : l'oreille s'y trouve ſatisfaite par une juſte meſure ; les paſſions flatées par des figures & des mouvemens agreables : l'imagination réjoüie par des expreſſions vives & ſenſibles : mais l'eſprit y demeure vuide de verités ſolides & ſalutaires ; & le cœur ſans mouvement pour les vrais biens.

VII.

Ce n'eſt pas que Dieu ne puiſſe joindre ſa grace à cette éloquence; & qu'alors on ne puiſſe voir quelques veritables touches & quelques converſions : mais on peut s'aſſurer que les touches qui ne ſont que l'effet naturel de ces diſcours, ne ſeront pas de durée; & par deſſus cela, il eſt certain que c'eſt bien moins à ces diſcours ſi étudiés & ſi polis, ſi ornés & ſi propres à flater l'oreille & à échaufer l'imagination, qu'à des diſcours ſimples & naturels, & qui partent d'un cœur paſſionné pour la verité, que Dieu a accoûtumé de joindre ſa grace. 3. part. ſect. 3.

VIII.

Combien de Livres mieux écrits ſuivant les regles de l'éloquence humaine, que ne l'eſt le petit Livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST? & cependant de combien ne l'emporte-t'il pas ſur tous ces Livres, en fait d'onction, de

3. *part.* *sect.* 3. touches & de converſions? Qu'on liſe dans le ſilence de ſon cabinet le petit Chapitre de la vanité des choſes humaines, & du mépris qu'on en doit faire; & qu'on entende ſur le même ſujet un de ces Predicateurs à la mode, qui font aujourd'huy tant d'éclat à Paris; & puis que l'on juge du quel des deux on aura tiré plus de fruit.

IX.

On a beau dire qu'on peut faire un bon & un mauvais uſage de l'imagination; & que les Predicateurs, par leur éloquence, en font un trez-bon uſage: puis qu'ils ne l'agitent & ne l'ébranlent que pour porter à Dieu. L'experience devroit nous avoir déſabuſés de ces pretendus avantages. J'en apelle à l'évenement. Celuy-cy ne nous aprend que trop que les touches & les converſions qui ne ſont que l'effet naturel de ces grands mouvemens d'imagination,

ne ſont de nulle durée, & n'ont nulle conſiſtence. 3. *part. ſect.* 3.

X.

Ce qui fait le plus d'illuſion en cecy, ce ſont les premiers effets de cette trompeuſe éloquence. On remarque l'étonnement, & même le tranſport peints ſur le viſage de preſque tous les auditeurs. Ils ne ſortent de ces ſermons qu'en frapant leurs poitrines. Demandez-leur en ſortant ce qu'ils en penſent : ou leur tranſport ne leur permettra pas de vous répondre : ou s'il leur en laiſſe la liberté, ce ne ſera que pour vous dire que jamais homme n'a parlé de la ſorte, & qu'ils ſe ſentent enlevez plûtôt que touchez. Vous ne doutez donc point, non plus qu'eux, qu'ils ne ſoient parfaitement convertis. Mais atendez un peu : laiſſez calmer leur imagination. C'eſt une cloche qui a eſté violemment ébranlée. Le tremouſſement de ſes parties doit durer

3. *part.* quelque tems aprez le coup ; &
ſect. 3. doit par ce contre-coup entretenir quelque agitation dans le cœur : mais à meſure que ce tremouſſement s'affoiblira, vous verrez cette agitation du cœur s'affoiblir ; & ceſſer même abſolument dés qu'il ceſſera.

XI.

Mais ce qu'il y a en cela de plaiſant, & ce qui fait bien voir l'illuſion de ces pretenduës touches, c'eſt que ces gens ſe trouvent perſuadés, ſans ſçavoir ni de quoi, ni pourquoi. Ils ne pourront peut-être pas marquer une ſeule verité de tout ce qu'ils ont entendu, ni alegüer une ſeule preuve. Ce n'eſt que l'air, la maniere, le ton, l'accent, ou tout au plus qu'un arangement pompeux de paroles qui les a touchés. Ce n'eſt ſouvent qu'un batement de mains & de pieds. Et ſi on leur avoit prêché des erreurs de cet air touchant dont on leur a annoncé la verité,

peut-être en auroient-ils esté également frapés & persuadés. *3. part. sect. 3.*

XII.

Que c'est peu savoir ce qui doit faire la persuasion de l'esprit ! C'est par la force des raisons qu'il faut se laisser persuader : c'est à l'autorité de la foy qu'il faut se rendre ; & non pas à ces airs & à ces manieres sensibles. Et il est même d'autant plus dangereux d'y acoutumer l'esprit, & de l'y rendre trop délicat ; que cette disposition est une des plus fecondes sources d'illusions.

XIII.

Combien de gens se savent le meilleur gré du monde de se trouver si sensibles à ces Prédications ? Ils ne doutent point que ce ne soit un effet de la tendresse de leur cœur, & une marque qu'il est bien tourné pour Dieu. Ils s'en remercient, ils s'en aplaudissent : ils se rendent à ces Sermons avec plaisir, parce qu'on en prend tou-

3part. sect. 3.

jours à être remué & agité ; & ils se font même un honneur & un merite de leur assiduité à s'y trouver : quoique peut-être elle n'ait pour principe, ou que l'amour du plaisir, ou qu'une sotte vanité.

XIV.

Il est cependant certain qu'un des pernicieux effets de cette maniere de prêcher & de ne persuader qu'en remuant & échaufant l'imagination ; est d'acoutumer l'esprit à ne se laisser plus persuader que par là, & de le rendre insensible & impenetrable aux plus grandes verités & aux plus fortes raisons, si elles ne sont assaisonnées de ces airs & de ces manieres sensibles & remuantes.

XV.

Quelque habile que soit un Prédicateur : quelque plein qu'il soit des grandes verités de la Religion & de leurs meilleures preuves ; s'il ne remuë & n'échaufe l'imagi-

nation ; il ne ſera, pour ces eſprits delicats, que le plus pauvre homme du monde ; & au contraire, ne dit-il que les dernieres pauvretés, & que des erreurs, s'il les debite d'un air devot, s'il les accompagne de manieres agreables & polies, d'un air vif & vehement ; s'il fait mettre en œuvre les figures & les expreſſions metaphoriques : c'eſt le plus habile, c'eſt le plus ſaint des Prédicateurs. 3. part. ſect. 3.

XVI.

N'eſt-ce pas encore ſur ce piélà qu'on juge communément des ouvrages d'eſprit ? Qu'un Auteur s'explique heureuſement, vivement, fortement : c'eſt le premier homme du monde. Il a raiſon en tout, n'avançât-il que des paradoxes, & ne les ſoutînt-il qu'à force d'exclamations. Qu'un auteur au contraire débite les verités les plus ſolides & les plus eſſentielles : qu'il en porte les preuves juſques à la démonſtration :

3. part. s'il le fait d'une maniere simple &
s. ct. 3 séche, fût-elle la plus claire & la plus nette : c'est un pitoyable Auteur indigne d'être lû.

XVII.

Rien peut-il mieux faire voir que ces esprits, dans les discours même de Religion, n'en veulent qu'à ces manieres flateuses, qu'à ces airs remuans & touchans, & nullement aux verités que l'on annonce ; & que le fruit qu'ils y cherchent, & qu'ils en remportent, n'est nullement la conversion ni le changement de vie ; mais le seul plaisir d'être remués ? Et en effet, le souvenir de ce plaisir est presque l'unique qui en reste. On se souvient d'avoir esté agreablement remué dans un Sermon, ou par la lecture d'un Livre : mais on n'a pas la moindre idée des verités qui y ont esté le plus solidement prouvées.

XVIII.

Il est donc visible qu'il n'y a gue-

res de sources d'illusions plus fe- 3. part.
condes, que l'imagination, & que sect. 3.
le trop grand usage que l'on en fait dans les Sermons. Ce n'est pas qu'un Predicateur puisse se dispenser de parler à l'imagination. Du moment qu'un homme parle, & qu'il se sert de signes sensibles; quelque dessein qu'il ait de n'en vouloir qu'à l'esprit, il faut necessairement que ses paroles passent par l'imagination. Mais il y a bien de la difference entre parler à l'imagination, & la remuer, l'agiter, l'échaufer. Le premier est indispensable aux Prédicateurs: mais il seroit à souhaiter qu'ils se dispensassent toûjours du second: car sans conter que, par ces manieres, ils ne porteront jamais efficacement les ames à Dieu; il est certain de plus, que ces impressions sensibles sont de grands obstacles à l'intelligence des objets spirituels, de Dieu & des veritez de la Religion.

XIX.

3. part. sect. 3.

C'eſt dans cette vûë que Saint Auguſtin ne recommande rien plus inſtamment, que d'éviter ces impreſſions, & d'y reſiſter même de toutes ſes forces, lorſquelles ſe preſentent. *Donnez-moy*, dit-il, *un eſprit qui puiſſe reſiſter aux ſens de ſa chair, & aux playes qu'il a reçuës dans ſon cerveau & dans ſon ame par leur entremiſe.* [a] *Donnez-moy un eſprit qui puiſſe voir les choſes ſans ſe ſervir des images des objets ſenſibles.* Il dit que *les impreſſions de l'imagination ſont de vrayes playes qui nous ont eſté faites par les ſens.* [b] Il traite ces playes *d'ombres infernales, avec leſquelles on ne doit avoir nul commerce.* [c] Il veut que *l'exercice de reſiſter à ſes ſens faſſe une partie conſiderable de la diſcipline des Chrétiens*; [d] & il ajoûte que *ce n'eſt nullement leur reſiſter, que de flater & d'entretenir les playes & les bleſſures que l'on a reçûës par leur canal.* [e]

a Date qui reſiſtat ſenſibus cornia & plagis quibus per illos in animam vapulavit. Date cui videat ſine ullâ imaginationum viſorũ carnaliũ. L. de vera Relig. cap. 34.

b Epiſt. 6.

c Nullâ cum iſtis infernis umbris copules amicitiâ Epiſt. 7.

d Nullo modo reſiſtitur corporis ſenſibus, quæ nobis ſæviſſimè adviſi inacti; ſi per eos inflictis

XX.

Que cela fait bien voir, pour le dire en paſſant, l'illuſion de ceux qui croyent qu'on ne peut avancer dans les voyes de la pieté avec la lumiere de la foy, ſans le ſecours des ſens & des phantômes de l'imagination, & qui pretendent que ce ne ſoit que par les images ſenſibles qu'on puiſſe parvenir à la connoiſſance des choſes intelligibles.

3 *part. ſect.* 3. plagis, vulneribus que blandimur. *Ep.* 7.

e *L'Auteur de l'Antiquiteiſme.*

XXI.

Que cela montre bien encore l'irregularité de la methode de ceux qui dans l'éducation & l'inſtruction des jeunes gens, leur font faire un perpetuel uſage de leur imagination & de leur memoire, non ſeulement pour les Langues, mais auſſi pour les Hiſtoires, pour la Geographie, la Chronologie, &c.

On dit qu'*il ne faut preſque les exercer que dans ce qui dépend de la*

3. part. Sec. 3. *memoire : parce qu'ils ont la memoire forte & le jugement foible.*[a]

a *Educ. d'un Prince, page 35.*

Mais c'eſt préciſément tout le contraire : car comme les facultés ſe fortifient par l'exercice : puiſque le jugement eſt foible dans les enfans, & que leur memoire eſt forte ; il faut exercer & cultiver le jugement, dont on a un beſoin infini ; & laiſſer en repos la memoire, dont on a toûjours aſſez.

Mais, dit-on, *on aide le jugement par la memoire.*[b]

b *Idem.*

Que c'eſt peu connoître le caractere de ces puiſſances ! Rien ne diſſipe, ne confond & n'altere davantage le jugement, qu'une memoire trop inſtruite & trop chargée. Elle fait ſans ceſſe diverſion, & donne le change dans le tems qu'il faudroit ſuivre de plus prez ſon objet, pour en bien juger.

On reconnoit que *l'eſprit des enfans eſt preſque tout rempli de ténébres, & qu'il n'entrevoit que de petits rayons de lumiere.*[c]

c *Idem.*

Que ne reconnoit-on donc auſſi que ces tenebres ne viennent que des impreſſions des ſens & de l'imagination, qui ſont preſque toutes tenebreuſes & fauſſes ; & qu'ainſi rien n'eſt plus dangereux que de leur faire faire trop d'uſage de la memoire & de l'imagination, qui ne s'exercent que ſur des idées ſenſibles ; & que rien au contraire n'eſt plus utile que de bannir celles-cy, pour ménager la vraye lumiere, & faire jour aux idées purement intelligibles. 3 *part. ſect.* 3.

XXII.

On dit qu'il y a pluſieurs de nos miſteres qui ſont du reſſort de l'imagination ; & qu'ainſi l'on ne peut, en les prêchant, ſe diſpenſer de parler à cette faculté. J'en conviens : mais je ſay auſſi que ce n'eſt qu'en paſſant qu'on lui doit parler de ces miſteres. Ce ne doit eſtre que pour les tranſmettre juſqu'à l'intelligence. Et l'on devroit baucoup recommander aux fide-

3part. sect. 3. les, lors qu'ils ont une fois reçû la creance de ces misteres sur la parole de Dieu, de s'acoutumer à ne les regarder plus que par la raison & l'esprit pur.

CHAPITRE V.

Où l'on continuë à faire voir les mauvais effets de l'imagination.

I.

QUe cette mauvaise disposition de faire trop d'usage de son imagination, & de se rendre trop sensible aux airs & aux manieres touchantes de ceux qui nous parlent, ou avec qui nous conversons, nous expose à d'étranges & de frequentes maladies! C'est par là que nous prenons, comme machinalement, les travers

d'eſprit, & les déréglemens de cœur de ceux qui nous abordent. *3. part. ſect. 3.*
Mais cela nous arive ſur tout, ſi ces perſonnes ſont d'une imagination vive, forte & dominante : ou du moins ſi elles nous ſont bien ſuperieures par la naiſſance, ou par le rang : car on eſt dans le préjugé que celles-cy doivent eſtre le modele du bon gout ; & les autres ne laiſſent pas la liberté de douter ſi elles l'ont bon, par les manieres vives & fortes dont elles s'expliquent. Et ainſi c'eſt de ces deux eſpéces de perſonnes que l'on prend 1. les airs exterieurs & les modes, les manieres de marcher, de parler, de s'habiller, quelques ridicules qu'elles ſoient. 2. les tours d'eſprit, ſes erreurs, ſes préjugés, ſes travers. 3. les paſſions & les inclinations du cœur, ſes penchans & ſes gouts, ſes déréglemens & ſes vices.

II.

Demandez à ce jeune homme

3. part. sect. 3. pourquoi dans la conversation il conteste & incidente sur tout : pourquoi il prend plaisir à rompre en visiére aux personnes qui ont la reputation d'estre les plus habiles : c'est qu'il a copié, sans presque s'en apercevoir, de mauvais modéles, à qui ces manieres sont ordinaires.

III.

Vous estes en peine d'où vient que cet autre fait le faux brave & l'esprit fort, lorsqu'on lui parle des verités les plus effrayantes de la Religion, & qu'il en parle d'une maniere si cavaliere, ou plûtôt si impie. C'est une maladie qu'il a gagnée à entendre Mr. N. traiter de ces matieres. Ce Mr. est un homme de naissance & d'autorité : il l'a pris pour son heros, & il en imite jusques aux defauts & aux vices.

IV.

Vous estes surpris que tant de Soldats qui ne s'interessent pas fort

à la querelle de leur Souverain, & qui souvent même ne vont à l'Armée que malgré eux, agissent cependant dans l'occasion avec tant de vigueur. C'est que le bruit des tambours & des trompêtes, les clameurs mutuelles des combatans, l'ardeur & l'impetuosité de leurs compagnons : enfin tout cet air de fierté & d'intrépidité qu'ils remarquent dans leurs Chefs, remuë violemment leur imagination, &, par contre-coup, échaufe leur cœur, leur inspire les mêmes passions ; & leur faisant prendre machinalement le même air de fierté & d'intrepidité, les fait aussi agir avec la même vigueur. C'est ainsi que les plus poltrons naturellement, deviennent en peu de tems vaillans par cet exercice ; vaillans, dis-je, par foiblesse, & de cette vaillance machinale. *3. part. sect. 3.*

V.

C'est sur la connoissance de ce

3. *part.* *sect.* 3. foible, qui se trouve toûjours plus ou moins dans tous les hommes, qu'autrefois les Armées, avant que de venir aux mains, s'y excitoient, en faisant retentir l'air de leurs clameurs.

VI.

Il y a des gens qui avec un tres-petit merite imposent tellement par un certain air d'élevation & de superiorité, qu'on ne peut se defendre ni de les estimer, ni même de les honorer. C'est ainsi que l'esprit & le cœur deviennent également les dupes des yeux & de l'imagination.

VII.

Il paroît de là que l'élevation est un signe fort équivoque de merite ; & quoiqu'elle assortisse parfaitement bien avec lui, elle n'en est pas toûjours accompagnée. C'est à d'autres marques qu'il faut le reconnoître pour en juger.

VIII.

Qu'il est aisé qu'un Prédicateur

qui a touché de penitence ſon auditoire, ſe flate vainement d'en eſtre touché lui-même ! Il en a fait tous les frais & tout le perſonnage : il n'a touché les autres qu'en paroiſſant touché : il a pardeſſus cela ſenti le contre-coup de toutes les impreſſions qu'il a faites dans le cœur de ſes auditeurs. L'air contrit & penitent de leur viſage l'a prêché en même tems qu'il les prêchoit. Mais aprez tout, il ſe peut fort bien faire qu'il ne ſoit point vraiment touché, & que ſon eſprit ſoit la dupe de ſon cœur, comme ſon cœur eſt devenu le joüet de ſon imagination, & de celle de ſes auditeurs. *3. part. ſect. 3.*

IX.

Un des mauvais effets de ce trop frequent uſage des ſens & de l'imagination, eſt de rendre extrêmement délicat pour les manieres: mais trez-ſtupide & trez-émouſſé pour les differences des choſes :

3. part. sect. 3. c'eſt de rendre incapable de demêler les verités un peu envelopées ; incapable même de bien uſer de ſa raiſon. Car ce qui flate les ſens touchant & modifiant l'eſprit, ſa capacité qui eſt bornée, en eſt tellement partagée, qu'il ne lui en reſte pas aſſez pour aprofondir une verité.

X.

Et qu'on ne diſe point que l'eſprit n'eſt pas toûjours occupé de ces ſenſations agreables. L'habitude qu'il a priſe de ne s'apliquer aux objets qu'à proportion qu'ils le touchent agreablement, fait que lors même qu'il eſt affranchi de l'impreſſion actuelle des objets ſenſibles, il ne peut s'apliquer aux verités intelligibles : parce qu'elles ſont deſtituées de ces impreſſions ſenſibles & touchantes qui ſont toute l'amorce de ſon aplication.

XI.

Et par là s'établit de plus en plus

le commerce d'illusion qui est entre l'esprit, l'imagination & le cœur : car aprez que l'imagination a seduit & corrompu le cœur par ses images sensibles & flateuses ; il rend à l'esprit cette seduction, faisant qu'il n'estime rien de grand, de solide, de relevé, ni de vray que ce qui est sensible & flateur. De sorte qu'au lieu de ne trouver rien de beau, s'il n'est vrai : on ne trouve rien de vrai, s'il n'est beau & agreable. *3. part. sect. 3.*

XII.

De là vient l'indolence de la plûpart des gens sur tout ce qu'on leur dit de la beatitude celeste. C'est ce qui fait qu'il en est si peu à qui l'on puisse persuader par raison, que les joyes de l'éternité seront infiniment plus charmantes que les plaisirs sensibles de cette vie, & qu'il faut un effort de toute leur foy, pour les mettre en état de le croire.

3. part. sect. 3.

XIII.

De là vient leur indifference pour la juſtice, pour la verité, pour la ſageſſe. Quoi qu'on leur diſe de la beauté de la premiere, de l'éclat de la ſeconde, & de l'étenduë de la troiſiéme; on parle à des ſouches ou à des ſtatuës: on court même riſque de paſſer dans leur eſprit pour un conteur de viſions & de ſonges. Par la longue habitude qu'ils ont contractée de ne faire uſage que de leur imagination, cette maniere de penſer leur eſt devenuë ſi ordinaire & ſi naturelle, qu'ils ne peuvent plus, ſans de trez-grands efforts, ſe tirer de là, ni donner la moindre atention aux idées purement intelligibles. Ils ne les aperçoivent que comme des éclairs, ſans les pouvoir retenir; & dans le moment qu'ils voudroient s'en ſaiſir, ils ſe trouvent entrainés par les impreſſions de mille idées ſenſibles, qui parlent bien plus haut,

&

& avec plus d'autorité que les intelligibles, qui se font regarder comme bien plus réelles ; & en comparaison desquelles les autres ne paroissent que comme des idées creuses & chimeriques. 3. part. sect. 3.

XIV.

De là vient que les verités les plus consolantes & les plus effrayantes de l'éternité, les touchent si peu : tout cela n'ayant rien de sensible, disparoît à leurs yeux, & est conté pour rien par leur imagination.

XV.

De là vient enfin leur insensibilité sur tout ce que vous leur dites de la dignité & de l'excellence de l'homme, consideré par sa plus noble partie ; de sa spiritualité, de son immortalité, de sa destination à jouïr de Dieu. Vous pensez par là leur bien relever le courage, & leur inspirer un extréme dégout de tous les objets sensibles, & des fortunes

3. part. sect 3. périssables. Vous vous trompez. Ils vous abandonneront tous ces tirres pour le plus petit plaisir, pour une satisfaction d'un moment. O sens, ô imagination, ô miserable corps, que vous nous estes funestes!

CHAPITRE VI.

Des causes éloignées des impressions du cœur, & de leurs mauvaises suites. Et I. *De la temperature de l'air du climat que l'on habite.*

I.

ON s'aperçoit assez que l'air du climat que l'on habite fait de grands changemens dans le corps, & a beaucoup de part à

la bonne ou à la mauvaiſe ſanté : 3. *part. ſect.* 3.
Mais on ne s'aperçoit pas ſi aiſément des alterations qu'il cauſe dans le cœur, & de la force qu'il a pour varier nos mœurs. Rien cependant n'eſt plus ſenſible à ceux qui s'étudient un peu.

II.

L'air entrant par la reſpiration dans le ſang, comme on en convient aujourd'huy, & ſe mêlant entre ſes parties ; il eſt viſible que ſuivant ſes diverſes qualités : je veux dire ſon plus ou moins de groſſiereté, ou de ſubtilité, ſon plus ou moins d'agitation, ſon plus ou moins de diſpoſition à faire reſſort & à ſe rarefier ; il doit cauſer de trez-grandes varietés dans la nature & le mouvement du ſang, & de plus grandes encore dans la nature & le mouvement des eſprits.

III.

Puis que les impreſſionsdu cœur dependent donc, comme nous

3. part. sect. 3. l'avons déja dit, de celles du cerveau ; & que celles-cy dependent de la nature & du mouvement du sang & des esprits : il est évident que les varietés de l'air en causant de si grandes dans la nature & le mouvement du sang & des esprits, elles en doivent causer de pareilles dans les impressions du cœur : je veux dire qu'elles doivent former dans ce cœur une fort grande diversité d'impressions.

IV.

On peut assurer, sans crainte de se tromper, que c'est là la principale cause de la diversité des mœurs des differentes Nations : c'est ce qui fait que les unes sont belliqueuses & les autres pacifiques ; les unes laborieuses, & les autres paresseuses ; les unes ingenieuses, & les autres stupides : les unes studieuses, & les autres inapliquées. C'est ce qui fait même qu'entre les studieu-

ſes, les unes ſont plus fixes, plus profondes, & plus atachées à un même ſujet; pendant que les autres ne ſont que ſuperficielles & voltigeantes. C'eſt ce qui fait que les unes ſont dociles, traitables, polies, & les autres feroces, groſſieres & intraitables. C'eſt enfin ce qui fait communément que le penchant dominant dans les unes eſt l'ambition; dans les autres la volupté des ſens; dans quelques autres l'avarice. Icy le vol, là la fourberie. Dans celles-là la bonne chere; dans celles-cy la galanterie, &c. *3. part. ſect. 3.*

V.

Mais qui peut eſtimer les deſordres & les illuſions qui naiſſent de la force de cette cauſe, & de l'ignorance où l'on eſt de ces impreſſions? C'eſt là la plus ordinaire ſource de toutes les mauvaiſes coutumes: c'eſt ce qui remplit les eſprits de préjugés, & qui fait regarder ſi favorable-

3. part. sect. 3. ment les usages d'un païys, qu'on traite de ridicule tout ce qui s'en éloigne. C'est par là que les plus pernicieuses coutumes passent en loix ; & que ce que l'on tient pour juste dans une Nation, est estimé injuste dans une autre. De là vient enfin que ce qui decide de la regularité ou de l'irregularité des mœurs, n'est pas l'ordre immuable de la justice : mais l'ordre des climats, & leur distance de l'équateur.

VI.

Que de gens se font honneur de leur vivacité d'esprit & de leur penetration, comme de qualités qu'ils ont su se donner par leur travail & leur étude ; qui, cependant, n'en sont redevables qu'à quelques degrés de proximité ou d'éloignement du Soleil ?

VII.

Ne vous remerciez point de vôtre tranquillité & de vôtre

moderation, comme de vertus qui vous ayent beaucoup couté : peut-être que si vous en connoissiez bien la cause, vous ne vous en sauriez pas plus de gré, qu'aux orangers de Portugal de porter de meilleures oranges que les autres. 3. part. sect. 3.

VIII.

Enfin nos mœurs aussi-bien que nos vignes tiennent beaucoup de la nature du terroir où elles prennent racine.

CHAPITRE VII.

Des divers changemens du tems & des saisons dans un même climat.

I.

LEs divers changemens du tems & des saisons ne font pas moins d'impression dans le

3. part. cœur humain, & n'entrent pas
ſ. 6. 3. moins dans ſes mœurs, que la temperature de l'air; & cela pour des raiſons aſſez ſemblables, & que je ne repeterai point: parce que chacun peut ſur cela ſe rendre ſavant par ſon experience.

II.

Ainſi l'on éprouve d'ordinaire qu'un tems chargé & pluvieux rend peſant, morne & chagrin: au lieu qu'un tems découvert & ſerein rend guai, vif & diſpos. Que l'on rapelle & que l'on compare les diſpoſitions où l'on ſe trouve au printems & en hiver; & l'on ſera ſurpris combien en ces deux ſaiſons l'homme eſt different de lui-même.

III.

Il y en a qui reçoivent dans l'eſprit & dans le cœur de trez-deſagreables & de trez-vives impreſſions des vents, des neiges & des broüillards; & l'on peut dire que dans la plûpart des gens l'eſprit a

ſes vents, ſes neiges & ſes broüillards, qui répondent à ceux du dehors. *3. part. ſect. 3.*

IV.

Rien ne prouve mieux les étroites relations qu'a notre petit monde avec ce qui ſe paſſe dans le grand : car il eſt peu d'eſprits & peu de cœurs qui ne reçoivent les contre-coups de tout ce qui s'y paſſe de plus conſiderable. Et on les reçoit plus ou moins vivement, plus ou moins ſenſiblement, à proportion que la machine eſt plus ou moins robuſte, plus ou moins delicate, plus ou moins bien montée.

V.

De là viennent non ſeulement les maladies du corps, mais auſſi celles de l'eſprit & du cœur. C'eſt ſouvent ce qui produit ces alterations ſubites, ces ſaillies d'humeur, ces mouvemens de paſſions ; ces diſpoſitions pour la guerre, ou pour la paix, pour la

3 part. sect. 3. concorde ou pour la discorde, pour le travail ou pour le divertissement.

VI.

Vous voulez connoître l'humeur d'un homme avant que de vous lier avec lui ? rien n'est mieux pensé : mais prenez garde à ne l'étudier pas superficiellement. Ne vous en tenez pas aux premieres montres. Cette humeur a diverses faces, comme les batimens : mais ces faces changent comme le tems, ce que ne font pas celles des batimens. Tel vous aura charmé dans un beau tems, qui vous fera desesperer, dés que le Coq aura tourné.

VII.

Les bizareries de l'humeur de l'esprit suivent naturellement les revolutions des humeurs du corps; & celles-cy ne sont que les écos des caprices du tems & des saisons. Il faut donc étudier l'homme dans tous les tems, si l'on

veut s'assurer de son humeur.

3. part. sect. 3.

VIII.

Que cela fait bien voir la temerité & le peu de sagesse de la plûpart des alliances de nos jours! Elles se contractent sur la premiere entre-vûë, & souvent même sans s'estre vûs. Quelle cruauté ! de lier, pour toute la vie, par des liens sacrez, des humeurs peut-être aussi antipatiques que le feu & l'eau ! Quelle sorte de bien peut-on atendre de pareilles societés ! & faut-il s'étonner si elles ne se terminent le plus souvent qu'à de scandaleux divorces en cette vie, qui doivent estre suivis, dans l'éternité, d'une cruelle réunion dans les flammes devorantes !

IX.

Voulez-vous savoir pourquoy votre Raporteur vous a tantôt reçu d'une maniere si chagrine ? c'est qu'il faisoit broüillard ; & que celui-cy en causoit un chagri-

33. part. Jacc. 3. nant dans sa teste. Revenez dans un beau tems : vous le trouverez tout autre.

X.

Vous estes en peine d'où vient qu'aujourd'hui, pendant votre Sermon, votre Auditoire paroissoit, contre son ordinaire, si morne & si abbatu, si inquiet & si inapliqué : c'est que le tems étoit pluvieux & chargé : ou peut-être qu'il faisoit trop chaud.

XI.

Ce pauvre homme n'a été si injustement condamné, & n'a perdu la cause du monde la plus juste ; que parce que pendant que son Avocat la plaidoit, un froid violent ôtoit à ses Juges l'aplication necessaire : ou leur a fait negliger de demander des éclaircissemens d'où dependoit le juste jugement de cette cause. Deux ou trois degrés d'élevation dans le termometre lui auroient fait gagner son procez.

XII.

3. part. sect. 3.

Qu'eſt-ce qui fait l'inconſtance de l'homme ? quelle eſt la cauſe la plus ordinaire & la plus univerſelle de cette inégalité d'humeur, de cette inſtabilité d'eſprit, de cette agitation de cœur, par laquelle, comme dit Job, il ne demeure jamais en même état ? c'eſt le plus ſouvent l'inégalité du tems, des ſaiſons, des alterations de l'air, laquelle en produiſant une aſſez ſemblable dans ſon temperament, en excite une autre peu differente dans ſon cœur. Aſſurément ſi c'eſt eſtre fou, que de changer comme la Lune ; il eſt plus de fous, qu'on ne penſe.

XIII.

C'eſt de cette même ſource que viennent les infidelitez pour ſes amis & pour Dieu même ; le peu de reſolution dans ſes entrepriſes, le peu d'atachement à ſes devoirs, le peu d'aſſiduité à ſes emplois, le

3. part. sect. 3. peu de fermeté dans son poste, le peu de residence dans son Benefice. Non ce n'est pas toujours par ambition, ni même par affaire qu'on le quitte. Quelque ébullition dans les humeurs du Pasteur causée par quelque alteration dans le tems, suffit pour l'enlever à son troupeau : mais une disposition opposée sufit aussi pour l'y ramener. Et tel s'enfuit à Paris pendant un rude hiver, qu'un printems ramenera avec les rondelles, & par une cause peu differente.

XIV.

Qu'on se fait d'illusions sur les objets, ou les causes de ses passions ! On veut perpetuellement raporter celles-cy à quelques objets sensibles ; & souvent elles n'ont point d'autres causes que les diverses dispositions de l'air que l'on respire. On se sent prevenu de joye ou de tristesse, à proportion que ces dispositions de l'air facilitent ou retardent la

circulation du ſang ; de ſorte que ceux qui ne font reflexion ni ſur les diſpoſitions de l'air, ni ſur leurs effets, ſe prennent d'ordinaire de leur joye & de leur triſteſſe aux premiers objets qui leur frapent les ſens ; & accuſent ainſi de leur chagrin des ſujets qui en ſont fort innocens ; & en remercient d'autres d'une joye, à laquelle ils n'ont nullement contribué. *1. part. ſect. 3.*

XV.

Ainſi lors qu'un homme eſt ému de joye par quelqu'une de ces cauſes ſourdes ; tout lui rit, tout le divertit, tout lui plait : il ſe prend à tout de ſa joye : le plus deſagreable concert le charme, le plus mauvais Predicateur lui paroit paſſable & l'édifie. Si au contraire il eſt ſourdement frapé de chagrin, tout lui deplait, tout le deſole : il ſe prend à tout de ſon chagrin : les plus habiles Orateurs n'ont rien que de plat. Il baillera

3. part. sect. 3. cent fois dans les festes les plus enjoüées.

XVI.

Qu'il seroit à propos, avant que de s'engager à traiter avec les gens, de pressentir ces dispositions ! mais il seroit encore bien mieux que chacun étudiât pour soy-même les causes insensibles de ces dispositions, quand ce ne seroit que pour éviter l'erreur de les atribuer à qui elles n'apartiennent pas.

XVII.

Ne vous fiez pas trop à ces sentimens de tendresse & d'ardeur pour Dieu : non plus qu'à ces resolutions que vous prenez sur l'execution de vos devoirs. Un demi tour de Coq peut faire, en un instant, geler tous ces fruits.

XVIII.

Tel plein d'un zele aparemment tout apostolique s'est embarqué pour les Indes par un vent

favorable, qui dés que le vent a changé, auroit voulu eſtre de retour : tant il eſt vrai que nos vertus, non plus que nos vignes, ne ſont gueres moins les unes que les autres à la merci du caprice des vents & des ſaiſons. 3. part. ſect. 3.

XIX.

Il n'eſt point neceſſaire, pour expliquer tous ces effets, de recourir aux vertus occultes ni aux influences ſecretes des aſtres. Ce qui ſe paſſe auprez de nous & dans nôtre air groſſier, eſt plus que ſuffiſant. C'eſt du moins ce qui nous touche & nous remuë immediatement : car je ne voudrois pas nier que les influences des aſtres n'y euſſent quelque part, & que par les épanchemens preſque continuels qu'ils font dans nôtre ſphere, de la matiere qui leur eſt propre (car c'eſt là tout ce que j'entens par leurs influences) ils ne produiſiſſent de grands changemens dans l'air que nous reſpi-

3. part. sect. 3.

rons ; que ces changemens n'en produisissent de pareils dans nôtre corps, & que ceux-cy n'excitassent, par contre-coup, des alterations considerables dans nôtre cœur. Et comme tous ces changemens, de la part des astres, ne viennent que du mêlange d'une matiere si deliée, qu'elle est imperceptible ; on a raison de traiter leur action d'influence secrête.

XX.

Mais par cette même raison, l'on voit bien (pour le dire en passant) la vanité de cette science qu'on apelle *Astrologie judiciaire*, & le peu de fondement qu'ont les faiseurs d'horoscope, de prétendre sur la seule inspection de la situation des Astres, prédire, je ne dis pas simplement les évenemens qui dépendent de nôtre liberté, mais même les divers changemens de tems : car pour le faire avec quelque justesse, il faudroit savoir non seu-

lement la nature de cette ma- 3. *part.*
tiere deliée propre à chaque As- *sect.* 3.
tre, je veux dire, sa grosseur, sa
solidité, sa figure & son mouve-
ment; il faudroit de plus connoî-
tre ces mêmes dispositions dans
la matiere qui compose la sphere
de la terre, & sur tout dans l'air
que nous respirons, afin de juger
avec quelque fondement, des di-
vers effets qui pouroient naître
de leur mêlange. J'avouë qu'avec
cette double connoissance, on
pouroit assez vrai-semblablement
prédire en general les humeurs
dominantes des hommes, leurs
penchans pour la paix ou pour la
guerre, en un temps plûtôt qu'-
en un autre; les famines, les ma-
ladies, l'abondance ou la steri-
té: mais avec tout cela on seroit
encore fort éloigné de prédire les
divers évenemens de la vie des
particuliers, leurs fortunes, leurs
decadences, leur genre de mort:
car tout cela ne dépendant pas

3. part. sect. 3. simplement de l'enchaînement des causes necessaires, mais particuliermeent de la liberté humaine à qui cet enchaînement n'impose nulle necessité ; on est toûjours maître de resister au penchant qu'il imprime, ou enfin, de le diversifier selon la diversité des conjonctures, en tant de manieres, que nul esprit créé ne peut naturellement prédire en particulier quel parti on prendra. Mais revenons aux éfets si réels & si sensibles que les changemens du temps & des saisons produisent dans nôtre cœur.

XXI.

Il ne faut, ny deviner, ny conjecturer ; il ne faut qu'un moment de reflexion, pour s'apercevoir que les diverses revolutions des saisons & des temps produisent d'ordinaire des revolutions toutes semblables de passions & de vices dans nôtre cœur. Ces passions & ces vices y servent,

ou plû ôt y dominent par quartier. *3. part. sect. 3.* Ce cœur a ſes paſſions de printemps, ſes vices d'été, ſes paſſions d'automne, & ſes vices d'hiver.

XXII.

Il y a cependant des vices & des paſſions plus propres à certains âges de la vie, qu'à d'autres ; & comme on peut tres-bien diſtinguer tout le cours de la vie de l'homme en quatre ſaiſons, & luy donner ſon printems, ſon été, ſon automne & ſon hiver : on peut dire auſſi que les vices propres au printemps de la jeuneſſe, ſont tres-differens de ceux qui accompagnent la vieilleſſe, & que ſi celle-cy ſe trouve affranchie de ceux de la jeuneſſe, elle n'y a d'ordinaire pas plus de part ny plus de merite, qu'à n'avoir plus de cheveux ny de dents ; & qu'ainſi ſouvent on ſe flate d'avoir quité les vices, lors que ce ſont eux qui nous ont quité.

3. part. sect. 3.

XXIII.

La jeuneſſe étant, comme l'a ſi agreablement dit un illuſtre Auteur, *une ivreſſe continuelle & la fievre de la raiſon*; on s'atendra, ſans doute, que la vieilleſſe en doit eſtre la ſanté & le bon ſens; mais on s'y trompe fort: & il n'arive que trop ſouvent que la vieilleſſe eſt un aſſoupiſſement continuel, & la letargie de la raiſon.

XXIV.

Nos paſſions, comme les eaux de la mer, & par des cauſes peu differentes, ont leurs tempêtes & leur calme: dans leur calme, on ſe croit incapable d'agitation; dans la tempête, on ne croit pas jamais voir le calme. Ce ſont extremitez à éviter: le juſte milieu eſt de ſe défier de la tempête dans le plus grand calme, & d'eſperer le calme dans la plus furieuſe tempête.

XXV.

Il eſt de la prudence pendant le

calme, de ſe précautionner contre la tempête, & de travailler pendant la tempête à ramener le calme. Il faut avoüer cependant qu'à moins qu'une main inviſible & toute puiſſante ne s'en mêle, les éforts que l'on fait pendant la tempête ſont tres-inutiles, & les reſolutions que l'on prend pendant le calme, ſont fort ſuſpectes d'illuſion. Tel ſe croit alors converti & tout changé dans le cœur, qui ne l'eſt qu'en quelque partie de ſon temperament, & pour quelques jours. Les cicatrices des playes que ſes paſſions lui ont faites, ſont encore dans ſon cerveau & dans ſon cœur. Un autre vent viendra à s'élever, il cauſera une nouvelle ébulition dans ſon ſang, il ramenera dans le cerveau des eſprits propres à r'ouvrir ces cicatrices. *3. part. ſect. 3.*

XXVI.

Enfin, qui que vous ſoyez, ne vous flatez ni de la tranquilité de

3. *part.* *sect.* 3. vôtre cœur, ni de la santé de vôtre ame. Sans une grace singuliere elles ne sont pas moins à la merci des saisons, que la santé de vôtre corps ; & souvent telle saison qui fait l'embonpoint de celui-cy, jette le trouble dans vôtre cœur, par les passions qu'elle y excite ; & donne, par leur entremise, la mort à vôtre ame.

XXVII.

Bon Dieu ! qu'est-ce que l'homme ? permettez, Seigneur, de vous le demander icy ? N'est-ce pas le joüet des vents ? c'est peu dire : Si l'on en croit un Prophete, il est devenu lui-même tout semblable au vent, par son agitation continuelle : *Homo vanitati similis factus est.* C'est encore trop peu, & cela ne remplit qu'une partie de l'idée de l'homme : il faut, pour lui donner sa perfection, ajoûter avec le même Prophete, que l'homme a l'agitation & l'instabilité de tous les

les vents : *Universa vanitas omnis homo vivens.* Ce qu'il est bon de lui dire, non pas afin qu'il se desespere : mais afin qu'il se connoisse tel qu'il est ; & qu'il cherche à s'apuyer sur quelque chose de plus fixe & de plus ferme, que ce qu'il trouve dans son cœur. 3. part. sect. 3.

CHAPITRE VIII.

De la nature des alimens dont on use, & du genre de vie que l'on méne.

I.

UNe des causes qui change autant les dispositions de nôtre machine ; & qui, par contre-coup, produit d'aussi grands changemens dans l'esprit, dans le cœur & dans les mœurs, ce sont les divers alimens dont on use. Il est

3part. sect. 3. incroyable de combien de differens effets ils sont capables, suivant leurs diverses qualités; leur grossiereté, ou leur delicatesse; leur acidité, ou leur douceur; leur chaleur, ou leur froideur; leur excez, ou leur defaut. Pour en conjecturer quelque chose, il suffit de savoir que ces alimens se mêlent avec le sang, & deviennent ainsi la matiere dont se forment les esprits animaux, du mouvement desquels dependent la plûpart des impressions du cœur.

II.

Un homme qui a beaucoup jeûné se trouve abbatu, non seulement de corps, mais aussi d'esprit & de cœur. Son humeur en devient aigre, chagrine, inquiete, intraitable, facile à s'irriter. Un repas moderé lui rend sa belle humeur, son calme, sa serenité, sa facilité, sa douceur, sa politesse ordinaire.

III.

3. part. sect. 3.

L'excez des alimens rend pesant, stupide, indolent, insensible. Leur grossiereté produit à peu prez les mêmes effets. Au lieu que les alimens delicats, legers, spiritueux, & en mediocre quantité, donnent du feu & de la vivacité d'esprit : mais aussi ils inclinent à la magnanimité, à l'ambition, à la volupté, à la liberalité.

IV.

Enfin la chaleur, ou la froideur des alimens produisent les mêmes dispositions dans le temperament; & par là, penchent le cœur ou aux grandes & difficiles entrepriſes, ou à l'oisiveté & à la paresse. Et tout cela se passe ainsi, à parler generalement : car à entrer dans le détail des particuliers, tout cela se trouve encore infiniment varié par la diversité des temperamens.

3. part. sect. 3.

V.

Le vin, par exemple, qui réveille la plûpart des gens, & leur donne du feu & de la vivacité, en endort quelques-uns, & les abrutit. Il produit dans les uns la colere & les emportemens; dans les autres l'agrément & la complaisance, la douceur & la liberalité: on en voit même à qui il donne ce qu'on apelle devotion, & qui par sa vapeur s'atendrissent jusqu'aux larmes sur les sujets de pieté; & tout cela en consequence de la diversité des dispositions qu'il rencontre dans le cerveau : tant il est vrai que nos mœurs dependent beaucoup des dispositions de la machine.

VI.

Les unes & les autres reçoivent encore de grands changemens du genre de vie que l'on méne. Une vie dure & laborieuse affermissant les organes, met en état d'estre trez-peu blessé des

mouvemens mediocres ; & par conſequent d'en eſtre trez-peu frapé dans l'eſprit & dans le cœur. 3. *part.* *ſect.* 3.

VII.

Au lieu qu'une vie molle, delicate & ſenſuelle rend, par une raiſon contraire, d'une ſenſibilité & d'une delicateſſe à eſtre extrêmement bleſſé des plus petits mouvemens ; &, par contre-coup, à en eſtre infiniment touché dans l'eſprit & dans le cœur. Et de là viennent encore les bonnes & les mauvaiſes humeurs, les impatiences, les chagrins, & les divers penchants au bien & au mal.

VIII.

Que de gens ſe font honneur de ſoûtenir guayement l'auſterité & les exercices de la penitence, qui ne ſont redevables de cette diſpoſition qu'à la dureté de l'éducation qu'ils ont euë, & qu'ils ont portée ſans merite !

IX.

3. part. sect. 3. Vous vous plaignez de vôtre extréme ſenſibilité dans les exercices de la penitence ; & vous continuez à vivre mollement & delicatement. Quelle illuſion ! Il faut, par une vie plus dure endurcir peu à peu vos organes, ſi vous voulez vous mettre en état de ſoutenir ces exercices.

X.

Tel ſe croit le plus vaillant homme du monde, parce qu'il vient de faire une action vigoureuſe, qui n'en eſt redevable qu'à un doigt de vin qu'il avoit pris auparavant. A jeun & de ſang froid il n'auroit pas même oſé ſe mettre en défenſe. La plus haute valeur & la plus baſſe poltronnerie ne different ſouvent que de quelques degrés d'agitation dans les eſprits animaux.

XI.

Vous vous ſavez parfaitement bon gré d'avoir ſoufert tranqui-

lement une injure ; & dés là vous vous croyez d'une extrême moderation. Vôtre épuiſement cauſé par le defaut d'alimens a fait, en cette rencontre, toute vôtre vertu : parce qu'il a fait vôtre indolence. *3. part. ſect. 3.*

XII.

Vous eſtes en peine d'où vient qu'un de vos amis vous a refuſé, contre ſon ordinaire, une aſſez petite grace : c'eſt que vous l'avez pris à jeun, & dans un tems où ſon cerveau manquoit d'eſprits. Revenez aprez diner : vous le trouverez tout autre : un nouveau retour d'eſprits lui ramenera ſa tendreſſe, ſa ſenſibilité & ſa profuſion pour vous.

XIII.

Quel tems prend Herodiade pour demander à Herode la teſte de Jean-Batiſte ? Si elle l'avoit pris à jeun, elle n'y auroit pas reuſſi : c'eſt au milieu d'un repas delicieux, lorſque les liqueurs

3. part. sect. 3. pleines d'esprits l'avoient rendu plus guai, plus vif, plus complaisant. Quelques degrés de plus, ou de moins de chaleur dans le vin dont use un Souverain, font souvent l'établissement ou le renversement des plus grandes fortunes. Un vin de Bourgogne ou de Champagne en fait la difference. Et rien n'est plus rare que ce que l'on voit de nos jours en France: je veux dire, que ce flegme & ce sang froid toûjours égal, qui aprez, comme avant le repas, ne se sent determiné que par le merite connu, à faire les fortunes des uns ou des autres; & à remplir les premieres Charges de dignes sujets.

CHAPITRE IX.

Des airs & des manieres, des discours & de la conduite de ceux avec qui l'on converse.

I.

CE ne sont pas simplement les grands changemens dans nôtre machine, qui mettent tant de varieté dans nos mœurs : les plus petits y en produisent aussi-bien que les grands ; & l'on peut dire que tout ce qui vient à l'esprit par le corps, fait impression sur les mœurs. Les airs, les manieres, les discours, la conduite, les passions de ceux avec qui l'on converse, agissent sur le cœur en même temps que sur le corps, & donnent à ce cœur la plûpart de ses mouvemens.

3. part. Sect. 3.

II.

D'où viennent d'ordinaire nos inclinations & nos averſions, ou, ſi l'on veut, nos ſimpaties & nos antipaties ? Tout cela n'a guere ſa ſource que dans l'exterieur & les dehors des hommes. Leurs airs, leurs manieres, leurs patures nous frapent les ſens ; & ſuivant la nature du contre-coup qui s'en fait dans le cœur, on ſe ſent ou du penchant, ou de l'éloignement pour les gens. Eh ! de quels préjugés, de quelles illuſions, de quels deſordres cela ne remplit-il pas ce cœur ? C'eſt de là que viennent les haines injuſtes, les attachemens criminels, les deſirs déréglés, les plus brutales paſſions.

III.

Non, ce n'eſt preſque jamais par les qualités de l'eſprit & du cœur qu'on s'attache aux gens, ou qu'on s'en éloigne : on ſe ſent pris ou éloigné avant que de les avoir connus. C'eſt la taille, c'eſt l'air,

ce ſont les manieres, c'eſt le tein, c'eſt la couleur des cheveux, c'eſt celle de l'habit, c'eſt la façon de cet habit, c'eſt une peruque, c'eſt un ajuſtement particulier qui ſied ou qui ne ſied pas ; non pas ſuivant le jugement de la raiſon, mais ſuivant l'impreſſion des ſens: car il eſt incroyable combien peu en cela la raiſon eſt conſultée, & combien on s'en raporte aux ſens. 3. part. ſect. 3.

IV.

Qu'un homme ſoit proprement ou negligemment vêtu, il n'en eſt ny plus, ny moins honnête homme: Cependant ces minces differences le changent du blanc au noir dans l'eſprit de la plûpart des gens, parce que leurs ſens & leur imagination en ſont diverſement frapés.

V.

Qu'allant rendre viſite à un homme de conſideration, on le trouve les cheveux raſés, ſans peruque, une grande barbe, en lin-

3. part. ge sale, & le reste des habits aus-
I. ch. 3. si negligé ; & que l'on se sonde un peu, pour voir si l'on se sent pour luy en cet état, bien de l'estime, de l'inclination & du respect; ou plûtôt, si l'on ne se sent pas frapé de dispositions toutes differentes, de quelque merite que cet homme soit d'ailleurs.

VI.

Au contraire, qu'un homme soit manifiquement ou gravement vêtu, grand rabat, grande perruque, longue robe; on ne peut se défendre, ni de luy rendre du *respect*, ni de luy donner de l'estime, quelque peu estimable qu'il soit en efet. L'hermine, l'écarlate, le cordon bleu, la calote rouge abatent l'imagination, malgré qu'on en ait; & par contre-coup, font plier non seulement le corps par des marques de respect, ce qui est dans l'ordre ; non seulement l'esprit, en inspirant de l'estime souvent pour ceux qui ne la me-

ritent point ; mais même le cœur par des baſſeſſes, des flateries, d'aveugles loüanges. Qu'on s'examine, & l'on ſentira vingt fois par jour l'impreſſion de cette foibleſſe. *3. part. ſect. 3.*

VII.

Nous y ſommes ſujets, non ſeulement à l'égard de diverſes perſonnes, mais auſſi à l'égard de la même. Un même homme vû le même jour, en habit de ceremonie & dans ſon negligé ; ou bien avec des habits differemment aſſortis, nous paroît doux ou ſévére, fier ou traitable, & nous inſpire *des ſentimens & des devoirs tout* differens ; plus ou moins d'eſtime, plus ou moins d'inclination : & ainſi l'on donne ſon eſtime aux ajuſtemens, au prix des étofes, & ſon inclination à la couleur des habits & des cheveux.

VIII.

Le comble de l'illuſion, eſt que nous ſommes les dupes de nous-

3. part. sect. 3. mêmes à cet égard ; & il n'y a gueres de gens qui aprés avoir bien passé du tems à s'ajuster, ne s'estiment, ne s'aiment davantage, & ne se croyent plus hommes de consequence, que lors qu'ils sont dans leur negligé.

IX.

Il est étonnant à combien peu de frais un homme sans merite peut se donner du relief & de la consideration dans l'esprit du vulgaire. On en a vû d'un trez-mince merite, ne se faire regarder qu'avec crainte & respect, par l'air seul de gravité qu'ils affectoient. Un colet bien empesé & bien tiré, de larges manchettes, un chapeau bien dressé qui ne fait qu'effleurer le haut du front ; & enfin un ton de consequence dans la voix, les faisoit passer pour des oracles, & reverer comme des esprits du premier ordre.

X.

Quelque chose qu'un malha-

bile homme entreprenne de prou- 3. part. ver ; s'il le fait d'un air d'autorité sect. 3. & de ſuffiſance, avec feu & facilité d'expreſſion, ne dît-il que des impertinences, il a raiſon pour mille gens : on l'écoute avec admiration : ſes moindres expreſſions ſont des demonſtrations ; & l'on demeure convaincu de ce qu'il a voulu prouver ; ſans s'en pouvoir alleguer d'autres raiſons, que le ton & l'accent dont il a tiré ſes conſequences, & que la veneration qu'on ſe ſent pour lui : tant il eſt vrai que l'eſprit & le cœur ſont ſouvent les dupes de l'imagination.

XI.

Cette foibleſſe eſt encore bien plus ordinaire, lors qu'on a afaire aux perſonnes à qui la naiſſance ou la fortune, l'emploi ou le caractere, ou d'autres qualités exterieures donnent de l'autorité. On ne peut preſque pas s'imaginer que ces perſonnes ayent ja-

3. part. sect. 3.

mais tort. Tout ce qu'elles disent sont des oracles & des decisions sans apel. C'est un Docteur : c'est un illustre Prélat: donc il a raison: cette consequence que l'esprit tire imperceptiblement ne reçoit nul doute chez bien des gens. Ces Messieurs eux-mêmes en sont les premiers persuadés : ou du moins ils agissent comme s'ils l'étoient, par la connoissance qu'ils ont de ce foible presque universellement répandu dans les esprits. Qu'il est doux , qu'il est commode de n'avoir à alegner , pour toute bonne raison de ce que l'on avance , qu'un cordon bleu , ou une croix sur la poitrine!

XII.

Il est étrange combien l'air de hauteur & de sufisance nous impose. Quelques libertins infectés de cet air traiteront & parleront avec mépris des devoirs & des creances de la Religion : il n'en faut pas davantage pour corrom-

pre le cœur de la plûpart des jeunes gens qui les entendront. L'air seul dont ces libertins assisteront à un Sermon, sera capable de gâter de jeunes esprits qui font leurs heros de ces Messieurs, & qui les regardent comme le modele du bon goût. Qui pouroit exprimer combien cet air de libertinage, sur tout lors qu'il se trouve joint au rang & à la naissance, fait de ravage dans une Cour, dans une Ville, dans une Province ? Jamais maladies contagieuses n'eurent de plus promptes ni de plus funestes suites. 3 part. sect. 3.

XIII.

Les airs de modestie, de pieté & de vertu font à peu prez des effets tout contraires. Jettez les yeux sur une assemblée de jeunes solitaires que l'on éléve pour se consacrer à Dieu. Cette salutaire tristesse, cette douceur & cette tranquilité, cette modestie & ce recueillement qui paroissent sur

3 part. sect. 3. leur visage ; ce respect pour les sacrés misteres, ce silence religieux ; enfin tout cet air si mortifié & si penitent vous donne premierement une haute idée de cet état : Il vous remplit ensuite d'estime pour le bonheur qui y est ataché, & pour celui qui doit le suivre ; il vous inspire souvent un grand desir d'y participer, ou un vrai regret de ne le pouvoir faire : Enfin il vous oblige, comme naturellement, à prendre quelque chose non seulement de cet air de modestie & de mortification, mais aussi de la realité ; de sorte qu'on ne revient gueres de ces spectacles religieux, sans quelque touche dans le cœur, & sans quelque desir de conversion & de changement de vie. Je défie tous ceux qui ont esté à la Trape, & qui ont un peu observé l'air de ces solitaires, de me démentir sur cela. Tant il est vrai qu'on devient saint avec les saints, & mé-

chant avec les méchans ; & que les ſeuls airs de la machine font d'étranges impreſſions ſur nôtre cœur & dans nos mœurs. *3. part. ſect. 3.*

XIV.

Il faut pourtant l'avoüer ; les airs de libertinage ont bien plus de pouvoir pour nous porter à l'impieté, que les airs de modeſtie & de mortification pour nous donner de la pieté. La raiſon de cette difference eſt, que les premiers trouvent dans nôtre cœur une cupidité qui favoriſe extrêmement leurs efforts & leur entrée, & avec laquelle ils entretiennent une continuelle intelligence : au lieu que les derniers ne trouvent que des obſtacles à penetrer dans le cœur : parce qu'ils le trouvent preſque toûjours défendu par les efforts de cette cupidité.

XV.

L'air pretieux & dedaigneux, l'air brillant & enjoüé n'ont pas

3. part. sect. 3. moins de pouvoir sur bien des esprits. Un homme entesté de l'Histoire, parlant du choix des Sciences, vous dira de cet air precieux: Pitoyable galimatias que la Metaphysique ! dés que j'en trouve un morceau dans quelque Livre, j'y passe comme sur la braise. Il n'en faut pas davantage pour faire impression sur des imaginations foibles, & pour leur donner le dernier dégout d'une Science, sans les principes de laquelle il est impossible de raisonner solidement, sur quelque sujet que ce soit ; je dis même en fait d'Histoire.

XVI.

Un autre d'un air enjoüé & brillant vous ramenera les faits les plus éclatans de l'antiquité ; & vous les depeindra avec autant de facilité & de vivacité, que s'ils se passoient sous vos yeux. Un de ses admirateurs se recriera: La belle chose que l'Histoire ! Il

n'en faut pas davantage pour engager mille jeunes gens à donner teſte baiſſée dans cette étude où la memoire tient le haut bout, & la curioſité eſt ſi flatée : & à conter pour rien au prix d'elle, les Sciences de reflexion, qui ſeules peuvent ſervir à former le jugement & à donner de la juſteſſe. *3. part. ſect. 3.*

XVII.

Il ſeroit infini d'entrer dans le détail des effets de ce foible. C'eſt par là que les enfans prennent de ſi bonne heure les fauſſes maximes du monde. Un pere & une mere s'entretenant ſans reflexion en preſence de leur famille, parlent avec eſtime de ce qui ne merite que du mépris ; & avec mépris ou froideur de ce qu'on ne peut trop eſtimer ; relêvent extraordinairement les grandeurs humaines, les talens de l'eſprit, les qualités du corps, l'habileté, la valeur, le ſavoir, &c. & ne marquent que de l'indifference

3. *part.* *sect.* 3. pour la vertu, la juſtice, les biens de l'éternité. Il n'en faut pas davantage pour corrompre le cœur & le jugement de leurs enfans ; & pour leur donner une eſtime infinie d'objets qu'ils ne peuvent trop fuir pour eſtre hureux, & du dégout de ceux qu'ils ne peuvent trop rechercher. C'eſt par là que s'établiſſent imperceptiblement dans leur eſprit les plus fauſſes & les plus mauvaiſes maximes ; & c'eſt ſur celles-cy qu'ils forment leur goût, & qu'ils prennent leurs meſures ſur le choix des conditions: choix d'où depend d'ordinaire tout leur bonheur, ou leur malheur.

XVIII.

Quel remede à de ſi grands maux ? Il n'en eſt point de plus ſouverain, que de ſuivre le conſeil du Saint-Eſprit : je veux dire, de juger juſte des choſes. *Juſtum judicium judicate.* De negliger les apparences, les airs & les manie-

res ſenſibles : d'aler juſqu'au fond des choſes, juſqu'aux qualités perſonnelles : & puis les comparant avec l'ordre immuable de la juſtice, juger ſuivant le raport qu'elles ont avec cet ordre. *3. part. ſect. 3.*

XIX.

Il faut, pour ainſi dire, demaſquer tous les hommes : car effectivement il n'y a preſque rien de naturel dans leurs dehors. Tout y eſt affeté ; tout y eſt étudié ; tout y eſt deguiſé ; & ils laiſſent bien moins paroître ce qu'ils ſont, que ce qu'ils veulent qu'on les croye.

XX.

Dépoüillez cet homme de ces airs de grandeur ſous leſquels vôtre imagination s'abat, & vôtre cœur plie. Otez lui cette grande robe rouge, cette hermine, ſa calote & ſa peruque même, s'il le faut : & vous le verrez foible comme le reſte des hommes ; & peut-être l'eſprit plus petit, le cœur plus bas, plus mercenaire,

3. part. sect. 3. plus corrompu que le reſte des hommes.

XXI.

Cependant quoique l'air & les manieres nous impoſent étrangement, & nous faſſent ſouvent illuſion ; il ſeroit aiſé, en les étudiant un peu, d'arriver par là à la connoiſſance de ce qu'il y a de plus caché dans le cœur de l'homme : ces airs & ces manieres ſont d'ornaire les plus naturelles expreſſions des ſentimens qu'un homme a de lui-même. L'air dont il marche, le ton & l'accent dont il parle marquent ſouvent aſſez juſte le plus ou le moins d'eſtime qu'il a de lui-même, & le rang qu'il ſe donne par raport aux autres. [L'air de fierté & de brutalité, dit un excellent Auteur, eſt l'air d'un homme qui s'eſtime beaucoup, & qui neglige aſſez l'eſtime des autres : l'air modeſte eſt l'air d'un homme qui s'eſtime peu, & qui eſtime aſſez les autres : l'air

grave

grave eſt l'air d'un homme qui s'eſtime beaucoup, & qui deſire fort d'eſtre eſtimé ; & l'air ſimple celui d'un homme qui ne s'ocupe gueres de ſoy ni des autres.] * Il faut donc, pour connoître l'homme, étudier ces airs : mais parce qu'il peut ſe contrefaire, & faire montre de certains airs qui ne répondent pas à ſes diſpoſitions interieures, il faut les étudier plus d'un jour : on ne peut gueres manquer de conter ſur les airs qui lui ſont les plus ordinaires : car il eſt mal-aiſé qu'un homme ſe puiſſe contrefaire long-tems. Mais pour conter juſte ; il faut le ſurprendre dans certains mouvemens qui lui échapent comme malgré lui, lors qu'il n'eſt pas en garde : on peut s'aſſurer que ce ſont là des traits d'aprez nature.

3. part. ſect. 3.

*L'Auteur de la recherche de la verité.

XXII.

Il y a deux heures qu'un tel me parle avec toute la tranquilité, toute la politeſſe, toute la defe-

3 *part. sect.* 3. rence & toute la modeſtie poſſibles. J'en ſuis charmé, & tout preſt à lui donner mon eſtime. Je viens par malheur à lui dire quelque choſe de deſagreable, ou à lui diſputer le terrain ſur un ſujet où je crois avoir raiſon; & je le vois tout d'un coup s'échaufer, & paſſer dans des airs de fierté, de hauteur & d'emportement: ce moment me le fait mieux connoître que les deux heures qui ont precedé. Le voilà, dis-je en moi-même, dans ſon état naturel: le premier étoit comedie; je me retire, & remporte mon eſtime.

3. part. sect. 3.

CHAPITRE X.

Continuation du même sujet. Que tous les hommes ont dans leurs corps des principes mécaniques de compassion & d'imitation, qui sont de grandes sources d'illusions & de dereglemens pour le cœur.

I.

DAns le dessein d'établir une societé entre les hommes ; rien n'a esté plus sage à Dieu, que de les lier dabord par l'entremise des corps, & de faire que par leurs divers mouvemens ils se communicassent non seulement leurs airs & leurs manieres ; mais aussi leurs pensées, leurs inclinations & leurs passions. Car,

3. *part.* *sect.* 3. par là, ils sont comme necessités de partager mutuellement leurs divers interets, leurs biens & leurs maux.

II.

Et c'est ce que Dieu a merveilleusement executé, en mettant dans le corps humain, mais sur tout dans le cerveau, des principes mécaniques, je veux dire des dispositions & des ressorts qui les portent naturellement, & avant toute reflexion & tout raisonnement, à s'imiter & à se secourir mutuellement: en un mot, à l'imitation & à la compassion.

III.

Mais ce qui a esté si sagement institué pour une si excellente fin, nous est devenu, par le desordre du peché, une source feconde d'illusions & de déréglemens pour le cœur. Disons quelque chose des effets qui naissent du principe d'imitation, & puis nous traiterons de ceux qui

viennent du principe de com- *3. part. sect. 3.*
paſſion.

§. I.

Des effets qui naiſſent des principes d'imitation.

I.

La moindre reflexion ſufit pour s'apercevoir que c'eſt en conſequence de ces principes que l'on prend, tous les jours, ſans preſque s'en apercevoir, les airs & les manieres de ceux avec qui l'on converſe. Preſque tout ce qu'on apelle politeſſe ou rudeſſe, manieres aiſées ou geſnées, ne ſont que des effets de ces principes; & ſe gagnent, pour ainſi dire, mécaniquement.

II.

C'eſt par là que ſe prennent, ſouvent malgré qu'on en ait, les accens des païs; la bonne ou la mauvaiſe prononciation; & c'eſt enfin ce qui fait cette grande

3. cert. sect. 3. difference qui se trouve entre les hommes élevés à la Cour, dans la Ville, & dans les Provinces.

III.

Ce ne seroit pas un grand mal, si en consequence de ce principe on ne risquoit que de gagner de mauvais accens & de mauvais airs: mais cela va beaucoup plus loin. C'est par là que les maladies de l'esprit & du cœur deviennent aussi contagieuses que celles du corps, & qu'elles se communiquent & se prennent à peu prez de la même maniere. La fievre se gagne par la bouche, en respirant l'halene d'un fievreux; & les travers d'esprit, les extravagances & les passions se gagnent par les yeux & les oreilles, en voyant ou entendant des extravagans & des emportés.

IV.

Qu'on fasse reflexion sur ce que l'on ressent lors qu'on rencontre un homme passionné; & l'on véra

qu'on ſe trouve non ſeulement agité dans le cœur des mêmes paſſions qui l'animent; mais même naturellement porté à prendre le même air ſur le viſage, la même ſituation, la même poſture, & les mêmes mouvemens de tout le corps. Un homme effrayé & ſaiſi de crainte répand l'épouvante & l'effroy dans le cœur de tous ceux qui l'abordent. Un homme enflammé de colere remuë & enflamme de ſa ſeule contenance les humeurs les plus douces. *3. part. ſec. 3.*

V.

C'eſt aparemment ſur ce principe que JESUS-CHRIST a dit qu'il étoit impoſſible qu'il n'arivât des ſcandales: car comme les hommes ſont d'ordinaire peu en garde contre la coruption, & peu apliquez à reſiſter dans le mal aux principes mécaniques qu'ils ont pour l'imitation; il eſt comme neceſſaire qu'ils gagnent

3. part. sect. 3. mécaniquement les maladies d'esprit, & les passions les uns des autres ; passions, dis-je, qui sont la grande source de tous les scandales.

VI.

On comprend encore par là quel malheur on s'atire, suivant la parole de JESUS-CHRIST, lors qu'on donne scandale par des actions déréglées, & même par des airs & des manieres trop libres. Cela est d'une consequence infinie ; & l'on se charge, par là, du desordre & des pechez que commettent ceux qui se laissent aler à ces impressions.

VII.

J'ay ajoûté, *par des airs & des manieres trop libres.* Parce qu'il revient souvent plus de scandale de ceux-cy, que des actions les plus déréglées. Comme ces actions portent avec elles un caractere d'horreur ; il est

plus aisé de se garantir de leurs impressions ; au lieu que par une raison contraire, étant moins en garde contre les airs & les manieres, on en prend plus aisément les impressions. Et de là on peut juger si dans ces saintes Communautés où l'on fait une particuliere profession de recueillement & de modestie ; c'est une petite faute d'y prendre des airs de dissipation & d'immodestie. On peut dire que c'est là la source funeste de tout leur relâchement. 3. part. sect. 3.

VIII.

Mais comme les enfans, les jeunes gens, & tous ceux dont le temperament est delicat, sont plus sujets à gagner les maladies du corps ; ils sont aussi plus susceptibles des maladies de l'esprit & du cœur : parce que les fibres de leur cerveau étant plus delicates & plus flexibles, elles sont aussi plus susceptibles des impres-

3. part. sions des objets sensibles ; & ren-
1. ch. 3. dent par consequent plus disposé à imiter ceux avec qui l'on vit.

IX.

Que cela fait bien voir (pour le dire en passant) de quelle consequence il est, pour l'éducation des jeunes gens, de ne mettre auprez d'eux que des personnes, je ne dis pas simplement savantes & habiles : mais même polies, moderées, reglées, & d'un esprit droit. Quelques leçons de moderation, de politesse & de sagesse qu'un Gouverneur ou un Precepteur donne à son éleve ; elles profiteront peu, si lui-même n'est poli, sage & moderé. Un Precepteur donne tous les jours à son éleve deux sortes de leçons ; l'une par la voix & la parole, l'autre par sa conduite & ses manieres : or la leçon de l'action & de la conduite lui fait bien plus d'impression, que celle des paro-

ſes ; & il trouve bien plus de fa- *3. part. ſect. 3.*
cilité à imiter ſes airs, ſes manie-
res & ſes paſſions, qu'à faire ce qu'il dit.

X.

On a vû des enfans d'une telle facilité à contrefaire les airs & les manieres des autres, que pour n'avoir vû qu'une ſeule fois certaines gens un peu extraordinaires ; ils les repréſentoient de la maniere du monde la plus naturelle, la plus vive, & la plus reſſemblante. Que ſi cela arive ainſi à l'égard des étrangers ; quelles impreſſions ne leur font pas les domeſtiques ; mais ſur tout un pere & une mere, qu'on les acoûtume à regarder comme les vrais modeles de leur conduite ? Et de quelle conſequence n'eſt-il pas, pour ces enfans, que les peres & meres ſe contiennent devant eux, évitent toute paſſion : vivent dans la retenuë & l'égalité d'eſprit ? Non, une mere, pour bien éle-

3. part. ver ſes enfans, n'eſt pas obligée
ſect. 3. d'eſtre ſavante, mais elle doit eſtre ſage & moderée ; & pardeſſus cela, il ſeroit à ſouhaiter qu'elle n'eût nul travers dans l'eſprit : car ſi elle en a ; c'eſt un miracle, ſi ſes enfans n'en tiennent.

XI.

Ce principe d'imitation agit ſouvent en nous, ſans que nous le ſachions, & que nous nous en apercevions. On pouroit en produire mille exemples ; en voicy un qui tiendra lieu de tous les autres. Un homme d'eſprit & de vertu, de profeſſion & de genie à eſtre fort éloigné de chanter des airs profanes, s'étant un jour trouvé dans un Coche d'eau, où l'on chanta pluſieurs fois un air tout nouveau ; quoi qu'il ne s'y fût nullement apliqué, & qu'il ſe fût même entretenu de choſes bien differentes ; cet air fit imperceptiblement tant d'impreſſion

sur son cerveau, qu'il ariva sur le soir, qu'étant tombé en foiblesse, parce qu'il avoit passé toute la journée sans manger ; à demi revenu de son ébloüissement, par les secours qu'on lui donna, il se mit à chanter cet air, qu'il n'avoit jamais entendu que ce jour-là ; & le chanta effectivement avec beaucoup de justesse, jusqu'à ce qu'il fut parfaitement revenu à lui-même. Les esprits animaux étant libres pendant ce moment d'eclipse de raison, suivoient naturellement l'impression & la determination de mouvement qu'ils avoient reçûës pendant qu'on chantoit cet air ; & cette impression les portoit mécaniquement à exciter dans les organes de sa voix le même mouvement qui avoit agité les organes de ceux qu'il avoit ouï chanter, & d'où dependoit l'execution de cet air. 3. part. sect. 3.

XII.

Que si ce principe d'imitation

3. part. sect. 3. a tant de pouvoir sur nous, à nôtre insçu ; que n'est-il pas capable de faire, pour peu qu'on s'aplique à le mettre en usage ? C'est de là que viennent la plûpart de nos vices, de nos vertus, & de nos passions. On se sent naturellement porté à imiter & à copier : on seconde deliberément la disposition naturelle, & l'on prend ainsi les bonnes ou les mauvaises qualités de ceux avec qui l'on vit ; & c'est ce qui fait dire à un Prophete, qu'on devient saint avec les saints, & impie avec les impies.

XIII.

On voit, de là, de quelle consequence il est de ne se lier & de ne s'associer qu'avec des personnes sages & reglées : ou du moins qui fassent profession de tendre à la perfection. C'est l'avantage des Communautez Ecclesiastiques & Religieuses : Mais parce que dans ces Communautez même tout le

monde n'eſt pas également par- *3. part. ſect. 3.*
fait, ou ne tend pas également à la perfection : l on doit encore y faire un triage, & ne ſe propoſer pour modéle que ceux qui ſe diſtinguent par leur ſageſſe & leur vertu. Car enfin preſque tout nôtre mal ne vient que de ce que dans la neceſſité d'imiter & de copier, on ne travaille qu'aprez de mauvais originaux. C'eſt ainſi que l'on fait de trez méchantes copies, & qu'on abuſe d'un principe que Dieu ne nous a donné que pour le bien & la perfection des ſocietés.

XIV.

Cet abus fait voir qu'un homme qui travaille à ſe perfectionner, doit ſe rendre tellement maître de ſa machine, qu'il ſoit en état de reſiſter au penchant qu'elle a à l'imitation, lors qu'elle porte à copier de mauvais modéles ; & qu'il ne ſe ſerve de ce penchant que lorſque la raiſon

3. part. sect. 3. ou la Religion le lui ordonnent, ou permettent. On le fait bien pour les mauvais accens & pour les mauvais airs; pourquoi ne le feroit-on pas pour tout ce qui va à corompre le cœur, comme les émotions, les passions & les vices des hommes?

§. II.

Des effets qui naissent du principe de compassion.

I.

DIfficilement se trouvera-t-il quelqu'un qui n'ait pas ressenti, plusieurs fois en la vie, les impressions & les effets de ce principe. Il n'est pas possible, à moins que de s'estre fait, par un long usage, une habitude de dureté & de cruauté, de voir fraper violemment un homme, ou lui faire quelque grande playe, sans en estre touché &

atendri. Il n'eſt pas même poſſible de voir exprimer vivement quelque paſſion, ſans en recevoir l'impreſſion, ſans en reſſentir le contre-coup, & ſans y prendre quelque part : tout cela plus ou moins ſuivant la diverſité des diſpoſitions du cerveau des ſpectateurs. Et voicy, à peu prez de quelle maniere cela ſe fait. 3. part. ſect. 3.

A la vûë de la vive expreſſion d'une paſſion il ſe forme dans nôtre cerveau deux ſortes de traces ou d'images : l'une de l'objet de la paſſion ; & l'autre des mouvemens qu'il excite dans la perſonne qui eſt actuellement paſſionnée. Ces traces ſont plus ou moins profondes, à proportion que l'objet de la paſſion nous intereſſe ; & que les mouvemens de la perſonne paſſionnée ſont plus vifs & plus violens. L'impreſſion de ces traces, à proportion de ſa violence, met plus ou moins en mouvement les

3. part. sect. 3. esprits contenus dans le cerveau; & ce mouvement d'esprits, à proportion de sa force, excite 1. dans l'ame des sentimens conformes à l'objet de la passion; 2. dans le cœur des émotions plus ou moins sensibles, & une pente plus ou moins forte pour l'objet; 3. dans le corps des mouvemens plus ou moins grands par raport à cet objet. Et ainsi il se peut dire qu'en consequence des merveilleux raports que Dieu a mis entre nos corps, un homme passionné, ou qui exprime vivement une passion, l'imprime dans ses spectateurs aussi naturellement qu'un cachet s'imprime sur la cire; & que la corde d'un lut étant touchée n'ébranle pas plus necessairement la corde pareille d'un autre lut, parfaitement d'acord, dans une certaine distance; qu'un homme qui exprime vivement une passion, en excite une pareille dans ses

spectateurs. C'est sur ce fondement que roule l'art de persuader; & c'est le premier sens dans lequel je prens le terme de compassion. Mais comme il se prend aussi, & même plus ordinairement, pour la part que l'on prend aux evenemens tragiques, & aux maux du prochain; voicy comme cela se passe. 3. part. sect. 3.

II.

A la vûë d'une de ces scenes violentes, les esprits animaux se portent naturellement & violemment du cerveau dans les parties de notre corps, qui répondent à celles que nous voyons maltraiter dans un autre homme. Là ils excitent un frémissement, qui d'une part nous avertit de nous tenir sur nos gardes; & de l'autre, nous donne par contre-coup, un vif sentiment du mal de cet homme: or ce vif sentiment nous blessant, excite en notre cœur l'atendrissement & la compassion; & nous

3. part. sect. 3. porte naturellement & sans reflexion, à soûlager ce miserable, par le même empressement naturel que nous avons à nous soulager nous-mêmes : parce qu'effectivement, en le soulageant, nous nous soulageons.

Que d'illusions la connoissance de ce seul principe est capable de dissiper !

III.

Qui le croiroit, que dans la pitié qu'on a des autres ; dans la sensibilité qu'on témoigne pour leurs maux ; on se regardât souvent beaucoup plus qu'eux, & qu'on fût plus sensible à son propre mal, qu'à celuy d'autruy ? Rien cependant n'est plus ordinaire ; & ce sentiment ne vient pas simplement, (comme un habil homme l'a crû) des reflexions que l'on fait, sur ce qu'on peut tomber dans les mêmes maux ; ni du desir que l'on a de s'atirer les mêmes secours en de pareilles ren-

contres : ce n'eſt ni une habile prévoyance de l'avenir, ni un apareil qu'on ſe prépare par avance. Ce n'eſt pas même toûjours un mouvement de charité dans les plus juſtes : ce ſentiment prévient toute reflexion, toute prévoyance, tout deſir. Les reflexions de la charité & de la prudence peuvent venir enſuite, & faire un bon uſage d'une diſpoſition qu'elles trouvent déja dans le cœur; mais d'ordinaire elles n'ont eu nulle part à ſa naiſſance. Ce ſentiment vient de ce que l'on ſoufre actuellement quelque choſe d'aſſez ſemblable à ce qu'on voit ſouffrir aux autres; & de ce qu'on veut ſe ſoulager en les ſecourant. 3. *part.* *ſect.* 3.

IV.

Que ce ſeul principe eſt propre à deciller les yeux ! & que de gens pouroient, par là, ſe détromper de leur vertu pretenduë ! Il doit du moins leur ren-

3.part. sect.3. dre cette vertu fort ſuſpecte, & les empêcher de ſe ſavoir ſi bon gré de leur tendreſſe pour les miſerables ; & même de la compaſſion dont ils ſe ſentent touchés, lors qu'ils penſent aux ſoufrances de JESUS-CHRIST : car il ſe peut fort bien faire que tout cela ne ſoit qu'un effet naturel du principe mécanique de compaſſion.

V.

Qu'on ne s'aplaudiſſe donc point d'avoir le cœur tendre & ſenſible pour les miſeres du prochain. Qu'on ne ſe flate pas aiſément que ce ſoit la charité qui ait formé cette diſpoſition. Souvent cette ſenſibilité ne vient que d'une plus grande delicateſſe d'organes. Car le mouvement des eſprits excité à la vûë ſenſible d'un objet touchant, ſe communicant plus violemment aux fibres d'un corps delicat, qu'à celles d'un corps robuſte ou en-

durci ; les ſentimens qui s'en excitent dans l'ame, doivent, en conſequence des loix de ſon union, eſtre à proportion plus vifs. Et c'eſt par cette raiſon que les femmes & les enfans ſont beaucoup plus tendres & plus portés à la compaſſion que les autres. Il s'en trouve qui, par cette diſpoſition, ne peuvent, ſans s'évanoüir, voir ſeigner une perſonne, ou tuer un pouler. 3. part. ſect. 3.

VI.

Qu'on juge de là, combien il eſt aiſé, ſur tout aux femmes, de donner dans l'illuſion à l'égard des ſentimens de devotion. Leur imagination beaucoup plus vive & plus delicate que celle des hommes, peut faire dans leur corps, & par contre-coup dans leur ame, à peu prez, les mêmes impreſſions que la preſence ſenſible d'un objet.

VII.

3. part. sect. 3. Ainsi les simples images qu'elles se forment de la Passion de JESUS-CHRIST, & des supplices des Martirs, dans leurs meditations, peuvent les remuer & les atendrir à peu prez autant qu'auroit fait la realité de ces évenemens, si elles y avoient été presentes. Et cela leur arive, sur tout si, avec cela, leur imagination se trouve aidée par la vûë sensible de quelques tableaux ou de quelques figures qui representent vivement ces evenemens tragiques.

VIII.

Qu'on ne se fie donc pas aux sentimens de compassion, de tendresse & de condoleance que l'on éprouve alors : qu'on se fie aussi peu aux larmes que l'on répand ; qu'on ne se fie enfin, ni à ces desirs d'imitation de soufrance dont on est touché ; ni même à ces exercices de pénitence dont on

s'aquite

s'aquite alors avec tant de plaisir. Je ne dis pas que ces choses soient mauvaises, à Dieu ne plaise, mais elles sont équivoques ; & il se peut fort bien faire que toute cette compassion, cette tendresse & ces larmes ne soient qu'une suite necessaire de la delicatesse des organes & de la vivacité d'une imagination échaufée ; & que ces exercices de pénitence ne viennent que du plaisir que l'on trouve à prendre le plus de part que l'on peut aux douleurs de ceux à qui l'on compatit. 3. part. sect. 3.

IX.

Il y a encore plus que cela, & l'illusion peut aler plus loin : car il peut ariver à quelques personnes d'un temperament extrememement delicat, que pendant qu'elles s'apliquent fortement à la consideration d'un objet touchant, par exemple, d'un Crucifix; elles se representent si vivement la douleur des playes des mains & des

3. part. Sect. 3. pieds, & celle que cauſa le couronnement d'épines ; qu'elles reſſentent dans les parties de leur corps qui répondent à celles-là, un fremiſſement d'eſprits qui leur cauſe quelque douleur ; & de là il peut encore ariver que par le deſir qu'elles ont de participer au ſuplice du Sauveur, elles prennent par une illuſion de bonne foy, ce leger ſentiment de douleur, pour une impreſſion réelle des playes du Sauveur, & pour une vraye aplication de ſa couronne d'épines.

X.

On auroit peut-être peine à croire que cette compaſſion naturelle qui ſuit neceſſairement de l'impreſſion ſenſible d'une figure devote ſur l'imagination de quelques perſonnes, pût aler juſques là ; je veux dire, juſqu'à cauſer quelque douleur dans les parties du corps : ſi je ne faiſois voir par un fait inconteſtable, qu'elle

peut même aler plus loin. Voici le fait, je ne dirai rien que je n'aye vû & entendu. 3. part. sect. 3.

XI.

Dans une Ville de ce Royaume je rencontrai un jour un jeune homme âgé de quinze à seize ans, que l'on soutenoit par dessous les bras, parce qu'il ne pouvoit se soutenir lui-même. A peine eus-je jeté les yeux sur lui, que je fus trez-surpris de lui trouver bien de la ressemblance avec un Crucifix. Il avoit le visage livide, moucheté de quelques goutes de sang, la tête enfoncée entre les épaules, la poitrine avancée, les bras depuis l'épaule jusqu'au coude élevez, les deux pieds l'un sur l'autre, & les genoüils pliés. Dans les reflexions que me fit faire en peu de tems l'extraordinaire de ce spectacle, je fus frapé d'une extrême curiosité d'avoir un moment de conversation avec Mᵉ sa mere. Je l'obtins: & elle eut

3. part. Sect 3. la bonté de me donner, sur cela, tous les éclairciſſemens que je ſouhaitois & que j'atendois. Elle m'aprit donc qu'ayant eu, étant fille, beaucoup de devotion à un Crucifix qu'elle conſervoit, & s'étant fait une eſpêce d'habitude d'aler lui conter toutes les peines qui lui arivoient; étant enſuite mariée, il lui en ariva une aſſez cuiſante, pendant ſa groſſeſſe; pour en aler chercher, à ſon ordinaire, l'adouciſſement aux pieds de ſon Crucifix. Que là elle ſe ſentit extraordinairement touchée des ſoufrances du Sauveur; qu'elle demeura aſſez long-tems à les repaſſer les unes aprez les autres dans ſon cœur, avec tendreſſe & deſir de les imiter; & qu'enfin elle ne ſoupçonnoit point d'autre cauſe de ce qui étoit arivé à l'enfant dont elle acoucha enſuite. Mais elle ajoûta que ce que j'en voyois, alors, n'étoit rien, en comparaiſon de ce qu'il

étoit lors qu'il naquit : que les cinq playes étoient parfaitement marquées ; auſſi-bien que le ſang & les larmes ſur le viſage : & que tout étoit beaucoup plus reſſemblant : mais qu'elle lui avoit fait faire tant de remedes, qu'elle avoit un peu diminué de cette reſſemblance. 3. part. ſect. 3.

XII.

Il n'y a, ce me ſemble, perſonne qui ne voye bien de ce ſimple & fidele recit que la compaſſion naturelle excitée dans cette femme, par la vûë ſenſible du Crucifix ; & ſoûtenuë de l'action de l'imagination, dût determiner les eſprits à ſe porter avec rapidité non ſeulement dans les parties du corps de la mere, qui répondoient à celles qu'elle voyoit maltraitées dans le Crucifix ; mais auſſi, par contre-coup, dans celles de l'enfant qu'elle portoit. Car les enfans dans le ſein de leurs meres, ſont avec elles dans une

3. *part.* *sect.* 3. parfaite communauté de mouvemens & de sentimens. Et l'on voit bien encore que la difference des effets que ce cours d'esprits produisit dans la mere & dans l'enfant, ne vient que de celle de la delicatesse de leurs organes. Car les membres de l'enfant étant incomparablement plus delicats que ceux de la mere : ce qui ne produisit dans ceux-cy que quelque fremissement, ou quelque legere douleur, forma dans ceux-là, à cause de leur extréme molesse, ces impressions & ce dérangement qui causent tant d'admiration.

XIII.

Ajoûtez à cela, que la mere s'étant sentie portée à l'imitation du Crucifix qu'elle consideroit ; son enfant aura dû aussi s'y sentir disposé : Mais il y a eu entre l'une & l'autre cette notable difference ; que les esprits & les autres principes d'imitation dont nous

avons parlé cy-dessus, & qui leur convenoient également, n'ayant pu rien déranger dans le corps de la mere, à cause de la dureté & de la resistance de ses organes; auront trouvé une extréme facilité à faire prendre au corps de l'enfant, à cause de la delicatesse de ses membres & de ses fibres, la posture & la situation du Crucifix, & en un mot, à lui faire exprimer sa parfaite ressemblance. 3. *part.* *sect.* 3.

XIV.

Et il faut bien remarquer qu'il n'est point necessaire que tout ce dérangement se soit fait en même tems. Comme la mere ne consideroit les soufrances du Sauveur que par parties, & que les unes aprés les autres; les esprits ne se portoient aussi que successivement dans les diverses parties de la mere & de l'enfant.

XV.

Au reste qu'on n'infere pas de cet exemple, que les femmes,

3. part. dans le tems de leur groſſeſſe,
§ 8. n. 3. ne doivent pas mediter la Paſſion de JESUS-CHRIST. Ce que l'on en doit raiſonnablement conclure, eſt: que les femmes & les hommes devroient, en la meditant, faire beaucoup plus d'uſage de leur foy & de leur intelligence, que de leur imagination: car il eſt inconcevable combien cette faculté, lors qu'elle eſt une fois échauffée, impoſe & ſéduit dans les exercices de la vie ſpirituelle; & ſur tout dans celui de l'oraiſon. Elle fait prendre des phantomes pour des realités; de pures viſions, pour des révélations: des états chimeriques, pour des états effectifs: des mouvemens purement naturels, pour des impreſſions ſurnaturelles de l'Eſprit de Dieu: des épuiſemens de teſte, & des ébloüiſſemens pour des extaſes: de ſimples mouvemens d'amour propre pour les plus vives flammes de l'amour de

Dieu : quelque redoublement dans les batemens du cœur, pour de nouveaux accez de cet amour divin. Un *in folio* ne ſufiroit pas, ſi l'on vouloit faire un détail de ce que l'on ſait de ces égaremens, & de ce qu'on en a apris d'original. *3. part. ſect. 3.*

§. III.

Continuation du même ſujet.

I.

SI les effets de ce principe mécanique de compaſſion ne ſe répandoient que ſur le corps, ce ne ſeroit pas un grand mal ; mais ils paſſent juſques au cœur ; & c'eſt ce qui fait qu'on entre ſi aiſément dans les paſſions de ceux avec qui l'on converſe ; & qu'elles ſe gagnent quelquefois auſſi facilement que la fievre. Cela arive, ſur tout, entre les perſonnes dont les diſpoſitions de temperament ont quelque con-

MODLITWA

Do S. JANA KANTEGO.

SWięty JANIE KANTY! Polakow ozdobo, Obronco Krakowa; na ziemi Laurem Doktorskim á w Niebie Koroną Chwały uwieńczony, miłośniku ubostwa y ubogich, sam ich odziewaiący, y karmiący! zapowietrzonych Lekarzu, kilku umarłych wskrześicielu obmow, y nieprawdy się strzegący, w postach się kochaiący! ileś Cnot miał, tyle Ci oddaię pochwał, á prosżę, wyiednay mi u BOGA choć cząstkę tych doskonałości, y Cnot twoich, á naybardziey

mi-

miłość Naywyższego Dobra, z ktorego na mnie spłynie wszystko. Wyiednay mi też Swięty Doktorze od Naywyższey Mądrości naypierwszą mądrość, toiest boiaźń Boską, y umieiętność Prawa Jego, ábym według niego żyiąc świątobliwie, skonał szczęśliwie y zbawiennie. Przytym Oyczyznę twoię, y naszę broń od wszelkiey przeciwności, zachoway ią w pokoiu, w Wierze nienaruszoną, w Cnoty Chrześciańskie, y w złotą wolność zawsze kwitnącą, *Amen.*

Na część tego Swiętego, Oycze nasz, 1. Zdrowá Marya, y Chwała Oycu. &c.

3. part. sect. 3.

formité. Ce n'eſt pas qu'un homme paſſionné & agité d'une paſſion violente ne paſſionne, dans le moment, preſque tous ceux qui le voient, ſoit qu'ils ſoient de même, ou de different temperament. Il n'eſt preſque pas poſſible d'empêcher que la vûë ſenſible des traits que la paſſion forme ſur le viſage de cet homme, ne produiſe des traces dans le cerveau, des mouvemens dans les eſprits animaux, & des impreſſions dans le cœur, fort ſemblables à celles dont cet homme eſt agité : mais lorſque ces impreſſions ne ſont pas favoriſées par le temperament, & par les diſpoſitions de la machine ; elles s'effacent d'ordinaire dés qu'on n'eſt plus en preſence de cet emporté.

II.

C'eſt aparemment icy une des raiſons pour leſquelles on retire ſi peu de fruit de certains Ser-

mons dont on a été extrémement touché, lors qu'on les entendoit. 3. *part. sect.* 3.
Le Predicateur prêchoit de la maniere du monde la plus vive, la vertu, l'auſterité & la penitence. Il ſe donnoit cent divers mouvemens pour paroître penetré de leur beauté & tranſporté de leur amour. L'image ſi ſenſible & ſi vive de ces diſpoſitions peinte ſur ſon viſage, en formoit imperceptiblement une toute ſemblable dans le cerveau, ſur le viſage, & même dans le cœur de ſes auditeurs, on ſe croyoit inébranlable dans l'amour de la penitence. Mais le Predicateur a-t-il diſparu ? toutes ces diſpoſitions ſe ſont evanouiës. Parce que ne trouvant rien qui les favorisât dans le temperament des auditeurs ; n'y trouvant au contraire rien que de fort oppoſé à l'auſterité & à la penitence ; ces diſpoſitions, qui n'avoient pû y eſtre introduites qu'avec violen-

3. part. ce ; ont disparu, dés que l'effort
sect. 3. a cessé. Et dés que le Predicateur s'est tû : *periit memoria eorum cum sonitu.*

III.

On peut voir de là la raison de l'extrême diference des éfets que produisent aujourd'huy nos plus saintes prédications, à ceux que produisoient autrefois ces discours & ces harangues que l'on faisoit au peuple & aux soldats, pour les porter à quelque entrepriſe violente & extrémement difficile. Ces discours étoient presque toûjours suivis de l'éfet & d'un hureux succez ; parce que quoique les entrepriſes fussent d'ordinaire fort contraires au temperament de la plûpart de ceux qu'on y vouloit porter: neanmoins, comme il ne s'agissoit que d'une action passagere, & qu'on les y apliquoit dés qu'on les avoit suffisamment remués ; on ne donnoit pas le tems au mouvement de se

ralentir, ni à la paſſion qu'on avoit alumée, de ſe refroidir : Au lieu que la vertu, l'auſterité & la penitence étant pour les Chrétiens des exercices de toute la vie, & les predications qui y portent, étant trez-rares ; les mouvemens & les ſaintes paſſions qu'elles excitent, ſe diſſipent bientôt, ſi elles ne ſont ſoutenuës par la grace. 3. part. ſect. 3.

IV.

On peut encore juger de là, de quelle utilité ſont les exhortations à la mort, que l'on fait à ceux qui ſont condamnez à mourir, ou d'une mort violente, ou d'une mort naturelle ; & combien cela peut leur ſervir à faire du moins avec tranquilité, le ſacrifice de leur vie.

V.

En combien d'illuſions l'ignorance de toutes ces choſes ne peut-elle pas nous jeter ? Dans une diſpoſition favorable on en-

3. part. sect. 3. tend un Prédicateur dire merveilles sur le mépris du monde, & étaler de la maniere la plus éloquente & la plus touchante, les avantages de la vie Religieuse & solitaire. A ce discours, le feu s'alume, le cœur s'embrase, la chaleur se répand jusques sur le corps. En cet état, l'esprit & la chair n'imaginent plus d'autre joye que celle de goûter Dieu. Dans ce moment actuel d'une ardeur passagere, on prend son parti; & sans consulter personne, on part de la main, & l'on se jête avec éclat dans un Cloître. A peine ce pas est-il fait, que ce feu venant à s'éteindre, on se trouve tombé des nuës; on ne regarde plus le Cloître que comme une terre qui devore ses habitans; on ne songe plus qu'à en sortir; ou si parce que le pas est fait, on veut soutenir la gageure, à quels ennuis & quels chagrins ne s'expose-t-on pas!

VI.

3. part. sect. 3.

D'où viennent la plûpart des liaisons, des simpaties, des ataches? D'où vient que les personnes guayes cherchent les humeurs enjoüées; que les tristes se lient avec les melancholiques; que les tranquiles se plaisent avec les humeurs douces; que les emportés se faufilent si volontiers avec les turbulens? C'est que dans ces liaisons chacun trouve de quoi entretenir sa passion favorite, & se sent remué d'une maniere conforme à son temperament; de sorte que comme rien ne fait plus de plaisir; rien aussi n'atache plus aux personnes qui le causent: & ainsi il arive souvent que l'on prend pour de parfaites amitiés, des liaisons qui ne relevent que de la machine.

VII.

Il est surprenant combien ce qui frape les yeux, l'oreille & les autres sens, a de pouvoir pour

3. part. sect. 3. changer ſubitement le cœur humain, & pour le corompre. Ce foible en ce qui regarde les yeux, eſt aſſez connu ; & c'eſt même ſur cette connoiſſance, qu'eſt fondée la retenuë de ceux qui veillent un peu ſur leur cœur, & la défiance perpetuelle où ils ſont de leurs yeux.

VIII.

Mais communément on ne ſe défie pas aſſez de l'oreille : on ne la croit pas ſi ſuſpecte d'intelligence avec les ennemis du cœur ; ou du moins on s'imagine qu'il y a bien plus loin de l'oreille, que des yeux au cœur. Pures illuſions: le chemin eſt tout auſſi court. Du cœur à tous les ſens il y a des chemins couverts ſi gliſſans, & des cordes tellement tenduës, que les mouvemens ſe tranſmetent en un inſtant d'un bout à l'autre : & les impreſſions que font ſur ce cœur, les ébranlemens excités ſur le tambour de l'oreil-

le, par les chanſons, les airs me- 3. *part.*
lodieux, & le ſeul ton de la voix, *ſect.* 3.
ne ſont ni moins vives, ni moins touchantes, ni moins dangereuſes, que celles qui paſſent par les yeux.

IX.

Un air bien chanté a deux ſortes de langages, tous deux propres à ſe faire entendre du cœur; mais dont l'un lui fait des impreſſions bien plus vives que l'autre. Ces deux langages ſont fondés ſur deux ſignifications qui ſont propres à cet air: l'une eſt arbitraire & d'établiſſement humain; l'autre eſt naturelle & fondée ſur les loix de l'union de l'eſprit avec le corps.

X.

La ſignification arbitraire, eſt celle qui eſt atachée aux paroles: car il eſt viſible que ce n'eſt que parce que les hommes en ſont convenus, que tels & tels termes ſignifient telles & telles cho-

3. part. sect. 3. ſes. La liaiſon des idées avec les termes eſt purement d'inſtitution humaine.

XI.

La ſignification naturelle dans les chanſons, eſt celle qui eſt atachée à l'air & à ſes cadences, au ton de la voix & à ſes inflexions: car tout cela preſente naturellement à l'eſprit des auditeurs, les images des diverſes paſſions & des divers mouvemens dont la perſonne qui chante eſt agitée, ou du moins dont elle feint de l'être; & l'image de ces mouvemens forme par contre-coup, des paſſions toutes ſemblables dans le cœur des auditeurs.

XII.

Mais ce n'eſt pas encore là tout ce que comprend cette ſignification naturelle: mille idées acceſſoires, fort differentes de celles que preſentent les paroles, & toutes touchantes & remuantes, ſe gliſſent furtivement dans l'eſ-

prit des auditeurs, & cela differemment, ſuivant la diverſité de leur temperament, de leur âge, de leurs inclinations, de leurs habitudes; & les remuent auſſi differemment, ſuivant les diſpoſitions de leur machine. 3. part. ſect. 3.

Or il eſt bien certain que ce n'eſt qu'en conſequence des loix de l'union de l'eſprit & du corps, que ces voix, ces airs, ces cadences forment ces impreſſions, excitent ces idées, & conſpirent ainſi à toucher le cœur & à le remuer, à l'atendrir, ou à l'aigrir.

XIII.

Ce qu'il y a en cela de bien digne d'être remarqué, c'eſt que ce n'eſt pas ſimplement à entendre chanter les autres qu'on ſe ſent remué: on ſe remuë ſoi-même en chantant. Que disje? on ſe touche, on s'atendrit en imaginant ſimplement les diverſes cadences & inflexions d'un air, ſans même ſonger aux paroles.

3 part. sect. 3.

XIV.

Voilà donc ce que comprend la signification naturelle d'un air, & ce qui fait voir combien elle est plus vive, plus remuante & plus touchante que la signification des paroles. Mais quoi qu'elle soit si étenduë, si vive, si remuante & si touchante; c'est neanmoins celle à laquelle d'ordinaire on fait moins d'atention, & dont on se defie le moins: on ne prend garde qu'à la signification des termes; & pourvû qu'ils ne presentent à l'esprit nulle idée deshonnête, on ne soupçonne pas qu'il y ait le moindre danger à les entendre chanter.

XV.

Mais que c'est peu connoître cette signification naturelle; & que c'est être peu savant dans la connoissance de l'homme, que de ne pas voir le desordre qu'elle peut causer dans un cœur, & les playes qu'elle y peut former! telle

parole qui non chantée n'auroit pas eu la force de vous faire la moindre impreſſion, eſt capable, lors qu'elle eſt chantée, de vous toucher, de vous remuer, & de tout bouleverſer dans votre cœur. Tout vous parle, tout vous impoſe, tout vous ſeduit dans un air bien chanté ; paroles, cadences, inflexions, chutes ; il n'eſt pas juſques au ton de la voix de la perſonne qui chante, qui n'ait ſon langage particulier, ſouvent inteligible au ſeul cœur. Il n'y a rien en tout cela, qui n'excite des ſentimens, qui pour être quelquefois un peu ſourds, n'en remuent pas moins vivement ; rien enfin qui ne rapelle d'anciennes idées, ou qui n'en excite de nouvelles, les unes & les autres ſouvent fort dangereuſes. 3. *part. ſect.* 3.

XVI.

Cependant mille gens, d'ailleurs craignans Dieu, prennent plaiſir à entendre bien chanter, ſans

croire faire le plus petit mal. Quel mal fais-je, disent-ils ? j'écoute des paroles qui n'ont rien que de chaste, que d'honeste, que d'édifiant. C'est un plaisir qui n'est point défendu, & dont on peut user innocemment.

C'est ainsi qu'on ne fait atention qu'au sens des paroles, à la justesse de la composition de l'air, & à la maniere mesurée & methodique dont on le chante; & qu'amusé de ces objets directs & principaux, on ne fait nulle reflexion sur cent idées accessoires qui se presentent furtivement à l'esprit; sur mille sentimens doux & tendres qui se glissent dans le cœur, & sur autant de mouvemens de passion dont on est imperceptiblement agité.

XVII.

Il n'y a point d'air qui par ses differentes parties & ses diverses mesures ne soit propre à faire naitre differentes passions, & à

exciter divers mouvemens dans le cœur. L'impreſſion lui en continuë, tant que l'imagination conſerve les images de ſes meſures & de ſes cadences ; & , ce qui eſt bien remarquable , c'eſt que lors qu'une fois les traces de ces cadences & celles de ces paſſions & de ces mouvemens ont eſté bien unies ; quoique dabord le ſens des paroles ait contribué à exciter ceux-cy ; on ne peut plus enſuite entendre chanter l'air ſeul, ſans paroles , ni même ſe retracer tacitement les images de ſes cadences & de ſes meſures , ſans ſentir les mouvemens de ces paſſions ſe renouveller. Et tout cela ſe paſſe auſſi neceſſairement, qu'un écho repete l'air de ceux qui chantent à une juſte diſtance du lieu où il eſt. *3. part. ſect. 3.*

XVIII.

Cecy fait bien voir l'illuſion de ceux qui s'imaginent que pour ôter aux airs ce qu'ils ont de pro-

3. *part.* *sect.* 3. fane & de dangereux, il n'y a qu'à changer les paroles ; & que dés qu'on en aura ſubſtitué d'édifiantes, ces airs n'auront plus rien que de ſpirituel, que de conſacré ; & pouront paſſer pour des Cantiques propres à eſtre chantés même dans nos Egliſes. Cette maniere de ſpiritualiſer les airs, n'eſt qu'une pure illuſion ; & elle eſt d'autant plus dangereuſe, qu'on s'en défie moins. L'eſprit trompé par le ſens ſpecieux des paroles conte pour rien le langage de l'air ; ou, s'il en eſt remué, il ne ſoubçonne pas qu'il y ait le moindre mal à s'abandonner à ces mouvemens, & à ſe laiſſer atendrir le cœur ; & il ne fait pas reflexion que cent idées acceſſoires extrêmement ſenſibles & touchantes dérobent imperceptiblement les mouvemens de ce cœur, & le tournent vers des objets fort differens de ceux de la pieté.

XIX.

XIX.

Cet effet eſt ſur tout immancable, lorſque ces airs ſpiritualiſés ont dabord été compoſés ſur des paroles profanes ou trop libres : car la liaiſon de l'air avec ces paroles en a produit une autre bien plus étroite de l'air avec les ſentimens & les mouvemens du cœur; de ſorte que quoique avec le tems les paroles puiſſent s'oublier, & leur liaiſon avec l'air puiſſe ainſi ſe détruire; la liaiſon de l'air avec les ſentimens & les mouvemens ne ſe rompt preſque jamais. Et ainſi l'on a beau ſubſtituer des paroles édifiantes à un air dont on a autrefois reçu des impreſſions dangereuſes; il arivera preſque toûjours, que pendant que le ſens de ces nouvelles paroles voltigera ſur la ſurface de l'eſprit; il ſe trouvera penetré de cent idées furtives, qui rameneront imperceptiblement dans le cœur les anciennes impreſſions.

XX.

3. part. sect. 3

C'eſt faute de reflexion ſur ces idées furtives, & ſur ces clandeſtines impreſſions, qu'en fait de pieté on conte d'ordinaire pour rien les chanſons, pourvû que les paroles n'ayent rien qui bleſſe la pudeur. C'eſt ſur cela que bien des gens qui font profeſſion d'avoir rompu avec le monde, ſe dédommagent de leur rupture, ſur tout dans le commencement de leur converſion ; & ſe ſoutiennent contre l'ennui de leur nouvel état.

XXI.

On en a connu qui, ſans nulle obligation à la ſolitude, paſſoient les journées entieres à chanter un air, ou à le rouler ſourdement dans leur imagination ; & à qui un tel exercice tenoit lieu de tous les plaiſirs, de toutes les compagnies, de toutes ſortes de divertiſſemens. C'eſtoit leur cauſer le dernier chagrin, que de les inter-

rompre dans cette ocupation : ou que de leur offrir compagnie. D'où venoit cela ? & qui pouvoit faire leur charme dans cet exercice ? Estoit-ce le sens des paroles, ou la justesse des cadences de l'air ? ni l'un ni l'autre. C'estoient cent idées accessoires & furtives, qui donnoient à leur cœur cent divers mouvemens ; & qui excitoient de ces passions melancoliques, dont la douceur tranquile & recueillie est ennemie de la dissipation & des grands mouvemens. Mais laquelle cependant n'est gueres moins propre qu'eux à afoiblir & corompre le cœur. *3. part. sect. 3.*

XXII.

Ces idées accessoires & furtives sont la plus ample, & en même tems la plus funeste source de nos illusions. Cette source est la plus funeste : parce qu'elle nous corrompt le cœur, la plûpart du tems, sans que nous nous en apercevions. Et elle est la plus éten-

3. *part.* *sect.* 3. duë : parce qu'elle se trouve dans tous nos sens ; & que nous ne faisons presque nul usage d'aucun objet sensible, qu'il ne s'excite de ces idées.

XXIII.

La vûë d'une seule couleur est capable, par le moyen de ces idées, de ressuſciter une passion qu'on croyoit amortie.

On a connu une personne à qui l'odeur d'une certaine fleur ramenoit immancablement, toutes les fois qu'elle la sentoit, un grand nombre d'idées sensibles de grandeur, de noblesse, de beauté, de delicatesse, de volupté, dont l'amas confus excitoit imperceptiblement, dans son cœur des mouvemens de passion conformes à ces objets. Elle a esté long-tems à croire qu'il n'y avoit, pour elle, nulle action plus indiferente, que celle de sentir cette fleur. Uniquement frapée de la simplicité, & pour ainsi dire, de l'innocence de

cet objet, elle ne faiſoit nulle attention ſur ces idées furtives, & moins encore ſur ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. De tous ces divers mouvemens agreables dont il étoit touché, elle ſe faiſoit une eſpêce d'objet confus & total, qu'elle ne regardoit que ſous l'image d'un plaiſir innocent. 3. *parr.* *ſect.* 3.

XXIV.

Si l'on s'obſervoit un peu, ſi l'on étudioit ce qui ſe paſſe au dedans de ſoi-même; peut-être trouveroit-on qu'il n'y a gueres d'objets ſenſibles qui ne nous faſſent de pareilles illuſions, & qui ne les faſſent même quelquefois aux plus gens de bien. On trouveroit ſur les ſaveurs, ce qu'on a trouvé ſur les odeurs, les ſons & les couleurs; que cent idées acceſſoires ſe mêlent furtivement avec les idées principales, & vont corompre le cœur, pendant que celles-cy amuſent l'eſprit. Mais on ne ſait preſque ce que c'eſt

3.part. sect.3. que de rentrer en soi-même, que de veiller sur ses pensées, & que de suivre les mouvemens de son cœur. On l'a déja dit ailleurs : mais on ne peut trop le redire ; presque tout l'examen de la plûpart des gens ne consiste qu'à regarder dans leurs mains, & dans les dehors de leurs sens. Ils trouvent qu'ils n'ont point tué, point batu, point juré, point médit. En voila assez pour se savoir le meilleur gré du monde, & pour se croire parfaitement irreprehensibles devant Dieu.

XXV.

Ce n'est pas simplement dans les chansons ; c'est aussi dans le simple usage de la parole, & dans les conversations que l'air & les manieres sont un langage naturel, qui se fait bien mieux entendre que celui des paroles ; & qui est aussi bien plus propre que lui, à nous faire illusion, à nous seduire & à nous corompre le cœur.

XXVI.

3. part. sect. 3.

Comme le langage de la parole n'eſt qu'arbitraire & d'inſtitution humaine ; il eſt aiſé qu'on l'employe à marquer des choſes toutes diferentes de ce qu'on a dans l'eſprit & dans le cœur ; & qu'un homme, par exemple, n'ayant pour vous qu'un profond mépris, & qu'une extréme indiference ; vous diſe, dans les plus beaux termes du monde, qu'il vous eſtime & vous honore infiniment. Il n'en coute, pour cela, que quelques mouvemens à l'inſtrument du monde le plus mobile : je veux dire, à la langue. Et ainſi quiconque connoit un peu l'extréme facilité qu'ont les hommes à faire de pareils complimens, & dire de ſemblables douceurs, ne s'y laiſſera pas facilement prendre. Il n'y a gueres que les ſots, les hommes vains & credules, en ce qui les flate, ou ceux qui n'ont nul uſage du

3. part. monde, qui donnent dans ces
1. & 3. panneaux.

XXVII.

Il n'en eſt pas ainſi du langage de l'air & des manieres, c'eſt l'expreſſion même de la nature; & comme on ne peut contrefaire celle-là, ſans violenter celle-cy; on ne ſe défie gueres qu'un homme veüille ſe faire cette violence, ſans autre deſſein que d'impoſer. De telles fictions coutent trop à la nature; & ne peuvent pas même eſtre long-tems ſoutenuës: parce que rien n'eſt plus penible que de n'eſtre pas naturel.

XXVIII.

Et ainſi il eſt trez-mal aiſé qu'un eſprit muni de ces juſtes préjugez, voyant venir à lui un homme de l'air du monde le plus honnête, le plus officieux, le plus poli; lui faire mille careſſes reſpectueuſes & mille offres obligeantes de ſervices; lui dire cent douceurs; lui faire cent complimens flateurs, &

tout cela de la maniere la plus engageante : Il eſt, dis-je, trez-mal aiſé qu'un eſprit un peu ſenſible aux differens airs, ne ſe laiſſe prendre à ceux-cy ; ne les regarde comme les vives expreſſions du cœur de celui qui lui parle ; & ne ſe flatte d'eſtre parfaitement bien dans ſon eſprit, & dans ſon cœur. 3. part. ſect. 3.

XXIX.

Et cependant qu'il eſt à craindre qu'on ne s'y trompe ! & que tout ce langage autrefois ſi naturel, autrefois ſi expreſſif des vrais ſentimens du cœur, autrefois ſi ſeur & ſi ſincere, eſt aujourd'huy devenu équivoque, fourbe & trompeur ! Pour diſſimuler honnêtement ſes ſentimens, on ſe contentoit autrefois d'un *trez-humble ſerviteur* ſéchement prononcé. Sur cela, on ſe le tenoit pour dit, & il n'étoit pas beſoin d'une grande penetration d'eſprit, pour juger du conte qu'il y avoit à faire ſur un pareil compliment :

2. part. sect. 3. peu de gens y étoient pris. Mais aujourd'huy tout parle dans les fourbes ; la bouche, les yeux, le front, les mains & les pieds : ils mettent tout en usage. Ils ont trouvé l'art de forcer la nature jusques à répandre sur leurs visages les airs de sincerité, de candeur, de simplicité, de franchise, de zéle, d'empressement & de dévoüement pour ceux qu'ils ne songent qu'à trahir & à perdre. Faut-il s'étonner s'ils y reussissent si bien ? Ils mentent impudemment, je ne dis pas simplement de la bouche : mais de tout leur cœur, de tout leur corps, de toute leur personne. Non seulement ils abusent de la parole, signe arbitraire universellement reçu, & institué exprez pour l'entretien de la societé ; ils violent même les loix & les droits les plus inviolables de la nature, en la forçant de répandre sur le visage & sur tout le maintien des fourbes, ses

signes les plus naturels, & mille caracteres de sentimens & de mouvemens qu'ils n'ont point dans le cœur. 3. part. sect. 3.

XXX.

Que les airs ont de pouvoir pour changer les dispositions du cœur, & pour corompre le jugement de son amour! Ce n'est presque que sur les airs, & rarement sur les qualités essentielles & solides, qu'on juge du merite des hommes; ce n'est que sur les faux raports de l'imagination, & nullement sur le discernement de la raison que se forment les premieres impressions du cœur par raport aux gens. Car l'imagination qui lui rend conte de ces airs, lui tient un langage bien plus vif & plus sensible que celui de la raison: elle parle bien plus haut, & se fait bien mieux écouter.

XXXI.

D'ailleurs le préjugé general où sont les hommes charnels con-

3. part. 3. cl. 3. tre tout ce qui tient du metaphysique, fait qu'ils ne regardent les plus pures lumieres de la raiſon, que comme des vûes ſombres & abſtraites, qui ne doivent paſſer que pour fort inferieures aux idées vives & ſenſibles de l'imagination, lors qu'il s'agit de juger du merite des gens; & ainſi c'eſt preſque toûjours l'air qui décide de ce merite; & c'eſt ſur tout dans les Cours, dans le grand monde, qu'on le reconnoit comme l'arbitre ſouverain, non ſeulement du merite des hommes; mais même de leur fortune & de leurs deſtinées. Je crois avoir déja touché ce ſujet: mais on ne peut trop le retoucher, tant il eſt important, & peu obſervé.

XXXII.

L'air ſimple & negligé ne s'attire d'ordinaire que le mépris. Dût-il cacher le plûs honnête homme du monde; ſi c'eſt ſous une peruque mal peignée, ſous

un chapeau poudreux, ou ſous une ſoutanne crotée; c'en eſt fait de la reputation de cet homme: l'imagination ne peut croire que de ſi petits dehors cachent rien de grand. 3 part. sect. 3.

XXXIII.

Au contraire, l'air propre & poli, l'air étudié & composé enleve dabord l'eſtime, & ne laiſſe preſque pas à l'imagination, la liberté de douter s'il cache un homme de merite & de conſequence, ou un ſot.

XXXIV.

L'air fier & deciſif eſt pour mille gens le caractere inconteſtable d'un ſavant homme; & au contraire, ſous un air timide & modeſte, on ne peut pas s'imaginer qu'on puiſſe trouver la moindre habileté.

XXXV.

Le grand air, l'air noble, l'air d'éclat enleve l'eſtime de preſque tout le monde; & celui qui a

3. part. sect. 3. trouvé l'art de s'en revêtir, peut conter qu'il a trouvé la clef des cœurs : on l'eſtimera, on l'aimera, il aura raiſon en toutes choſes, ne dît-il que des impertinences : il ſera regardé comme le modele du bon goût, non ſeulement ſur les modes & les ajuſtemens, mais auſſi dans les choſes d'eſprit, & en ce qui ne releve que de la raiſon & du bon ſens ; ce ſera ſon caprice qui donnera le prix aux choſes, & les moindres pointes d'eſprit paſſeront avec ſon atache, pour les plus ingenieuſes découvertes.

XXXVI.

Tout au contraire de l'air ſombre, bas & obſcur ; tout homme qui a le malheur d'en eſtre revêtu, doit s'atendre à un mépris preſque univerſel : quelques bonnes choſes qu'il diſe, il n'aura jamais raiſon, le travers de ſa figure en metra juſques dans ſon eſprit, l'obſcurité & la baſſeſſe

de ſon air ſe répandront juſques ſur ſes plus nobles penſées & ſes plus claires expreſſions. Pour décrier les plus grandes verités, ce ſera aſſez de lui en voir parler avec eſtime. *3. part. ſect. 3.*

XXXVII.

D'où vient qu'un homme d'un trez-petit merite, dés qu'il eſt mis en place, commence à nous paroître tout autre, non ſeulement par ſon rang & ſa dignité, mais auſſi par ſes qualités perſonnelles? D'où vient qu'on y trouve & qu'on y révére même une habileté, un genie, un ſavoir, une eloquence, une force d'eſprit parfaitement inconuës juſques alors; & qu'au contraire, s'il vient à être deſtitué & à perdre ſa place, il redeſcend tout d'un coup de deux ou trois crans dans notre eſtime; il perd en un moment toutes ces bonnes qualités ſous leſquelles ſon rang nous l'avoit fait paroître; & plus dénué de merite que

3. part. sect. 3. jamais, à peine peut-il retrouver dans notre esprit la premiere place qu'il y avoit ocupée ? C'est encore un coup, que nous ne jugeons du merite des gens que par les dehors, & nullement par le fond : c'est que l'accessoire & le frivole fait sur notre imagination, & par contre-coup, sur notre cœur, plus d'impression que le réel & le principal : c'est enfin que le brillant de la grandeur nous ébloüit & nous empêche d'apercevoir dans l'homme ce qui fait l'homme, pour ne nous y laisser plus voir que ce qu'il a de fastueux, en un mot, que de vains titres, signes fort équivoques de merite & de vertu.

XXXVIII.

Notre illusion à cet égard, est bien moins excusable que celles qui nous reviennent des airs & des manieres ; car les charges, les dignitez, les titres de grandeur sont, comme je viens de

le dire, parfaitement équivoques. 3 part. sect. 3.
Il eſt encor vrai aujourd'hui, ce que Saint Auguſtin remarquoit de ſon tems, que ſouvent ils cachent bien de mal-honnêtes gens: mais il eſt rare au contraire, que les airs & les manieres ſoient équivoques.

XXXIX.

Quel remede donc, & quel preſervatif contre ce torrent d'illuſions qui nous viennent des airs & des manieres ? Le voicy. Ce n'eſt pas aſſez d'entrer en défiance de ces ſignes ſi naturels ? Il s'en trouvera de ſi vifs, de ſi ſenſibles, & de ſi flateurs ; que malgré toute la défiance, on s'en laiſſera flater, toucher, ébranler ; en un mot, on s'y laiſſera prendre. Il faut travailler à ſe rendre moins ſenſible & moins delicat aux airs & aux manieres ; & à faire moins d'uſage de ſon imagination. Il faut s'acoûtumer, (& cecy peut encore ſervir contre

3. *part.* *sect.* 3. les illusions qui nous reviennent du brillant de la grandeur) il faut, dis-je s'acoûtumer à consulter la raison : à juger des choses par elles-mêmes, & non pas par les manieres ; il faut même passer jusques à mépriser celles-cy. Il faut sans cesse dépoüiller les hommes de ces airs flateurs, de ces manieres seduisantes, de ces dehors imposteurs ; & les attendre, pour les connoître, aux ocasions de services réels. En un mot, on ne peut trop s'endurcir aux airs & aux manieres. Cette regle est également utile pour la vie civile, & pour la pieté ; pour la perfection de l'esprit, & pour celle du cœur.

CHAPITRE XI.

De la ſeule preſence des objets corporels, paſſionnés, ou non, animés, ou non.

I.

CE ne ſont pas ſimplement les objets poſſionnés ou animés qui nous paſſionnent & qui font impreſſion dans nôtre cœur ; la ſimple preſence d'un objet corporel, ſoit qu'il ſoit paſſionné, ou qu'il ne le ſoit pas ; animé ou non, peut nous remuer trez-vivement, & faire dans nôtre cœur de grands ravages.

II.

Comment un ſaint Roy parfaitement ſelon le cœur de Dieu ; le plus doux & le plus équitable des hommes devint-il en un mo-

3. part. sect. 3. ment adultere, homicide, ennemi de Dieu, barbare, inhumain, violateur des plus saintes loix de la raison & de la justice ? Quelques aparences de blanc & de rouge mêlés sur le visage d'une femme, causerent, dés la premiere fois, tous ces funestes effets. Il seroit aisé d'alegner une infinité de pareils exemples.

III.

Les choses même les plus insensibles peuvent faire de trez-vives impressions dans le cœur humain, par la liaison des traces qu'elles rencontrent dans le cerveau, & par ces idées accessoires dont je parlois tantôt. C'est par là que même le silence & l'obscurité d'un bois, le murmure d'un ruisseau, l'odeur d'une fleur, le chant d'un oiseau peuvent remuer le cœur d'une maniere trez-vive, réveiller des passions que l'on croyoit éteintes, & en exciter de nouvelles. Il y a bien de l'aparence

que le jeune Benoît n'avoit de ſes jours éprouvé rien de ſemblable à ce qu'il reſſentit dans le fond de ſa ſolitude, lors qu'un oiſeau qui vint ſe ſituer devant lui, lui rapela l'idée d'un objet flateur, qu'il n'avoit peut-être jamais regardé que fort indifferemment. 3. part. ſect. 3.

VI.

A peine Iſaac eut-il ſenti les parfums des habits d'Eſaü, dont Jacob s'étoit revêtu, que cette odeur lui retraça ſi vivement l'idée de ſon fils ainé, qu'il ne douta plus que ce ne fût lui: & qu'alors toute ſa tendreſſe pour lui, qui avoit été comme ſuſpenduë, par ſon doute, ſe ranima. Ce fut ainſi que ſon eſprit & ſon cœur devinrent les dupes de ſon odorat.

V.

Cette illuſion n'eſt pas ſi rare qu'on pouroit ſe l'imaginer. Que de devots acoûtumez à de longues ſtations dans les Egliſes, ne s'y croyent atachés que par le

3. part. sect. 3. cœur, qui, dans la verité, n'y sont retenus que par les sens. Il y fait frais, il y fait beau, il y sent bon. Il n'en faut pas davantage pour les retenir; & ainsi une bonne voute impenetrable aux rayons du Soleil, la manificence des ornemens, quelque cassolette, ou quelques fleurs sont les vrais liens qui atachent là secretement ces devots: pendant qu'ils en font tout l'honneur à Dieu, & tout le merite à leur cœur.

VI.

Presque tout nous plait, dés qu'il est nouveau: & les mêmes choses qui nous ont charmé dans leur nouveauté, nous deviennent insuportables, en vieillissant, sans changer de nature. Je ne parle pas simplement des choses animées, comme des hommes; car il est vrai que ceux-cy changent en vieillissant, du moins par le corps. Je parle des choses les plus insensibles, comme des belles maisons,

des jardins, des bijoux, des aju- 3. *part.*
ſtemens. Nous changeons de dif- *ſect.* 3.
poſitions de cœur par raport à tout cela, ſans que cela change. Et quoique l'action de ces objets ſoit, de leur part, toûjours la même; les impreſſions qui en reviennent au cœur ſont trez-differentes.

VII.

Cette inegalité, cette bizarerie, cette inſtabilité de nos gouts & de nos ſentimens eſt la grande ſource de cette éternelle viciſſitude des modes. Tel ajuſtement dont on avoit eſté enchanté, lors qu'on l'inventa, rebute, dès qu'il a quelques années. On avoit cent fois dit qu'il n'y avoit rien de mieux: qu'il ſeïoit parfaitement bien: que ſa durée ſeroit éternelle; & à peine a-t-il dix ans de vie, qu'on le condamne au feu: ou qu'on le relegue chez les Iroquois.

Plût à Dieu que cet amour du changement & de la nouveauté ne paſsât pas juſques dans les de-

3. part. sect. 3. voirs de la Religion & dans les exercices de pieté !

VIII.

Reconnoissons du moins nôtre foible ; & combien les dispositions de nôtre cœur sont dependantes des impressions que les corps du dehors font sur nos sens : puisque cette instabilité ne vient que du changement qui arive à nos organes. Dés qu'ils se sont endurcis à l'action des objets ; ils n'en sont plus également ébranlés ; & l'impression qui en revient au cœur n'en est plus ni si vive, ni si sensible ; & ainsi ces objets, sans nul changement de leur part, nous deviennent imperceptiblement insipides, desagreables, degoutans ; de sorte que l'on veut changer, à quelque prix que ce soit. Que cela fait bien voir aussi la petitesse & le vuide de ces objets, & que ce n'est pas pour eux que nôtre cœur est créé ! Il est vrai cependant que malgré leur petitesse

teſſe & leur vuide, nous y tenons souvent beaucoup plus que nous ne penſons. 3. part. sect. 3.

IX.

Dans l'opulence & l'abondance de toutes choſes où vous eſtes né, vous vous imaginez ne tenir à rien de ce que vous poſſedez ſi tranquillement. On vous vient annoncer, dans un jour de regale avec vos amis, que vos vignes ont eſté grêlées; ou que vôtre caroſſe ayant verſé, les glaces en ſont caſſées. Vous recevez tranquilement ces nouvelles: la joye de la preſence de vos amis vous permet à peine d'y faire reflexion, & vous jureriez que vous n'avez nulle atache à ces choſes: mais obſervez-vous un peu dans la ſuite: ſondez de tems en tems vôtre cœur; & vous verrez qu'au milieu de cette foule de ſentimens agreables qui vous reviennent de la preſence de vos amis; il y a dans je ne ſay quel coin de vous-même

3. part. sect. 3. un certain ſentiment confus & ſourd, qui vous retient & vous empêche de vous abandonner au plaiſir; un ſentiment, dis-je, qui ſe répand imperceptiblement ſur les autres ſentimens agreables, & qui les trouble. Vous ſerez même quelque tems à porter l'impreſſion deſagreable de ce ſentiment, ſans ſavoir quel il eſt; vous voudrez vous divertir pleinement, & vous ne le pourez: étudiez-vous donc: revenez ſur vos pas: rapelez ce qui vous eſt arivé; & vous reconnoîtrez enfin que ce qui vous retient ainſi, & qui trouble vôtre joye, eſt une impreſſion deſagreable qui s'eſt formée, à vôtre inſçu, dans vôtre cœur, & qui vous eſt reſtée des nouvelles qu'on vous a tantôt aportées; & ne doutez plus, aprez cela, que ce cœur ne tînt à vos vignes, & aux glaces de vôtre caroſſe.

X.

Ce qui fait que nous ne croyons

pas tenir à la plûpart des choſes auxquelles nous tenons; c'eſt que nous avons preſque toûjours ou quelque affaire importante, ou quelque paſſion particuliere & violente, qui nous ocupe, & qui enlevant preſque toute nôtre aplication, ne nous permet pas de faire atention aux autres objets de nos ataches. 3. part. ſect. 3.

XI.

Vous vous imaginez que cet homme qui ſollicite une affaire de conſequence; & que cet Abbé qui eſt tout ocupé du ſoin de ſe diſpoſer aux Actes publics, d'où dependent ſa reception au Doctorat, & le reſte de ſa fortune Eccleſiaſtique, tiennent peu à leur patrie, & prennent peu de part aux affaires publiques. Faites gagner le procez à l'un, & donnez à l'autre le Bonnet de Docteur; obſervez les enſuite dans leur état de deſocupation & de tranquilité, & vous verrez par leur empreſſe-

3. part. sect. 3. ment pour les nouvelles, leur inquietude pour les évenemens, leur joye pour les hureux succez, & leur chagrin pour les pertes des villes & des batailles, si les interets de leur patrie & la gloire de leur nation leur sont fort indifferentes; & s'ils n'y tenoient pas fortement, sans le savoir.

XII.

Vous vous étonnez de ce que les solitaires sont d'ordinaire les plus touchez de ces évenemens, lors qu'ils viennent à leur connoissance. C'est qu'afranchis des passions violentes, & du soin des affaires temporelles, ils sont en état de ressentir les moindres blessures, & d'être blessés des moindres coups que l'on porte aux objets auxquels ils tiennent. De tous ces objets à leur cœur il y a des rayons de communication, par lesquels ces objets lui transmettent leurs mouvemens.

XIII.

C'eſt encore cette diſpoſition qui rend les ſolitaires ſi ſenſibles aux plus petits ſujets de chagrin, & qui fait qu'on les voit quelquefois ſe conſumer d'ennui pour des bagatelles qui auroient à peine areſté un moment les gens engagés dans le commerce du monde. 3. *part. ſect.* 3.

XIV.

Hureux ceux qui tout ocupez du deſir de plaire à Dieu, & de la grande affaire du ſalut, ſe mettent en état d'eſtre peu touchés non ſeulement de ces bagatelles; mais même des plus grandes affaires du monde, & de tout ce qu'il eſtime le plus. Qu'il eſt aiſé de devenir indifferent pour tout ce qui paſſe, lors qu'on aſpire à des biens immuables & éternels!

3. part. sect. 3.

CHAPITRE XII.

Preſervatifs contre les impreſſions & les illuſions qui nous reviennent de la part des corps de dehors.

I.

IL faut l'avoüer de bonne foy, ſans la grace de JESUS-CHRIST il y a peu de remedes contre les impreſſions qui nous reviennent de la part des corps de dehors. Une impreſſion d'amertume répanduë dans le cœur, en même tems que les objets ſenſibles y répandent leurs trompeuſes douceurs : un plaiſir ſpirituel plus grand que celui des ſens, délivre bien-tôt le cœur & de ces plaiſirs trompeurs, & de ces douceurs ſe-

duiſantes. Mais ſans cette grace de plaiſir, ou d'amertume, qu'il eſt mal-aiſé de ne pas ſuccomber à ces agreables, mais funeſtes impreſſions des objets ſenſibles! 3. *part.* *ſect.* 3.

II.

Puis qu'il eſt donc ſi difficile de ſe defendre de ces impreſſions, lors qu'elles ont paſſé dans le cœur; il faut mettre tout en œuvre pour leur en interdire l'accez; & pour cela je ne ſay que deux voyes qui puiſſent avoir quelque ſuccez; l'une, d'éluder autant que l'on peut l'action des corps propres à nous faire de ces impreſſions; & l'autre, de s'afermir, ou de s'endurcir contre cette action.

III.

Les corps qui nous environnent ſont de deux ſortes. Il y en a de l'uſage deſquels on peut abſolument ſe paſſer; & il y en a d'autres à l'uſage deſquels nous ſommes aſſujettis malgré nous.

Il y en a dont les impreſſions

3. part. 1. ét. 3. nous sont trez-funestes ; & il s'en trouve aussi dont les impressions n'ont rien, par elles-mêmes, de dangereux ; quoi qu'elles soient souvent incommodes, & que par là elles entrent indirectement dans nos mœurs.

IV.

Il faut donc que chacun s'étudie avec soin ; & voïe de quels corps il reçoit de plus facheuses, de plus incommodes, de plus dangereuses, de plus funestes impressions.

V.

Par bonheur, pour nous, il se trouve que les corps dont nous recevons de plus funestes blessures, sont ceux de l'usage desquels nous pouvons absolument nous passer, & dont par consequent nous pouvons éluder les impressions ; & ainsi quand on a remarqué que tels & tels alimens, telles & telles liqueurs, tels spectacles, telles compagnies alu-

ment dans le cœur de dangereu- *3. part. sect. 3.*
ſes flammes, ou excitent des ſen-
timens ſeduiſans ; il ne faut pas
heziter à ſe les retrancher. Ce
ſont là proprement ces yeux ſcan-
daleux qu'il faut s'aracher ; ce
ſont ces mains & ces pieds qu'on
doit ſe couper, ſuivant l'Evangi-
le. On peut bien ſe paſſer de tel-
les liqueurs, de tels alimens qui
ne ſont que pour la delicateſſe ;
on peut bien vivre content, ſans
telle & telle compagnie ; ſans ces
aſſemblées profanes ; ſans ces di-
vertiſſemens de theatre, qui ne
ſont bons qu'à faire du cœur hu-
main le theatre inviſible, mais
réel de toutes les paſſions. Si l'on
ſe trouve donc bleſſé, comme
effectivement on ne l'eſt que trop
ſouvent, de tous ces objets : c'eſt
qu'on le veut bien.

VI.

A l'égard des autres corps dont
nous ne pouvons abſolument élu-
der l'impreſſion ; comme l'air, les

3. par. Sect. 3. broüillards, les pluïes, le froid, le chaud ; ces épanchemens imperceptibles de matieres ſubtiles, qui cauſent tant de revolutions & de maladies ; tous ces divers mouvemens des corps environnans, qui en remuant nôtre imagination, ébranlent nôtre cœur, par contre-coup ; le parti qu'il y a à prendre, eſt de travailler à s'afermir contre ces mouvemens, par un genre de vie un peu dur & ſevere. Une vie molle & delicate rend d'une extréme ſenſibilité pour les plus foibles impreſſions des corps. Les moindres alors ſont capables de troubler l'eſprit dans ſes fonctions, & de toucher le cœur : au lieu qu'une vie de travail & d'exercice émouſſe la pointe des ſens, & affoiblit leur vivacité. Un corps acoûtumé à ſe traiter un peu durement, s'endurcit imperceptiblement à l'action des autres corps. Ses fibres devenuës plus

fermes & plus ſolides ſont moins ſuſceptibles de l'ébranlement de ces corps ; & par conſequent le contre-coup qui s'en porte dans l'eſprit & dans le cœur, eſt bien moins violent, bien moins en état de partager l'un & l'autre. *3. part. ſect. 3.*

VII.

Auſſi a-t-on toûjours vû que tous ceux qui ont fait quelque profeſſion ou d'acquerir la vertu, ou de chercher la verité, ont aſſez negligé les aiſes de la vie, ont eu peu de ſoin de leur corps, & ont vécu aſſez durement.

VIII.

Que ſi on a eu le malheur d'eſtre élevé trop delicatement ; & que l'on ait un corps d'une conſtitution à eſtre ſuſceptible des moindres impreſſions des corps étrangers ; je ne ſay plus qu'un moyen pour ſe preſerver, ou du moins pour ſe mettre un peu à couvert des ſentimens deſagreables qui en pouroient reve-

3. part. sect. 3.

nir. Il faut faire diverſion par la contemplation & l'amour de la verité. L'eſprit étant fini, & chaque penſée le partageant ; il arive ſouvent qu'une penſée en bannit une autre : ou du moins elle l'afoiblit. On peut donc par une aplication ſerieuſe à la verité, je ne dis pas bannir abſolument tout ſentiment deſagreable ; (Il y a des douleurs d'une vivacité à reſiſter aux plus grands efforts de contemplation naturelle.) Mais du moins éclipſer les moderés, & affoiblir les plus violens. Un grand plaiſir & un fort amour effacent aiſément un plaiſir & un amour moderé, & balancent du moins beaucoup un grand plaiſir & un grand amour. Or la contemplation de la verité eſt capable & d'exciter de grands plaiſirs, & de donner beaucoup d'amour.

// J'ay connu une perſonne qui dans
// la découverte des verités pure-
// ment naturelles ſe ſentoit agitée

de plaiſirs ſi vifs, que ne ſe trouvant pas aſſez de force pour les ſoutenir long-tems ; elle étoit obligée de diſcontinuer ſon aplication, comme pour prendre haleine, & renouveller ſes forces, dans ces intervales. *3. part. ſect. 3.*

IX.

Je ſay bien que les ames empriſonnées dans un corps de la delicateſſe que je viens de repreſenter, ont de grands obſtacles à la contemplation de la verité : & que les ſentimens ſi vifs & ſi frequens dont elles ſont agitées y mettent beaucoup d'oppoſition : mais enfin leurs agitations ne ſont pas continuelles. Elles doivent donc profiter des momens de calme & de tranquilité, pour faire connoiſſance avec la verité, & pour lui faire leur cour. Leur aſſiduité à la chercher & à fraper à ſa porte, leur en facilitera l'ouverture ; peut-être même cette verité fera-t-elle une partie du chemin ; &

3. part. sect. 3. dés qu'ils auront esté assez hureux pour en obtenir quelques faveurs; ils sentiront pour elle une atache qui balancera facilement leur esclavage pour les objets sensibles. Il est vrai qu'ils ne détruiront cet esclavage qu'en devenant esclaves de la verité. Mais, mon Dieu! que cet esclavage est libre! & qu'il rend une ame superieure à tout ce qui est créé!

X.

Icy je ne doute pas que ceux qui n'ont jamais fait nulle épreuve de ces choses, ne les regardent comme de beaux rêves, & ne soient fort tentés de s'en divertir. Mais à toutes leurs railleries, les ames qui en ont fait une hureuse experience, n'auroient pour toute réponse que cette excellente parole de Saint Augustin, sur un sujet pareil: *Rideat me ista dicentem qui hæc non videt; & ego doleam ridentem me. Que ceux qui n'ont nulle connoissance des choses*

que j'avance, se rient de moy: pour moy je n'auray que de la compassion pour les rieurs. 3. part. sect. 3.

XI.

Aprez tout, quelques inévitables & quelques continuelles que soient les douleurs & les peines de cette vie, on peut, avec le tems, se les rendre moins insuportables, sur tout lors qu'on les reçoit dans des vûës Chrétiennes; & qu'on s'en fait un negoce pour une vie plus hureuse.

XII.

Enfin pour ce qui regarde les illusions qui nous reviennent des impressions des corps étrangers; le moyen le plus seur de s'en affranchir, est d'observer & d'étudier ces impressions, & de s'acoûtumer à discerner la part qu'elles ont à nôtre conduite; & à démêler ce que nos actions tiennent des ébranlemens de la machine, d'avec ce qu'elles tiennent de nôtre raison, de nôtre liberté, &

3. part. sect. 3. même de la grace, si cela se peut.

XIII.

Cette étude fait la plus considerable partie de la connoissance de soi-même. Et je ne dirai rien de trop, en avançant qu'elle est peut-être de toutes les études la plus importante & la plus convenable non seulement à un Chrétien, mais même à un homme raisonnable : puis qu'il ne faut qu'être raisonnable pour vouloir se mettre en état de se conduire soi-même, pour renoncer à se laisser emporter aux mouvemens d'une pure machine ; ou enfin, dans la necessité d'estre conduit, pour ne s'abandonner qu'à la conduite d'une intelligence infinie.

QUATRIE'ME PARTIE.

Du cœur humain conſideré en lui-même.

I.

LE cœur de l'homme n'avoit eſté fait que pour ſe porter à Dieu, & pour tendre vers cet Eſtre ſouverain, comme à l'hureux terme & à l'unique centre de tous ſes mouvemens. Le precepte de l'amour de Dieu fut écrit, dés le commencement, dans le fond de ſon eſtre de la main même de ſon divin Auteur; & ne fut qu'une ſuite du deſſein de Dieu ſur lui; &, pour ainſi dire, du tour qu'il lui donna dans ſa creation.

4 part.

II.

Telle fut la situation de ce cœur dans le premier état. Mais Dieu lui ayant laissé la liberté d'y demeurer, s'il vouloit ; ce cœur si bien tourné n'usa de cette liberté que pour se precipiter & se détourner de Dieu : & depuis cela, ce cœur qui auparavant n'étoit qu'amour de Dieu, ne devint, en un moment, qu'amour propre ; & n'aima plus, abandonné à lui-même, que ce qui a raport à lui. C'est là proprement la grande source de l'irregularité de tous ses mouvemens, & ce qui fait le déréglement de ses inclinations.

III.

Il faudroit s'être peu étudié, pour ne pas voir que c'est à ce malheureux pere que tous nos vices doivent leur naissance, leur progrez & leur durée ; & que, suivant qu'il le juge utile à ses interets, il excite, il arête, il suspend, ou fait même mourir les

uns ou les autres de ces mauvais enfans ; de sorte neanmoins qu'il lui en faut toûjours un certain nombre, & que s'il en étouffe quelques-uns, ce n'est que pour donner aux autres plus de vivacité & de vigueur. 4 part.

IV.

Il est vrai cependant qu'il y en a trois ou quatre dont il ne peut presque jamais se défaire absolument : parce qu'ils sont comme les Generaux dont il se sert pour étendre & établir son regne ; savoir, 1. l'amour du plaisir, ou du bonheur ; 2. l'amour de l'estime, ou de la gloire ; 3. l'amour de l'opulence, ou des richesses ; 4. l'amour de la grandeur, ou de l'élevation.

V.

Ces inclinations qui jointes à l'amour de soi-même, dont elles naissent, sont comme le fond du cœur humain, sont bonnes & legitimes, ou du moins indifferen-

4 *part.* tes d'elles-mêmes, & dans l'inſtitution de la nature : Mais le peché ayant empoiſonné cette ſource & corompu l'amour de nous-mêmes ; il a auſſi déréglé ces inclinations, & les a transformées en autant de vices, en les changeant en paſſions : parce qu'elles ſont devenuës, par là, ſeditieuſes & ſujettes à ſe ſoulever contre la raiſon : & ainſi l'amour déréglé ou paſſionné de l'eſtime eſt un vice qu'on apelle *orgueil*. L'amour paſſionné du plaiſir eſt le vice de la *volupté*. L'amour outré de l'opulence eſt le vice de l'*avarice*. L'amour demeſuré de la grandeur eſt le vice de l'*ambition*.

VI.

Comme c'eſt à ces quatre inclinations, & à l'amour propre qui eſt leur pere, que peuvent ſe reduire tous nos vices & toutes nos paſſions: c'eſt auſſi à ces cinq chefs que nous nous retrancherons dans la découverte du cœur humain pris en

lui-même; & encore ne doit-on pas 4 part.
s'atendre que nous nous arêtions à faire de magnifiques portraits, ou de vives deſcriptions de ces vices capitaux ; ni que nous inſiſtions beaucoup à en faire voir l'énormité, le deſordre, ou les mauvaiſes ſuites. Tout cela a déja eſté executé plus d'une fois, par d'habiles mains ; & ainſi nos recherches ſur cela, ſe termineront à découvrir, par diverſes reflexions, les diverſes illuſions que ces vices ou ces inclinations déréglées font à nôtre cœur : ou celles que nôtre cœur fait à nôtre eſprit, par l'entremiſe de ces vices.

VII.

Je ſay bien qu'il n'eſt pas poſſible de conſiderer ces inclinations dans cet état de déréglement, ſans les regarder avec quelque raport ou à la juſtice immuable, ou au corps humain : car ce n'eſt qu'à cauſe du mouvement du

4part. ſang & des eſprits, qu'elles deviennent des émotions ſenſibles: & le cœur de l'homme a de ſi étroites relations avec Dieu & avec ſon corps, qu'il eſt comme impoſſible de l'en détacher abſolument, même par la penſée: mais icy nôtre atention ne ſe portera directement qu'à découvrir les illuſions que ces inclinations nous font; & ne regardera qu'indirectement les relations qu'elles ont avec la juſtice & avec le corps. Nous alons donc commencer par quelques reflexions generales ſur les principales ſources de ces illuſions; & puis nous entrerons dans le détail.

SECTION I.

Reflexions sur les principales sources des illusions que les passions font au cœur humain.

CEs sources principales d'illusions ne sont elles-mêmes que des illusions capitales que les passions font à nôtre cœur. J'en trouve cinq ou six.

1°. Elles ne lui laissent voir leurs objets, que par leurs beaux endroits, & par ce qu'ils ont de specieux & de legitime.

2°. Si le legitime ne s'y trouve pas; elles y répandent d'agreables & de seduisantes couleurs.

3°. Elles nous portent à attribuer à leurs objets les sentimens dont nous sommes frapés à leur presence.

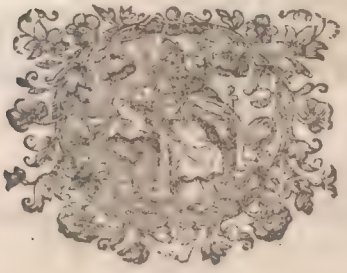
4 part. sect. 1.

4°. Elles nous portent à croire que les mêmes objets doivent exciter les mêmes passions dans le cœur de tous les hommes.

5°. Elles ne nous plaisent qu'autant qu'elles nous ménent à leur objet.

6°. Elles nous representent comme possibles les objets les plus impossibles.

Touchons legerement quelque chose de ces sources.



4. part. sect. 1.

CHAPITRE I.

Que les passions ne nous laissent voir leurs objets que par leurs beaux endroits, & parce qu'ils ont de specieux & de legitime.

I.

ON ne seduit jamais mieux un aveugle, qu'en le flatant de le mener où il veut aler. C'est ce que les passions font merveilleusement bien à l'égard du cœur humain. Il a un merveilleux penchant pour leurs objets. Mais il ne voudroit pourtant pas s'y porter, s'il les croyoit illegitimes. Que font les passions ? elles ne lui laissent voir ces objets, que par les beaux endroits, & par ce qu'ils

4. part. sect. ont de legitime ; & sur cela, il ne craint pas de s'embarquer sous leur conduite.

II.

Ainsi l'ambition dans un homme qui a encore quelque conscience, ne lui laissera voir dans les premieres Charges de l'Etat ou de l'Eglise, que les moyens & la facilité de se rendre utile à l'un & à l'autre : & dans cette vûë séduisante, que ne fait-on pas pour se pousser ? On cherche, on se presente, on frape, on demande sans scrupule : On s'efforce, on grimpe, on s'éleve par toutes sortes de voyes. Mais voulez-vous voir vôtre illusion, & que ce n'est nullement l'utilité de l'Eglise qui vous agite ? Vous aviez dabord été placé dans une terre en friche, dont les plantes n'avoient presque nulle culture, & où les hommes vivent dans d'épaisses tenebres, & dans une ignorance grossiere des choses de la Reli-

gion. Il y avoit donc beaucoup de fruit à faire en ce païs : mais c'eſt une Province éloignée de la Cour ; & le revenu de ce poſte eſt trez-mince. On vous en offre un autre où il y a bien moins à travailler : mais le revenu en eſt beaucoup plus gros ; & avec cela il vous raproche de la Capitale du Royaume. Il n'en faut pas davantage : vous n'hezitez pas à rompre avec vôtre premiere Epouſe, pour vous lier à celle-cy. De bonne foy, eſt-ce l'utilité de l'Egliſe, ou la vôtre que vous cherchez ? 4. part. ſect. 1.

III.

Ainſi la volupté & la moleſſe ne laiſſeront voir à une ame voluptueuſe que la ſimple conſervation d'une vie que l'on n'a qu'en dépos. Et dans cette vûë que ne ſe permet-on pas, que ne ſe pardonne-t-on pas ? On ſe permet les plus grandes delicateſſes, les plus étudiés rafinemens de ra-

4 part. sect. 1. gouts & de divertiſſemens : on ſe donne liberalement toutes les douceurs de la vie : on prend toutes ſes aiſes : on ſe pardonne les Bals, la Comédie, l'*Opera*, l'inobſervation des Feſtes, & le violement le plus criminel des jeûnes de l'Egliſe ; & tout cela pour la conſervation d'une ſanté qui devoit eſtre ſacrifiée à la penitence. Quelle plus étrange illuſion !

IV.

Ainſi l'amour du luxe & de la magnificence dans un Eccleſiaſtique, ne lui laiſſera voir que l'avantage de ſe donner du relief & de l'autorité, & d'inſpirer, par là, aux peuples, le reſpect & la ſoumiſſion. Et dans cette vûë ſi delicate quels équipages ne ſe donnera-t-il pas ? quels apartemens, quels ameublemens, quel cortege ? Comme ſi les Apôtres, & les hommes Apoſtoliques qu'on a vû de nos jours marcher ſur leurs

traces, avoient eu beſoin de ces ſecours étrangers pour s'atirer le reſpect, la ſoumiſſion & la confiance des peuples ? 4. part. sect. 1.

V.

Ainſi l'avarice ne laiſſe voir à un cœur avare que des incendies de maiſons, que des pillages de gens de guerre, que des années de ſterilité & de famine, que des renverſemens de fortune, & que d'autres évenemens imaginaires. Et dans ces vûës terribles, ou ces terreurs paniques, que ne fait-on pas pour amaſſer & pour s'enrichir ? On n'épargne ni l'artifice, ni la fraude, ni la violence, pendant qu'on plaint les aumônes & les plus petits ſecours au prochain. On met en uſage les contracts uſuraires & ſimoniaques ; on vent enfin bien cherement juſques dans les lieux les plus conſacrés, la permiſſion d'y faire vœu de pauvreté ; & des Vierges qui ont courageuſement vaincu le

4. part. sect. 1. demon de l'impureté, se laissent lâchement vaincre à celui de l'avarice : d'autant plus insensées, dit un Pere, & moins excusables en cela, qu'elles perdent contre un trez-foible ennemi & dans un leger combat toute la gloire & tout le merite qu'elles s'étoient acquis en resistant aux efforts d'un ennemi beaucoup plus redoutable.*

* *Majori certamine superato, in faciliore totum perdunt.* S. Chrysostom. hom. 79. in Matth.

4 part. sect. 1.

CHAPITRE II.

Commerce d'illusions & d'injustices entre les passions ; & qu'elles répandent sur leurs objets d'agreables ou de desagreables couleurs, suivant leurs interêts.

I.

SI ce que le cœur desire ne se trouve pas réellement dans les objets des passions, elles ont soin d'y répandre d'agreables couleurs, dont l'éclat seducteur portant l'esprit à juger favorablement de ces objets, le fait ainsi tomber en mille égaremens à l'égard de la verité, & à l'égard du bien.

4. *part.* *sect.* 1.

II.

L'amour fait des objets auxquels il s'atache, les plus beaux portraits du monde : fussent-ils parfaitement defigurés, il y répand à pleines mains les graces & les bonnes qualités. Dans les personnes les plus disgraciées il trouve infiniment d'esprit & de sagesse, toute la probité & la fidelité, toute la generosité, & tout le merite possibles. Les traces de ces objets & de ces personnes sont tellement jointes, dans le cerveau, aux traces de toutes ces bonnes qualités, que les idées des uns ne se presentent plus à l'esprit, sans les idées des autres. L'imagination ainsi corompuë fait effort pour corompre la raison, en faveur de la passion, & porte effectivement celle-là à juger de ces objets, non pas selon ce qu'ils sont en eux-mêmes : mais selon ce qu'ils paroissent à la passion.

III.

4. part. sect. 1.

Ainſi l'on voit tous les jours des gens d'eſprit vous dire bien ſerieuſement qu'ils trouvent infiniment eſtimables & pleins de merite des ſujets où le reſte des hommes ne trouve rien que de mince, que de petit, que de mépriſable ; & l'on ne doit pas croire que ce ſoit par eſprit de contradiction que ces gens parlent un langage ſi different du reſte des hommes : ils diſent ce qu'ils penſent : & ils ne penſent, ſur ces ſujets, autrement que les autres, que parce qu'ils les regardent par d'autres lunettes. Leur amour, leur paſſion eſt une lunette agreablement colorée, qui répand ſa couleur ſur ces objets ; & tout le genre humain en jugeroit comme eux, s'il les regardoit par la même lunette, & au travers de la même paſſion.

IV.

Mais ſi la paſſion d'amour ſe

4 part. Sect. 1.

trouve fondée sur quelque merite effectif ; elle passe quelquefois jusques à la veneration : & alors tout paroit venerable dans la personne qui a ce merite. Si c'est un Auteur qui ait réussi sur quelque sujet ; on s'enteste de tous ses sentimens : on les reçoit sans examen : on lui atribuë l'infaillibilité ; & s'il a de la reputation, on se fait honneur de se dire son disciple : on se range sous ses enseignes : on combat pour sa défense ; & l'on n'oublie rien pour lui faire des sectateurs : ou plûtôt des adorateurs : enfin l'on passe jusqu'à regarder comme faux & comme insoutenable, tout ce qui s'écarte de ses pensées. J'ay connu un homme d'esprit, qui s'étant long-tems gendarmé contre certains sentimens, parce qu'un Auteur de merite & pour qui il avoit de la veneration, les avoit combattus ; en a enfin reconnu la solidité & la verité, lorsque la

paſſion lui a permis de les examiner, & s'eſt mocqué de lui-même. 4. part. ſect. 1.

V.

La haine fait, à proportion, un effet tout contraire. Et s'il arive (comme on le voit quelquefois) qu'on vienne à haïr le même objet qu'on avoit aimé; il n'en faut pas davantage pour le defigurer de maniere à le faire paſſer, en un inſtant, de l'excez du merite au dernier aviliſſement. Mais ce n'eſt pas aſſez que de le trouver ſans merite, cela ne donneroit que de la pitié: Il faut pour juſtifier ſa haine, lui trouver encore les plus mauvaiſes qualités. Et ainſi, par une ſurprenante metamorphoſe, il ſe trouve que cet homme du merite duquel on étourdiſſoit tout le monde; cet homme le plus plein d'honneur & de probité, de droiture & de pieté, de lumiere & de ſageſſe; cet homme enfin le plus honnête

4. part. sect. 1. & le plus poli de tous les hommes, est devenu, en un instant, le plus petit esprit, le plus entesté, le plus chicaneur, le plus fourbe, le plus emporté, le plus brutal, le plus mal-honnête de tous les humains. Bon Dieu! quel renversement pour ce pauvre homme! qu'il se console neanmoins : le changement ne se trouve que dans l'imagination & le cœur de son ennemi : c'est sa haine qui l'y a ainsi defiguré : elle découvre des defauts où il n'y en a point : au lieu que la charité les couvre, s'il y en a.

VI.

Mais si le faux zéle se joint à la haine, jusques à quel excez ne pousseront-ils pas leurs illusions & leur violence ? Ce ne sera pas assez d'avoir fait de cet homme le plus mal-honnête homme du monde : il faudra en faire encore un scelerat, afin d'avoir un titre specieux pour l'accabler. La

raiſon apellée au conſeil, & 4. part. ſect. 1.
ſeduite par le faux zéle, ſe fera une religion de le perſecuter, & un ſcrupule de lui permettre de ſe juſtifier ; & enfin elle ne doutera pas que ce ne ſoit rendre un grand ſervice à Dieu, que de purger la ſocieté humaine de cette prétenduë peſte. Plût à Dieu que ce ne fuſſent là que de vaines conjectures ſur les effets de ces paſſions, & qu'on ne vît pas ſimplement un homme, ou quelques particuliers : mais qu'on ne vît pas, dans tous les tems, de ſaintes Communautés, des Corps entiers outragés & opprimés par la violence de ces paſſions !

VII.

Le faux zéle met le dernier ſceau à la haine, & la rend ſans meſure & ſans remede : parce que celle-cy ſe déchargeant ſur lui de toutes ſes injuſtices & de tous ſes emportemens, elle croit pouvoir, ſur la foy de cet impo-

4. part. sect. 1.

steur, se déchainer non seulement en conscience, mais même avec merite.

VIII.

Eh! qu'il est aisé à un faux devot de prendre ce faux zéle, pour zéle de la justice, & un secret desir de vengeance, pour charité! On ne veut pas, dit-on, se venger: mais on veut procurer à son ennemi une confusion salutaire: on veut rétablir, par la punition, l'ordre renversé par la faute. Enfin on ne manque point de motifs specieux propres à colorer le plaisir secret qu'on trouve dans la vengeance. Quel trouble pour ce devot, si dans de si agreables conjonctures, Dieu venoit à lui marquer qu'il le décharge de ses interets!

IX.

Les passions les plus éclatantes dans le reste des hommes, sont plus sourdes dans les faux devots: mais en recompense elles

y ſont bien plus indomtables. L'art que leur amour propre s'eſt fait de les conſacrer, ne leur permet pas même de douter ſi elles ſont legitimes : on conte qu'en les ſuivant, on ſe fait un merite auprez de Dieu. 4. part. ſect. 1.

X.

Comme le faux zéle met le dernier ſceau à la haine, la petiteſſe d'eſprit met la derniere main au faux zéle, & rend ſes ſeductions auſſi irremediables, que celles de la haine. Pour revenir de la haine, il faudroit la connoître auſſi horrible qu'elle eſt : & le faux zéle la cache. Pour revenir du faux zéle ; il faudroit pouvoir regarder, en même tems, les objets par pluſieurs côtez ; & la petiteſſe d'eſprit les cache, ou plûtôt ne permet pas de les découvrir, ni de les comparer.

4. part. sect. 1.

XI.

Enfin c'eſt encore par la même raiſon que le faux zéle & la petiteſſe d'eſprit mettent le dernier ſceau à l'enteſtement & à l'opiniâtreté, & rendent irrevocables les partis que la haine a pris. Ne demandez donc pas pourquoy les heretiques ſont ſi aheurtés & ſi opiniâtres. Leur faux zéle ſe trouve d'ordinaire joint à la haine & à la petiteſſe d'eſprit.

XII.

Que cela fait bien voir (pour le dire en paſſant) combien on ſe trompe ſur le fait de l'opiniâtreté! & celui qui dit *oui*, & celui qui dit *non*; celui qui juge juſte, & celui qui juge faux, s'en accuſent également. Et en éffet, celui qui juge juſte, ne doit pas eſtre moins arêté à ſon ſentiment, que celui qui juge faux: mais la difference eſt, que c'eſt la vuë claire de la verité qui fixe celui

qui juge juſte : au lieu que ce n'eſt qu'une fauſſe lueur, ou qu'un zéle trompeur qui arête celui qui juge faux. Dans l'un c'eſt l'eſprit qui emporte le cœur, & dans l'autre c'eſt le cœur qui entraine l'eſprit : & ainſi c'eſt fermeté dans l'un, & c'eſt opiniâtreté dans l'autre. 4. *part.* *ſect.* 1.

XIII.

Que de gens ſe font honneur de leur fermeté ou de leur immobilité dans certains ſentimens, qui n'en ſont redevables qu'à leur petiteſſe d'eſprit ! & qu'il s'en trouve encore qui ſe font une religion & un merite d'avoir flétri, ruiné, opprimé certaines perſonnes ; & qui n'ont, en tout cela, ſignalé que leur haine, ou leur envie : car c'eſt encore une des paſſions les plus emportées, & qui ſait mieux ſe déguiſer dans ſes emportemens, & répandre avec plus de profuſion ſa

4. part. sect. 1. malignité sur les objets auxquels elle s'atache.

XIV.

Cette passion a quelque chose de si honteux & de si bas, qu'elle se cache non seulement aux autres, mais aussi à ceux même qu'elle possede. Elle passera volontiers pour ambition, pour haine, pour vengeance : mais elle ne veut jamais passer pour ce qu'elle est ; & si elle manque de couleurs honorables pour se couvrir : elle aimera mieux prendre les livrées de la malignité, ou de la cruauté, que de se laisser voir au naturel. Etrange maladie, que celle qui ne veut point se laisser voir !

XV.

Qu'a-t-elle donc de si honteux ? Le voicy. C'est qu'elle se trouve incommodée du merite d'autruy. Son but est de le détruire, ou du moins de le flétrir & de s'en défaire. Eh ! que ne

fait-elle point pour cela ? Si elle n'oſe mettre la violence en uſage; elle y emploira les honneurs, les charges, & les preſens, pourvû qu'ils ſervent à écarter & mettre hors de portée, à ſon égard, ceux qui lui paroiſſent coupables de trop de merite ; & ainſi cruellement charitable, elle trouve l'art, par de perfides bienfaits & des dignités meurtrieres, d'exiler un merite qui l'incommoderoit de prez ; & elle ſait même ſe faire un honneur de ce lâche procedé, & un vrai merite de la proſcription du merite. 4. part. ſect. 1.

XVI.

Il eſt cependant remarquable que ce n'eſt pas ſimplement le merite qui l'incommode & qui l'irrite : c'eſt le merite connu. Un merite obſcur & inconnu, ou du moins qui ne ſeroit connu que de Dieu, ne l'incommoderoit point. Elle verroit ſans chagrin les plus rares qualités & la plus

4. part. sect. 1. haute perfection, si elle pouvoit s'assurer qu'elles ne vinssent jamais à la connoissance des hommes. Elle sait bien que Dieu les connoit : mais la connoissance que Dieu en a, ne l'inquiete point. Eh! d'où vient que le merite d'autruy, s'il n'est connu que de Dieu, ne nous incommode point : & qu'il nous chagrine tant dés qu'il est connu des hommes ; si ce n'est que nous sommes bien moins sensibles à l'estime de Dieu, qu'à celle des hommes ? Et cependant, ô aveuglement ! ce ne devroit estre que pour l'estime de Dieu, que pour les faveurs & les dons d'un Dieu, qu'il faudroit avoir de l'ardeur & de l'émulation. *Æmulamini charismata meliora.*

4. part. sect. 1.

CHAPITRE III.

Que les passions nous portent à atribuer à leurs objets les mémes sentimens dont nous sommes frapés à leur presence.

I.

CEtte source d'illusions que nos passions fournissent, est assez semblable à celle des seductions que nous recevons des sens. Comme les objets des sens nous paroissent renfermer les sensations qui s'excitent en nous à leur presence ; les objets de nos passions, sur tout s'ils sont animés, nous paroissent pleins des dispositions qu'ils excitent dans nôtre cœur ; & ainsi on ne doute presque pas qu'on ne soit aimé,

4 part. sect. 1.

ou haï, plaint, ou envié de ceux que l'on aime, ou que l'on hait avec paſſion, que l'on plaint, ou qu'on envie : on ne doute pas qu'ils n'ayent dans le cœur la douceur ou l'aigreur, la tendreſſe ou l'indifference, la complaiſance ou l'indignation, le gout ou le dégout qu'on reſſent pour eux.

II.

Combien ſur ce faux préjugé a-t-on vû de gens devenir les dupes de leur amour, & faire baſſement des avances dont on ne leur a tenu nul conte, & dont ils n'ont eſté payés, que par le ridicule qu'ils ſe ſont attirés ? & combien encore en voit-on devenir juſtement les victimes de leur haine, vivre dans des défiances & des inquietudes mortelles : nourir mille préventions ridicules, ne ſe repaître que de vains ombrages, & d'injuſtes ſoupçons : eſtre perpetuellement en garde

contre des gens qui ne penſent pas à eux, ou qui n'ont que des diſpoſitions à leur rendre ſervice : & perdre miſerablement, ſur tout cela, le ſommeil & le repos ? Que c'eſt bien à l'égard de ces perſonnes que ſe verifie ce beau mot de Saint Auguſtin : *Oüi, Seigneur, cela eſt ainſi, & vous l'avez juſtement ordonné, que tout eſprit vicieux eſt à lui-même, l'artiſan de ſon ſuplice : Ita eſt, Domine, & juſſiſti ut ſua ſibi pœna ſit omnis inordinatus animus.* 4. *part. ſect.* 1.

III.

C'eſt ſur cette illuſion que les paſſions les plus déraiſonnables & les moins fondées trouvent le moyen de ſe juſtifier à nos yeux, & de nous paroître pleines de raiſon & d'équité. Rien ne nous paroit plus mépriſable, que qui nous mépriſe : rien plus haïſſable, que qui nous hait. Or dés que nous haïſſons quelqu'un, nous ne doutons pas qu'il ne nous haïſſe ; dés

4. part. sect. 1. que nous le mépriſons, nous jurerions que nous en ſommes mépriſés. Car il n'eſt pas poſſible de mépriſer ceux dont on ſait qu'on eſt eſtimé. L'eſtime qu'on a pour nous, eſt à nôtre égard, un titre de merite auquel on ne peut reſiſter, ni refuſer une eſtime reciproque. On croit les gens eſtimables, quelque mince que ſoit leur merite, dés qu'ils ſavent nous eſtimer. Nous repandons donc nôtre malignité ſur les objets à qui nous voulons du mal, pour pouvoir leur en faire avec quelque couleur.

IV.

C'eſt encore de là qu'un homme chagrin répand ſon chagrin ſur les objets les plus agreables, les plus aimables & les plus eſtimables. Il n'en parle qu'avec mépris, & les croit coupables de defauts qui ne ſont que dans ſon humeur. Au contraire, s'il eſt de belle humeur, tout lui plait : il eſtime tout, il aprouve tout, juſques au vice.

CHAPITRE

4. part. sect. 1.

CHAPITRE IV.

Que les passions nous portent à croire que tous les hommes doivent estre également touchés de leurs objets.

I.

C'Est icy une des plus fecondes sources des illusions des passions. Elles nous font croire que leurs objets sont tels qu'ils doivent les faire naître dans le cœur de tous les hommes ; & qu'ainsi les mêmes objets doivent exciter les mêmes passions. C'est par là qu'un homme passionné pour la chasse, ne doute point que tous les hommes ne doivent estre frapés de la même passion. Un autre charmé de la Musique, s'imagine que tout le monde en est en-

4. *part.* *sect.* 1. chanté. Celui qui aime le jeu ou la danſe, s'étonne comment on peut vivre ſans joüer ou danſer. Il n'y a pas juſqu'aux amateurs de la fumée du tabac, qui ne comprennent pas qu'on puiſſe reſiſter au plaiſir de fumer. Enfin celui qui ſe ſent épris d'amour pour un objet profane, s'imagine avoir autant de rivaux que cet objet a de ſpectateurs. Eh! Dieu, quelles nouvelles paſſions ce préjugé n'excite-t-il pas? Que de jalouſies, que d'ombrages, que d'inquietudes, que d'averſions, que de ſoupçons, que de deſſeins violens, que d'executions ſanglantes, que de ſcenes tragiques, leſquelles n'ont d'autre fondement que cette imagination en l'air, que les mêmes objets doivent exciter les mêmes paſſions?

II.

Rien cependant n'eſt plus ordinaire, que de ſe méconter dans ces jugemens. Il y a des gens qui ſe-

ront tout de feu pour certains ob- 4 part.
jets pour lesquels les autres ne sect. 1.
sont que de glace. Il y en a qui se sentent réellement tout ébranlez par des concerts qui endorment les autres. Et tel a cru regaler parfaitement ses amis par de pretendus divertissemens qui les ont desolés.

III.

La raison de ce méconte est, que les objets n'agissent sur l'esprit, que par l'entremise du corps ; de sorte que la constitution du corps étant trez-differente en differens hommes ; il s'en faut bien que les mêmes objets ne produisent dans leur esprit & dans leur cœur les mêmes sentimens & les mêmes passions. La diversité des âges, des sexes, des conditions, des situations, des emplois, & de l'éducation mettent encore sur cela de trez-grandes differences.

4. part. sect. 1.

IV.

Bien plus : Il eſt certain que le même cœur n'eſt pas toujours également touché du même objet. Le degré & la meſure de nos paſſions dépendent de l'abondance, de la ſolidité & de la force du mouvement des eſprits : or il s'en faut bien que ces diſpoſitions ne ſoient toûjours les mêmes en divers tems & divers âges dans une même perſonne. Auſſi rien n'eſt plus ordinaire, que de voir des gens ne regarder qu'avec indifference des objets dont ils ont eſté auparavant vivement remués ; & c'eſt ce qui fait qu'on ſe méconte ſi fort & ſi frequemment dans les plaiſirs qu'on ſe promet des objets de ſes paſſions. On a vû des gens qui aprez s'eſtre long-tems agreablement flatés de l'eſperance d'en joüir, aprez en avoir recherché l'occaſion avec empreſſement ; le moment venu, ils commençoient par bâiller, &

continuoient par s'ennuyer mortellement. 4. part. sect. 1.

V.

Telle a recherché avec ardeur certains ſpectacles, qui n'y étoit pas plûtôt arivée, qu'elle demandoit s'ils finiroient bien-tôt, tant ils lui cauſoient d'ennui & de dégout. Et l'on en a vû qui ne reſſentant rien de ce charme qu'ils s'étoient figuré à certaines feſtes : confus d'avoir eſté ainſi les dupes de leur paſſion, & n'oſant témoigner les premiers du dégout de ce qu'ils avoient recherché comme le ſouverain bonheur, demandoient à leurs camarades, d'un air qui marquoit aſſez leur chagrin : Avons-nous bien du plaiſir ?

VI.

Que ces triſtes experiences, que l'on fait mille fois dans la vie, devroient bien nous détromper des objets de nos paſſions, nous en faire voir le vuide, &

4. part. sect. 1. nous convaincre que le plaisir de ces passions ne dépend que du plus, ou du moins d'agitation dans le sang & dans les esprits : car ce n'est pas simplement à quelques genies d'un certain caractere, ou à quelques humeurs bizarres & inégales, que ces chagrinans mécontes arivent : L'on peut assurer que de tous ceux qui ont jamais esté touchés de passion pour quelque objet ; il n'en est point qui n'ayent esté plus ou moins trompés dans le plaisir qu'ils se promettoient de sa joüissance ; & qu'il y en a des milliers qui n'y ont trouvé qu'un dégout insuportable. C'est là le sort de presque toutes les passions : elles ne nous plaisent qu'autant qu'elles nous ménent vers leur objet : c'est ce qui fait la cinquiéme source de leurs illusions.

CHAPITRE V.

Que les passions ne nous plaisent, qu'autant qu'elles nous ménent à leur objet.

I.

IL est étrange que les passions qui nous ménent à un objet, ne nous plaisant, que parce qu'elles nous font comme goûter par avance cet objet; cessent de nous plaire, dés qu'elles nous y ont amené. Rien cependant n'est ni plus certain, ni plus éprouvé que cette verité. Les passions ne nous font sentir leur douceur, qu'autant qu'elles nous conduisent à leur objet: si-tôt qu'elles nous y ont rendu, elles déplaisent, ou plûtôt elles prennent congé de nous & nous abandonnent; de sorte que comme cet objet n'a

4. part. Sect. 1.

d'aimable que les couleurs trompeuſes qu'elles y atachent, ces couleurs diſparoiſſant dés que ces paſſions nous quitent ; il ne lui reſte plus que le vuide qui lui eſt naturel ; & il n'a plus pour nous rien que de fade, que d'inſipide, que de dégoutant.

II.

Que tous ceux qui ſe ſont le plus aveuglément abandonné à leurs paſſions, nous diſent icy ce qu'ils en penſent & ce qu'ils en ont éprouvé : qu'ils ſe levent, qu'ils parlent, & qu'ils me démentent, s'ils le peuvent. Vous ambitieux qui couriez avec tant de plaiſir à cette Charge, à cette Dignité, à cette Couronne : preſentement que vous y eſtes arivé, en jouïſſez-vous avec le plaiſir dont vôtre paſſion vous flatoit en chemin. Helas ! qu'il s'en faut bien ! tout cela a perdu, pour vous, cet éclat flateur dont vôtre paſſion l'avoit environné ; & ne

vous permet plus d'en ſentir que le poids qu'elle vous avoit caché. Elle vous a quitté cette trompeuſe paſſion : ou ſi elle revient encore: ce n'eſt que pour vous faire une nouvelle impoſture, & vous mener à d'autres objets auſſi peu capables de vous rendre heureux, que ceux que vous trouvez déja ſi inſipides. 4. part. ſect. 1.

III.

Qu'on interroge de même les avares, les voluptueux, les vindicatifs, & tous les autres ſectateurs de leurs paſſions : ou plûtôt qu'ils ſe queſtionnent eux-mêmes, qu'ils ſe ſondent de bonne foy, & qu'ils voyent ſi aprez qu'ils ſont parvenus aux objets de leurs paſſions, ils y trouvent l'agrément & le bonheur dont ces paſſions les avoient leurré : ou plûtôt, s'ils n'y trouvent pas le chagrin & l'ennui, la honte & l'inquietude, & quelquefois même

4. part. l'horreur & le dégout qu'ils n'y
J. ch. 1. atendoient pas.

IV.

Mais quelles illusions ne se fait-on point pour se dissimuler ce dégout ? On s'en prend à soi-même : ce n'est la faute ni des objets, ni des passions. Les uns & les autres ont tout l'agrément possible : mais c'est qu'on ne s'y prend pas comme il faut pour gouter les objets & pour ménager les passions : on se persuade que c'est ce qui fait que celles-cy nous abandonnent dans le tems qu'elles nous seroient d'une plus grande utilité. Sur ce préjugé on prend de nouvelles mesures pour les mieux cultiver, & mieux savourer les objets. On se rembarque donc sur ces passions infidelles, dés qu'elles se presentent ; on croit retrouver la centiéme fois dans un objet, ce qui lui a manqué quatre-vingt-dix-neuf fois : on se flate de cette esperance : on vit de

deſir : on ſe fait hureux en idée, 4. *part.*
ne pouvant le devenir en effet ; & *ſect. 1.*
la plus longue vie n'eſt qu'une circulation perpetuelle de mépriſes & d'illuſions ſur les paſſions & ſur leurs objets ; juſqu'à ce qu'il plaiſe au Seigneur de faire connoître à l'eſprit humain l'infidelité des unes & le vuide des autres, & de faire gouter à ſon cœur l'unique bien ſolide qui peut ſatisfaire tous ſes deſirs, remplir ſa capacité : le raſſaſier, ſans dégout : & lui faire trouver une faim toûjours nouvelle dans la plenitude de tous les biens.

4. part. ſect. 1.

CHAPITRE VI.

Que les paſſions nous repreſentent comme poſſibles, & même comme faciles les choſes les plus impoſſibles.

I.

CE n'eſt pas là la moindre ſource des illuſions que les paſſions nous font. On ne voit que des gens qui ont eſté pris à ce leurre. Ce ne ſeroit pas aſſez aux paſſions de nous faire regarder leurs objets par leurs beaux côtés : ce ſeroit peu d'y répandre les couleurs les plus engageantes, & d'y atacher mille faux brillans, ſi avec cela elles ne prenoient ſoin de nous les faire regarder comme poſſibles. C'eſt auſſi à quoi elles reuſſiſſent ſi bien ; que les objets

les plus impossibles presentés de leur main, avec toutes leurs séduisantes parures, nous deviennent non seulement possibles, mais même trez-faciles à aquerir. 4. part. sect. 1.

II.

Il n'est gueres possible qu'un simple Soldat parvienne à estre Marêchal de France. Il y en a cependant des milliers que l'ambition a toute leur vie flatté de cette possibilité.

III.

Il n'est gueres plus possible qu'un simple Prêtre devienne Cardinal ou Pape: combien y en a-t-il cependant qui se flatent folement de cette vûë & de cette esperance?

IV.

De tous les objets specieux des passions, je n'en say point de plus absolument impossible, que ce qu'on apelle *la pierre philosophale*. Il ne faut pas estre fort éclairé

4. part. sect. 1. dans la Physique, pour reconnoître que cet objet est le plus chimerique de tous ceux qu'une imagination égarée peut se proposer : que l'on n'a nulle idée distincte de ce que l'on cherche ; nuls moyens d'execution, nulle ouverture, nuls principes pour y parvenir ; & que la pretention de faire de l'or en tenant quelques années sur un feu moderé, ou violent, une bouteille pleine d'eau, ou de quelle autre liqueur on voudra ; que cette pretention, dis-je, est à peu prez aussi raisonnable que celle par laquelle en tenant quelque tems des huitres à l'écaille dans la chaleur du fumier, ou sur la flamme d'une lampe, on pretendroit y trouver, à la fin, des perles orientales.

V.

Cependant l'avarice peint cette bien-hureuse pierre philosophale avec des couleurs si charmantes & si seduisantes, & la fait par là,

regarder comme ſi poſſible, que ce n'eſt même qu'à cet égard, que l'avarice ceſſe d'eſtre avare, & qu'elle devient prodigue. Elle n'examine point s'il y a quelque proportion entre les moyens qu'elle met en uſage, & la fin qu'elle ſe propoſe. La ſeule idée confuſe d'une ſource inépuiſable d'or, l'ébloüit de telle maniere, qu'elle luy fait riſquer aveuglément le peu qu'elle en a, pour découvrir cette ſource. Plus l'imagination luy groſſit l'objet de ſon eſperance, moins elle regrete le peu qu'elle donne pour y parvenir; & comme cet objet luy paroît tenir de l'infini, les plus grandes ſommes dont elle ſe dépoüille n'eſtant que finies, elle les comte pour rien en comparaiſon. Et ainſi par une ſurprenante bizarerie, l'avarice qui enrichit d'ordinaire tous ſes ſectateurs, reduit à la derniere gueuſerie ceux qu'elle fait donner dans cette chimere. 4. *part. ſect.* 1.

4. part. sect. 1.

VI.

Mais ce n'eſt pas là l'unique illuſion que l'avarice ſe fait à elle-même ; elle a plus d'un moyen de s'apauvrir à force de vouloir s'enrichir, plus d'un moyen de ſe ſéduire par l'eſperance frivole d'objets qui n'ont que peu ou point de poſſibilité. Le jeu luy en fournit un bon nombre. Elle a oüi dire que tels & tels, gens d'une trez-mince fortune dans leurs commencemens, ont gagné des ſommes immenſes au jeu, & que par là ils ſont devenus gros Seigneurs. Il n'en faut pas davantage ; l'avarice qui naturellement n'aime pas le jeu, flatée de la poſſibilité d'un pareil gain, y donne teſte baiſſée ; elle commence par riſquer quinze ou vingt Loüis, enſuite elle en perd cinquante, & puis cent. Icy elle hezite ſur la poſſibilité de ſon objet, elle voudroit ne s'être pas embarquée, elle penſe à ſe reti-

rer : mais d'une part, touchée de sa perte, piquée de l'autre, du desir de la reparer ; & enfin toûjours flatée de cette idée confuse de ces gains immenses, en comparaison desquels ce qu'elle risque luy paroît un pur rien : elle en vient quelquefois jusqu'à joüer en vingt-quatre heures, argent, terres, charges, meubles & équipages. Que c'est bien de ces sortes de passions qu'on peut justement dire qu'elles se séduisent elles-mêmes ! *Mentita est iniquitas sibi.* 4. part. sect. 1.

4. part. sect. 2.

SECTION II.

Réflexions particulieres sur les illusions de l'amour propre.

I.

ON ne pretend point parler icy de ces tromperies grossieres par lesquelles l'amour propre nous fait visiblement suivre le penchant déreglé de nos passions, préferer le tems à l'éternité, & quelques momens de plaisirs bas & honteux, à des siecles infinis de joyes pures & solides. Ces tromperies sont plûtôt un aveugle emportement & un déchaînement declaré, que des illusions de l'amour propre : on n'est point seduit, on sent & l'on voit bien que l'on se perd ; & l'on est assez stupide pour y donner les mains.

II. 4. *part.* *sect.* 2.

On parle donc de ces sortes de tromperies, par lesquelles, quoiqu'on ne veüille pas absolument se perdre, ni renoncer ouvertement à son salut, & à servir Dieu, on ne cherche pourtant que soy, & l'on ne tend qu'à se plaire à soy-même, & à se satisfaire en toutes choses; en un mot, l'on ne cherche que ses propres interets sous les specieux pretextes de pieté, de religion, de gloire & de service de Dieu.

Ces illusions sont infinies: nous alons en toucher quelques-unes.

4. part. sect. 2.

CHAPITRE I.

Que l'amour propre se cache sous les livrées de la charité & sous d'autres aparences trompeuses, pour aler à ses fins dans la pratique des devoirs de la vertu.

I.

LE plus ordinaire sujet des illusions de l'amour propre, est celuy des vertus. Comme celles-cy sont également propres à nous mener à Dieu & à l'estime des hommes ; & que les plus justes ont dans le cœur deux principes trez-differens, & qui bien que fort opposés, sont neanmoins trez-propres à les mener à ces deux fins ; il est trez-aisé qu'ils s'imaginent ne s'aquiter que pour Dieu, des devoirs des vertus,

dont ils ne s'aquitent que pour ariver à l'eſtime des hommes : trez-aiſé qu'ils croyent n'eſtre remués que par le principe de la charité, pendant qu'ils ne ſont agités que par le principe de la cupidité & de l'amour propre. 4. *part.* *ſect.* 2.

II.

La raiſon de la facilité de cette illuſion eſt, que ces deux principes ne ſont en nous que comme des habitudes. Ces habitudes ne pouroient donc ſe faire connoître que par les actes : mais les actes exterieurs, ou les devoirs de la vertu ſont communs à la charité & à la cupidité : on ne peut donc les diſcerner par ces actes ; & ainſi il eſt trez-aiſé qu'on prenne la cupidité pour la charité.

III.

On s'imaginera, ſans doute, que pour faire ce diſcernement, il ne faut qu'obſerver les vûës dont l'eſprit eſt alors occupé. J'avouë que ce ſont ces vûës qui deter-

4. part. sect. 2. minent notre amour, & qui d'habituel le rendent actuel : & cela arive, sur tout, lorsque ces vûës sont vives, sensibles & penetrantes. Et ainsi un homme aussi vivement penetré de la beauté de la Justice, qu'étoit Saint Augustin, peut bien s'écrier avec lui : *Que je vous ay aimé tard, ô beauté si ancienne & si nouvelle ! que je vous ay aimé tard !* Il peut bien encore, dans le mouvement de son transport, s'assurer avec le même Saint, qu'il aime Dieu actuellement : *Certâ conscientiâ amo te.* Mais lorsque ces idées ne sont pas si vives : il se peut fort bien faire que ce qui remuë actuellement le cœur, soit fort different de ce qu'on a distinctement dans l'esprit. Les idées qui remuent actuellement le cœur, ne sont pas toûjours ni les plus vives, ni les plus distinctes, ni les plus faciles à apercevoir. Ce ne sont souvent que certaines vûës som-

bres dont on ne s'aperçoit pref- 4. *part.*
que pas, & qui malgré leur obſ- *ſect.* 2.
curité, n'emportent nôtre cœur,
que parce qu'elles ſont flateuſes,
& plus conformes à ſa corruption
naturelle.

IV.

Mais ce qui fait encore qu'on ne s'en aperçoit pas, c'eſt qu'elles nous ſont ordinaires, familieres, & preſque continuelles; & que ce qui nous eſt ordinaire, familier & continuel nous devient imperceptible. Un homme joüe de l'orgue: ſes doigts ne ſe remuent en tant de manieres differentes, que parce qu'il le veut, & que de la maniere qu'il le veut. Il n'y a pas un de ces mouvemens qui ne ſoit reglé & conduit par de certaines vûës d'accords, d'harmonie, & de proportions: Mais parce que ces vûës lui ſont familieres, ordinaires & habituelles, il s'en aperçoit ſi peu, que ſi vous lui demandez, aprez qu'il aura

4. part. sect. 2. joüé, s'il les a euës: il ne fera pas de difficulté de vous répondre, qu'il n'y a seulement pas pensé. Et en effet, il y a des gens qui en sont si peu occupés, que pendant qu'ils joüent avec tout l'art possible, ils ont la liberté de s'entretenir de tout ce qu'on voudra, & des sujets même les plus abstraits.

V.

Il est infiniment plus aisé que l'on soit dans cette inadvertance à l'égard de ce qui se passe dans les actions qui naissent de la cupidité & de l'amour propre. Un Organiste ne jouë pas toûjours de l'orgue: mais il n'y a point d'homme qui ne s'aime toûjours. L'amour propre est un meuble dont on ne se défait jamais absolument. Cet amour est le mouvement, ou le battement du cœur spirituel; & comme le cœur materiel dans un corps vivant, n'est jamais sans battre plus, ou moins: ainsi le

cœur

cœur ſpirituel n'eſt jamais ſans quelque amour propre ; & comme il n'y a point d'amour ſans quelque vûë ſecrête d'un objet ; il eſt vrai auſſi que l'amour tend toûjours à quelque objet, ſoit le plaiſir, ou l'interêt, ou l'eſtime des hommes : Mais de même qu'on ne ſent pas le battement du cœur materiel : parce qu'il eſt habituel, & ordinaire ; par la même raiſon, on s'aperçoit communément auſſi peu des mouvemens de l'amour propre ; & moins encore des vûës ſecrêtes qui le remuent. 4. part. ſect. 2.

VI.

Mais cette inadvertance eſt, ſur tout, immanquable lorſque l'eſprit eſt actuellement & diſtinctement occupé de quelques vûës ſpecieuſes differentes de celles de l'amour propre ; comme de l'idée de la juſtice, de la verité, de la ſageſſe, & autres ſemblables. Car alors il eſt aiſé que l'on prenne pour l'objet auquel on tend veri-

4 part sect. 2.

tablement, celui dont l'esprit est plus fraichement occupé, & dont l'idée est la plus nette, la plus distincte, & la plus specieuse; & qu'ainsi l'on se flate de n'aimer que la verité & la justice, pendant qu'on est miserablement entraîné vers un objet tout contraire par une vûë sombre & secrte, à laquelle on ne fait pas de reflexion.

VII.

Que de gens se flatent de n'être remuës que par l'amour de la verité dans la défense de certains sentimens, qui n'y sont en effet portés que par un interet de corps, ou de parti! La beauté & l'excellence de la verité est ce qui voltige sur la surface de leur esprit. Son idée y occupe la place la plus honorable: mais une vûë secrête ou de vanité, ou d'interet de fortune: en un mot, une vûë d'amour propre, est ce qui remuë réellement le cœur, & ce qui donne à

ces personnes tous ces grands mouvemens. 4. part. sect. 2.

VIII.

L'amour propre n'impose pas moins sous couleur de zéle pour la justice. L'on croit la plûpart du tems ne chercher que les interets de la justice & de l'ordre dans la punition de certains crimes ; l'esprit est tout occupé de la beauté de cet ordre, pendant que le cœur ne tend en effet, ou qu'à une secrête vengeance, ou qu'à un bas & sordide interêt.

XI.

Vous avez reçu une injure, ou un mauvais office de quelqu'un. Vos premiers mouvemens vous crient vengeance : mais la devotion, dont vous faites profession, vous l'interdit. Quel parti prendre ? cela est embarassant. Voicy un dénouëment de vôtre devot amour propre. Il vous fait entrevoir qu'il y auroit à vôtre ennemi une espêce d'avantage d'être

4. part. sect. 2. humilié ; & dans cette vûe il vous persuade aisément qu'il y auroit à vous de la charité à lui procurer cette humiliation. Vous prenez donc, à l'instant, ce parti ; & vous vous flatez cependant que vous n'avez dessein que de lui estre utile. Mais rentrez dans vôtre cœur, & vous y verrez cachée, dans quelque coin, la vengeance, qui fait sourdement joüer toute cette scêne.

X.

La grande difference qu'il y a d'un faux devot à un libertin, n'est pas que le premier ne tende pas, aussi-bien que le second, aux fins de son amour propre : mais c'est que l'un y tend par les sentiers specieux de la pieté : au lieu que l'autre y va par le grand chemin du libertinage ; l'un se cache sous le masque de la devotion : & l'autre marche demasqué & teste levée. L'un pour y parvenir feint d'y tourner le dos : &

l'autre y va de front. L'un cou- 4. *part.*
vre ſon jeu de tant de grimaces *ſect.* 2.
& de ſpecieux prétextes ; qu'il ſe fait, dans l'eſprit des hommes, un merite & une vertu d'aler à ſes fins vicieuſes ; & l'autre y va de ſi bonne foy, qu'il veut bien acheter ſon plaiſir au prix de ſa reputation. L'un enfin ajoûte à ſa paſſion l'impoſture ſacrilege ; & l'autre ſe croiroit encore plus coupable de ſe cacher ſous ces airs impoſteurs, que de ſuivre le penchant de ſa cupidité.

4 part.
sect. 2.

CHAPITRE II.

Que sous des couleurs séduisantes l'amour propre cache ses defauts, ses interets & ses fins, non seulement aux autres, mais à nous-mémes.

I.

L'Amour propre prend soin de donner à nos defauts & à nos passions des dehors si specieux, & d'aler à ses fins par des chemins si couverts, sous des voiles si imposteurs, & des couleurs si seduisantes; que non seulement les autres en sont ébloüis: mais aussi, que souvent nous y sommes les premiers pris; & que l'esprit est la dupe du cœur.

II. 4. part. sect. 2.

Ainſi lors qu'un homme ſe voit privé des avantages de l'eſprit, ou de la fortune ; le parti le plus ordinaire que ſon amour propre lui fait prendre, eſt de cacher ſes defauts d'eſprit ſous un air de modeſtie & de retenuë ; & de ſe venger des diſgraces de la fortune, par le mépris de ſes dons & de ſes faveurs.

III.

Que de gens ne ſe font honneur d'un ſilence grave & érudié, que parce qu'ils ne s'expliquent pas hureuſement : ou que parce qu'ils ſentent la foibleſſe de leurs lumieres ! Encore cela vaut-il mieux que de hazarder, pour paroître habile, de parler de tout à perte de vûë.

IV.

Combien en voit-on qui n'affectent tant de mépris pour les ſciences, que parce qu'ils ſe ſentent trop peu d'ouverture d'eſ-

4. part. sect. 2. prit, & trop peu de penetration pour s'y distinguer ! *La Metaphysique*, disent-ils, *est un grand galimatias.* Pauvres gens, de s'en prendre à ce qu'il y a de plus clair & de plus net dans les Sciences ! Ils ne s'aperçoivent pas que le galimatias est dans leur esprit.

V.

Pourquoy pensez-vous que cet homme fait montre d'un si grand serieux, & d'une gravité si composée ? c'est que par ces misteres il trouve le double avantage de cacher les defauts de son esprit, & de se donner cependant le relief d'un homme de consequence.

IV.

Un illustre Auteur a crû que l'orgueil ne nous a esté donné, que pour nous épargner la douleur de connoître nos imperfections : mais il me paroit que c'est plûtôt pour nous les faire éviter ; & qu'il est comme une espêce de

preſervatif contre les vices groſſiers. Mais malheureuſement il arive, qu'au lieu de nous en ſervir pour les bannir, nous n'en uſons que pour les cacher. 4 *part. ſect.* 2.

VII.

Qui ne croiroit à entendre N. parler contre l'ambition, qu'il en eſt parfaitement exemt ? S'il en étoit bien net : on le trouveroit moins éloquent ſur ce chapitre.

VIII.

Vous croyez eſtre fort à couvert de la ſimonie, parce que vous ne traitez pas en forme, & que vous n'offrez pas d'argent : mais rentrez dans vôtre cœur : contez-vous pour rien tous ces complimens, ces baſſes flateries, ces lâches déferences, ces injuſtes complaiſances, tout cet encens que vous profanez ? L'argent de vos lévres eſt-il moins precieux que celui de vôtre bourſe ; & eſt-ce un moindre crime d'acheter le don de Dieu au prix du menſon-

4. part. sect. 2. ge & de la flaterie, que de l'acheter à prix d'argent?

IX.

Il n'eſt rien dont l'homme ſe croye plus maitre, que de ſa propre conduite; & cependant il n'eſt preſque rien dont il diſpoſe moins. Il ſe laiſſe conduire à tout ce qui l'environne, ſans le ſavoir. Ce n'eſt pas ſimplement Dieu & ſa providence (car cela ſeroit dans les regles) c'eſt le hazard, ce ſont les divers événemens, les diverſes circonſtances où il ſe trouve: c'eſt un valet, c'eſt ſa machine qui le conduit: mais ce qui uſurpe plus frequemment ce droit ſur ſa raiſon, c'eſt ſon cœur; & rien n'eſt plus vrai que ce qu'a dit, ſur cela, un illuſtre Auteur; que ſouvent pendant que l'homme, par ſon eſprit, tend à un but; ſon cœur l'entraine inſenſiblement à un autre.

X.

Vous croyez ne tendre qu'à

Dieu en embraſſant l'état Eccle- 4 *part.*
ſiaſtique : c'eſt ce qui nage, pour *ſect. 2.*
ainſi dire, ſur la ſurface de vôtre eſprit, & vôtre cœur vous entraine imperceptiblement aux Charges honorables, aux Dignités, aux diſtinctions, aux commodités, aux aiſes de la vie ; & peut-être même aux plaiſirs, au luxe, aux richeſſes.

XI.

Vous vous imaginez ne chercher qu'à plaire à Dieu par vos jeûnes, par vos veilles, par vos travaux, par vos auſteritès : ſondez vôtre cœur : & peut-être trouverez-vous qu'il ne cherche que l'éclat & la gloire de vous diſtinguer non ſeulement du commun des fideles, & des gens du monde, mais même de ceux qui ont fait profeſſion d'y renoncer.

XII.

Pendant qu'en une poſture humiliée vous paſſez tous les jours de la vie, tant de tems en priere,

4. part. sect. 2.

vous vous flatez de n'avoir dessein que de devenir interieur, spirituel, & homme d'oraison; & peut-être vôtre cœur ne tend-il qu'à paroître tel, & à s'en atirer l'estime.

XIII.

Separée de tout le monde, aprez avoir foulé aux pieds ce qu'il a de plus brillant; éloignée de tout commerce profane, enfoncée dans une afreuse solitude, enfermée dans une prison dont les murailles, en plusieurs endroits, sont de fer, & fraisées de pointes de même métail, pour les rendre plus inaccessibles; vous ne comprenez pas que vous puissiez avoir un autre but que celui de devenir sainte; mais ne vous y fiez pas trop: étudiez vôtre cœur; & craignez que ce ne soit bien moins à la sainteté, qu'à l'éclat de la sainteté qu'il vous entraine.

XIV.

Dans ces éclatantes visites,

d'Hôpitaux & de Prisons, dans ces pompeuses délivrances de captifs & de prisonniers, dans ces publiques & magnifiques largesses aux pauvres, qui ne croiroit avec vous que vous ne songez qu'à chercher le Royaume de Dieu ? C'est la vûë dont vôtre esprit est occupé : mais défiez-vous de vôtre cœur. Il va sourdement à ses fins ; & ses fins sont d'ordinaire bien differentes du Royaume de Dieu. Souvenez-vous que ce Royaume est au dedans de vous-même, qu'il est tout interieur, que les voyes les plus secretes & les plus cachées, sont celles qui y ménent plus seurement, que JESUS-CHRIST nous enseigne à le chercher, portes clauses, *clauso ostio*, à cacher nos aumônes, nos jeûnes, nos prieres, non seulement aux autres, mais à nous-mêmes ; & à éviter si soigneusement la vanité & la complaisance, que nôtre main gauche ne sache 4. *part.* *sect.* 2.

4. part. sect. 2. pas le bien que fait notre main droite.

XV.

Vous vous imaginez avoir fait un acte heroïque d'humilité & de modestie, d'avoir refusé cet employ, cet honneur, cette dignité, ce poste honorable ; & vous ne doutez pas que Dieu & les hommes ne vous fassent un grand merite de cette pretenduë victoire sur la vanité. Aparemment les hommes vous en tiendront comte mais prenez garde que Dieu n'en juge bien autrement; qu'il ne voye dans le fond de vôtre cœur, que vous n'avez surmonté la vanité par un côté, que pour y succomber par l'autre. Prenez garde que la vûë des hommes, que leur approbation & leur estime ne vous soûtienne, que le desir de paroître superieur aux dignitez & aux honneurs que vous refusez, ne soit le vrai motif de vôtre refus ; & qu'ainsi faisant

plus de cas de ces places honorables que les hommes vous donnent dans leur esprit, que du rang exterieur que vous occuperiez parmi eux; vous n'ayez pas tant fait un acte de vertu, qu'un acte de la plus fine vanité. 4. part. sect. 2.

XVI.

Un homme s'en vient de but en blanc vous dire grossierement, bassement, sans pudeur, que vous étes l'homme du monde qui avez le plus d'esprit, le plus de probité, le plus de merite. Vous vous sentez choqué de ce compliment, vous rebutez cet homme, & lui imposez silence; & sur cela vous vous fiatez de haïr la flaterie, & de n'aimer pas les loüanges. Mais patience: quelques momens aprez, un honnête homme s'en vient avec des tours fins, des manieres ingenieuses & delicates, d'un air respectueux & poli, vous faire entendre, sans presque oser vous le dire, qu'il

4. part. sect. 2. fait de vôtre esprit, de vôtre probité & de vôtre merite un cas infini ; & je vois que vous le receevez agreablement, que vous l'écoûtez avec plaisir, & que vous n'oubliez rien pour lui payer par d'autres douceurs aussi fines celles qu'il a trouvé l'art de si bien assaisonner. Tâtez donc icy vôtre cœur, voyez s'il ne s'aplaudit pas secretement de se voir si bien dans l'estime de cet homme, s'il ne luy fait pas le meilleur gré du monde de ses manieres polies ; & concluez de la difference dont vous avez reçû ces deux complimens, que ce ne sont ni les loüanges, ni la flaterie, mais uniquement les manieres de loüer & de flater qui vous choquent.

XVII.

On ne connoît point son cœur jusqu'à certaines épreuves : Tel l'avoit toûjours crû droit, sincere, desintereſſé, moderé, qui dans une assez petite affaire l'a pû trou-

ver double, fourbe, interessé, emporté. 4. part. sect. 2.

XVIII.

Qu'il est à craindre que l'illusion que le cœur se fait sur les qualités naturelles, ne se glisse beaucoup plus subtilement sur les surnaturelles; & qu'il ne se flate d'aimer Dieu de tout lui-même, pendant qu'il n'a pas même un commencement d'amour! Atendez cœur double, atendez à juger de vôtre situation pour Dieu, qu'il vous ait mis à quelque épreuve. Tel avoit toûjours passé pour homme spirituel, interieur, mortifié, humble & pénitent, qui dans une assez petite épreuve, a perdu, en un seul jour, toutes ces qualités dans l'esprit de ceux qui ont été témoins de ce qui s'est passé. C'est ainsi que quelques momens de conduite naturelle suffisent pour découvrir l'hipocrisie de trente années de contrainte.

4. part. sect. 2.

XIX.

Vous avez assez de raison pour estimer la vertu, & mépriser le vice : mais vous n'avez pas assez de droiture pour aimer l'une & haïr l'autre. Quel denouëment trouve à cela la duplicité de vôtre cœur ? Le voicy. Il prend le parti de haïr l'éclat du vice qu'il aime ; & d'aimer les aparences de la vertu qu'il hait. Cœur double, encore une fois, que n'aimez-vous ce que vous estimez, & que ne haïssez-vous ce que vous mépriscz : ou du moins cessez d'estimer la vertu que vous n'aimez pas : & de mépriser le vice que vous aimez.

XX.

Le cœur est bien plus double & plus caché que l'esprit ; sans une lumiere surnaturelle il n'est pas possible de bien connoître son cœur ; & cependant rien n'est plus ordinaire que de parler des bonnes qualités de son cœur, pen-

dant qu'on n'oſe rien dire de ſon eſprit. 4. part. ſect. 2.

XXI.

Rien n'a plus l'air de la vertu, que la reſiſtence aux grandes tentations ; & cependant que de motifs naturels & de raiſons toutes humaines ont ſouvent de part à cette reſiſtence ; & que ce qu'on apelle nôtre vertu, eſt d'ordinaire peu vertueux ;

XXII.

Eſt-il poſſible que la vertu ſoit ſi foible dans le cœur des hommes, qu'elle ait, à tous momens, beſoin de la vanité, de la honte, de l'interêt, & des diſpoſitions du temperament pour ſe ſoûtenir ? N'eſtre moderé que par humeur, officieux que par interêt, chaſte que par honte, devot que par vanité : de bonne foy, eſt-ce vertu ? ou plûtôt n'eſt-ce pas vice ſur vice ?

XXIII.

Je me défie d'une vertu expo-

4. part. sect. 2. sée à un trop grand nombre de spectateurs. La moindre œillade est capable de lui faire une playe mortelle.

XXIV.

Voulez-vous vous rendre à vous-même un témoignage peu équivoque de vôtre vertu ? fuyez, cachez-vous, rompez tout commerce, mettez entre vous & le monde un mur éternel de separation ; & puis voyez si vous éprouverez toûjours le même plaisir : ou plûtôt si vous aurez toujours la même fidelité dans les penibles exercices de la vertu. Mais souvenez-vous, sur tout, qu'il n'y a de vraye vertu, je veux dire de vertu propre à nous conduire aux vrais biens, que ce qui se fait par le mouvement de l'amour de Dieu.

4. part. sect. 2.

CHAPITRE III.

Où l'on continuë à traiter des illusions de l'amour propre.

I.

IL est incroyable en combien de manieres l'amour propre nous seduit sous de specieuses aparences, & comme il sçait nous les faire prendre pour nos vrais & uniques motifs.

Qui pouroit se l'imaginer, que le cœur de l'homme fût si dissimulé & si caché? qu'on pût pleurer, sans savoir même le sujet de sa douleur? Rien cependant n'est plus ordinaire. A la mort de ses proches & de ses amis, on croit les pleurer; & on en jureroit; & cependant souvent on se pleure soi-même. On ne pleure que par amour propre. On ne déplore que la perte de

4. part. sect. 2.

quelque plaisir, de quelque honneur, de quelque revenu, & point du tout celle de leur merite; si ce n'est par l'honneur que l'on en recevoit.

II.

On veut paroître inconsolable sur la mort de ses amis. Pourquoy? Peut-être pour faire connoître combien on est bon ami & digne d'être aimé; peut-être pour faire montre d'une grande fermeté d'ame, dans ses atachemens. Peut-être pour s'atirer la condoleance des autres. Peut-être pour se couvrir du merite & de la gloire de ceux que l'on regrette, en se faisant regarder comme ayant avec eux d'étroites liaisons. Enfin, presque toûjours pour s'atirer de l'estime & de la consideration.

III.

Je n'aurois pas sçu qu'un tel a l'honneur d'estre parent de l'illustre Monsieur N. si je ne l'a-

vois vû faire le dolent à la nouvelle de ſa mort. 4. *part. ſect.* 2.

IV.

Que les larmes ſont des ſignes équivoques de douleur ! elles ſont auſſi trompeuſes lors qu'elles regardent Dieu, que lors qu'elles ont les hommes pour objet. Vous croyez N. bien touché ; parce qu'il ne peut vous parler ni de ſes pechés, ni des devoirs de la Religion, ſans répandre des larmes. Il y a une diſtance infinie de ſes yeux à ſon cœur : ſes mains en ſont moins éloignées. J'apelle donc de ſes yeux à ſes mains ; & trouvant que celles-cy continuent de faire tout le mal que ceux-là pleurent ; je juge du cœur par les mains, & non pas par les yeux.

V.

Ne vous étonnez pas ſi N. qui vouloit eſtre inconſolable ſur la mort de ſon ami, s'en eſt ſi-tôt conſolée, c'eſt qu'elle lui a fait faire une Epitaphe, & que ne

4. part. Sect. 2. souhaitant que de faire éclater sa tendresse pour lui : elle a trouvé qu'il étoit & plus seur & plus commode de la signaler par une inscription, que par des larmes intarissables.

VI.

Les larmes, suivant l'institution de la nature, ne devroient estre qu'une suite necessaire des dispositions d'un cœur affligé. Et cependant que de gens se font un honneur & un merite de leurs larmes, qui ne pleurent, que parce qu'ils veulent pleurer : c'est-à dire, que parce que leur temperament leur ayant donné, proche des yeux, deux éponges toûjours pleines d'eau, ils se font une habitude de les exprimer, quand bon leur semble ?

4 part. sect. 2.

CHAPITRE IV.

Commerce d'illusion que l'amour propre établit entre l'esprit & le cœur ; combien les pensées sourdes & clandestines entrent dans ce commerce.

I.

Rien n'est plus surprenant que les illusions que le cœur & l'esprit se font mutuellement. Ce ne sont ni deux regions separées, ni deux êtres distincts l'un de l'autre ; & cependant ils ne savent pas, la plûpart du tems, ce qui se passe l'un dans l'autre ; & ce n'est gueres que par cette ignorance reciproque & affectée qu'ils se seduisent reciproquement.

II.

L'esprit ne veut point recher-

4 part. Sect. 2. cher ce qui se passe dans le cœur ; cette étude lui paroit trop abstraite & trop metaphisique. Le cœur se met aussi peu en peine de consulter les lumieres de l'esprit ; ces lumieres lui sont d'ordinaire trop incommodes ; & ainsi le cœur destitué des lumieres de l'esprit s'abandonne au funeste penchant de ses inclinations ; & l'esprit dépourvû de la sage retenuë du cœur, se laisse emporter à la curiosité, & à l'égarement de ses pensées.

III.

On voit bien qu'il n'en faudroit pas plus que cette mesintelligence concertée entre ces deux facultés, pour les jetter en mille illusions. Mais elles s'en font bien d'autres lors même qu'elles semblent estre de meilleure intelligence. Si le cœur parle à l'esprit ; ce n'est qu'en faveur de ses penchans. S'il consulte ses lumieres, ce n'est qu'à dessein de l'afoi-

blir, de le troubler, & de le por- 4 *part.*
ter (comme l'ont fait ſouvent bien *lett.* 2.
des Directeurs) à s'ajuſter à ſes inclinations, à relâcher de la ſeverité de ſes regles. Ou enfin le cœur ne le conſulte que pour lui perſuader que tout ce qu'il veut eſt reglé; en un mot, que pour le ſeduire. L'eſprit en uſe à peu prez de même à l'égard du cœur. Etourdi, troublé, charmé de ſes douceurs & de ſes careſſes; comment pouroit-il le contredire dans ſes inclinations? S'il les étudie donc, ce n'eſt que pour les aprouver; il a habillé en principes les raiſons dont le cœur s'eſt ſervi pour le préocuper; ou plûtôt il a fait plier les vrais principes ſous les loix de l'amour propre; & ce n'eſt plus que ſur ces fauſſes maximes qu'il le dirige; & ainſi il lui rend, avec profuſion, ſes illuſions. Auſſi eſt-ce de là qu'on remarque de ſi étranges pa-

4. part. sect. 2. radoxes dans la vie des hommes.

IV.

Quel plus étrange paradoxe, que de voir des gens ne parler que de la justice & de l'equité, paroître pleins de respect & d'atachement pour l'ordre de la justice, & les trouver cependant en des injustices criantes ! On croit que l'hipocrisie est le dénoüement de ce paradoxe, & l'on s'y trompe souvent. Ces gens croyent de bonne foy aimer la justice. Le dénoüement doit donc se prendre de l'illusion que le cœur fait à l'esprit. A un esprit qui sait qu'on doit aimer la justice, son cœur prend soin de lui persuader que tout ce qui lui plait est juste ; & ainsi l'esprit préocupé en faveur du cœur, fait commettre les plus hautes injustices, sans remors de conscience.

V.

Le mal de cela est, que les rai-

sons dont le cœur s'eſt ſervi pour préocuper l'eſprit, ayant eu ſon aprobation, paſſent pour principes inconteſtables, & deviennent enſuite une ſource feconde d'illuſions & de déréglemens dans les mœurs. Et c'eſt de là que ſe forment imperceptiblement ces conſciences erronées, par leſquelles on voit tous les jours tant de gens ſe ſoutenir en des deſordres groſſiers & dans des routes tres-perilleuſes, auſſi tranquilement que s'ils marchoient dans les voyes les plus ſeures de la juſtice. Et c'eſt ainſi que l'eſprit rend au cœur ſes propres ténebres, & lui renvoye les illuſions qu'il en a reçûës. 4. part. ſect. 2.

VI.

D'où vient qu'on eſt ſi bon Caſuiſte pour les autres, qu'avec une mediocre lumiere on leur marque, ſans heziter, le meilleur parti; au lieu qu'on eſt ſi flottant,

4. part. sect. 2. si inquiet, si indeterminé pour soi-même, qu'on ne sait presque à quoi s'en tenir : ou que si l'on se détermine, c'est presque toûjours pour les partis qui favorisent la cupidité ? C'est que la raison juge des autres sans partialité : au lieu qu'en ce qui nous regarde, la raison est presque toûjours partiale, & ne juge qu'en faveur des passions & des penchans du cœur : parce qu'elle ne juge que sur les faux principes qu'elle en a reçûs ?

VII.

Que cela fait bien voir la necessité de prendre conseil, dans les matieres de conscience, quelque éclairé qu'on soit ! car il est certain que lors qu'il s'agit de juger sur ces matieres, en sa propre cause, le cœur ne manque guere d'envoyer aux esprits même les plus éclairés, des vapeurs tenebreuses toutes propres à les of-

fuſquer, à les faire pencher pour ſes propres interets, & à leur faire aprouver, & même canoniſer ſes inclinations les plus déréglées. 4 part. ſect. 2.

VIII.

Quelles illuſions ne ſe fait-on pas, la plûpart du tems, ſur la diſpoſition de ce cœur ? On croit eſtre plein d'amour pour certaines perſonnes : on leur jure que cet amour eſt le plus pur & le plus gratuit : qu'on ſacrifieroit pour elles toutes choſes, juſqu'à ſa propre vie : enfin, que jamais amour ne fut plus deſintereſſé. Mais qu'il y a ſouvent d'illuſions dans ces proteſtations ! Qu'importe de ne pas aimer par l'interet de l'argent & de l'utile : ſi l'on n'aime que par l'interet du plaiſir & de l'agreable ? L'amour en eſt-il moins intereſſé, moins impur, & moins mercenaire ? Mais qui ſont ceux qui ne cher-

4 part. sect. 2.

chent pas le plaisir dans leur amour ? C'est le plaisir qui les remuë, c'est ce qui les atache, c'est ce qui les enchaine ; & c'est tout ce qu'ils se proposent dans leur atachement pour un objet. Ils ne l'aiment donc que pour leur propre satisfaction : ils ne l'aiment, aprez tout, que pour eux-mêmes, & que par raport à eux : puisque le plaisir n'est pas different de nous-mêmes, & n'est qu'une maniere d'estre de notre ame. Ils ne l'aiment donc enfin que par interet : puis qu'il n'en est point de plus vif que celui du plaisir. En un mot, à parler proprement, croyant aimer cet objet plus qu'eux-mêmes ; ils n'ont vraiment d'amour que pour eux-mêmes.

IX.

Qu'il est à craindre que dans l'amour de Dieu notre cœur ne nous fasse la même illusion que dans

l'amour des creatures ! & que lors qu'on croit l'aimer le plus purement & le plus gratuitement, on ne l'aime que pour les plaisirs & les gouts qu'on en reçoit en cette vie : ou pour ceux qu'on en atend en l'autre ! Cœur mercenaire, qu'importe à quel prix vous vendez votre amour, si vous le vendez ? 4. *part. sect.* 2.

X.

Un Courtisan qui obsede sans cesse son Souverain, qui ne peut le perdre un moment de vuë, qui étudie avec soin toutes les occasions de lui marquer son atachement & ses complaisances, ses assiduités & ses services ; qui expose même quelquefois sa vie, sous ses ordres, ne doute pas que l'amour de son Prince ne soit le vrai motif de tous ces mouvemens ; & se facheroit même, si on lui disoit que l'amour propre y a beaucoup de part, & que

4. part. ce qui l'agite le plus eſt une vûë
ſ. 2. ſecrete d'ambition, un deſir d'établiſſement & de fortune ; qui, pour eſtre caché dans quelque repli de ſon cœur, ne ſe gliſſe pas moins réellement dans toutes ſes actions. Que faire donc pour l'en convaincre, & lui faire voir ſon illuſion ? J'obſerve le moment du renverſement ou de la fortune de ce Prince, ou de celle de ce Courtiſan ; & je m'aperçois que dans l'un & dans l'autre ce lâche ſujet eſt le premier à abandonner ſon Prince, à le mépriſer, à le décrier, à peſter contre ſa conduite, & ſe repentir de ſes ſervices. Et je me récrie : O amour propre, amour propre, le plus inſigne de tous les fourbes & de tous les impoſteurs !

XI.

Un homme qui, tant que les jours durent, paſſe perpétuellement d'un exercice à un autre,

qui court de Bureau en Bureau, d'Atelier en Atelier, de Procureur en Avocat, d'Avocat en Raporteur; qui parcourt trois fois le jour son jardin, ses écuries, sa ménagerie, les divers offices de sa maison, jureroit que dans un enchaînement si suivi d'exercices si liés & si entassés, il n'a nul dessein de se fuir lui-même; & que la crainte de se rencontrer en quelque endroit n'a nulle part à cette conduite. Il en donneroit hardiment le démenti à quiconque lui diroit le contraire, & soutiendroit que ce n'est que la pure necessité de vaquer à ses affaires, ou, tout au plus, le besoin d'un honnête divertissement qui l'entraine ainsi au dehors, & qui l'occupe d'une maniere si suivie. Il s'en trouvera même qui se connoîtront assez peu, pour vous dire que c'est malgré eux qu'ils se trouvent engagés en ces occupations: qu'ils en

4 *part. sect.* 2.

4. part. Sect. 2. sont embaraſſés, & qu'ils soupirent aprez le repos & la solitude. Voulez-vous les desabuser, & leur faire sentir l'illusion de leur amour propre ? (car on se fuit aussi-bien que l'on se recherche par amour propre) en voicy un moyen infaillible. Promettez-leur de vaquer à leurs affaires, & de les expedier mieux qu'eux-mémes : ou, s'il s'agit de quelque interet, ou de quelque gain : dédommagez-les, & leur donnez, sur le champ, la somme qu'ils pouroient gagner par leurs soins en deux ou trois jours : mais à condition que, pendant ce tems, ils demeureront dans la retraite, & vivront dans une entiere desocupation : & afin qu'ils n'ayent nul sujet de se plaindre des desagrémens de cet état, donnez ordre que rien ne leur manque des commodités de la vie. Et vous verrez, au bout des trois jours, s'ils seront con-

tens de ce marché, & s'ils se- 4. part. sect. 2.
roient d'humeur à le passer sou-
vent. Ou plûtôt vous verrez s'ils ne vous avoüeront pas, pour peu qu'ils ayent de sincerité, que ces trois jours leur ont duré une année. Demandez-leur le pourquoy. Ils avoient toutes les necessités, & même les commodités de la vie. Il est vrai; mais vous les aviez abandonnez à eux-mêmes, la plus desagreable & plus chagrinante compagnie, qu'ils pussent avoir. Un chien ou un chat leur eût été d'un commerce infiniment moins desagreable.

XII.

Sans mentir, l'homme est un étrange paradoxe, de quelque côté qu'on le regarde. Il n'est jamais en meilleure compagnie, qu'avec ceux qu'il aime: Il n'aime personne plus que lui: & cependant il se trouve de si mauvaise compagnie, qu'il ne peut

4. part. sect. 2. presque se resoudre à demeurer seul avec soy ; & que plûtôt que d'en estre reduit là, il liera commerce, je ne dis pas simplement avec son jardinier, ou son palfrenier ; mais même avec son chien, ou son chat. Quelle illusion !

XIII.

Mais ce commerce d'illusion entre l'esprit & le cœur est encore merveilleusement entretenu par quantité de pensées sourdes & clandestines, que l'esprit & le cœur conspirent également à se dissimuler.

XIV.

C'a été de nos jours une grande question, que de savoir s'il y a des *pensées auxquelles on ne pense point*. La seule proposition en a dabord paru si ridicule à certains Auteurs, qu'ils n'ont fait nulle difficulté de la traiter de badine, ou même d'extravagante. Cependant de plus meures reflexions sur

eux-mêmes, leur ont rendu, avec le tems, ces penſées non ſeulement ſuportables, mais même agreables. 4. *part.* *ſect.* 2.

XV.

Pour moy, s'il m'étoit permis de propoſer là-deſſus mon ſentiment, j'alierois les deux opinions oppoſées; en diſant, qu'à la verité, il n'y a point dans l'eſprit de penſées qu'il n'aperçoive du moins confuſément & indiſtinctement: mais qu'auſſi il faut convenir qu'il y en a un grand nombre de confuſes & d'indiſtinctes, & qui font ſur le cœur des impreſſions trez-réelles, ſans qu'il s'en aperçoive faute de reflexion; & c'eſt pour cela que je les apelle ſombres & clandeſtines.

XVI.

Pour peu qu'on s'étudie ſoi-même, il n'y a perſonne qui ne puiſſe aſſez ſouvent s'apercevoir qu'il porte dans le cœur de certaines impreſſions d'amour ou de

4. part. sect. 2. haine, de joye ou de triſteſſe, de chagrin ou de complaiſance, de douceur ou d'amertume, ſans en ſavoir diſtinctement la cauſe, & ſans ſe ſouvenir diſtinctement des penſées qui les ont fait naitre. Pour s'apercevoir de cela, il ne faut pas aler chercher les grandes & les vives impreſſions de chagrin, d'agrément, ou d'amertume. Celles-cy portent preſque toûjours avec elles la preſence diſtincte de l'objet & de l'idée qui leur a donné l'être. C'eſt particulierement dans les impreſſions moderées ou afoiblies par le tems, que cela nous arive.

XVII.

Un homme dans un jour de feſte & de divertiſſement, dans l'enjoüement d'un regal qu'il donne à ſes amis, dans les agreables momens d'un ſpectacle qui l'enchante, aprend qu'un de ſes chevaux vient de ſe tuer. Hé! bien, mon enfant, dit-il à celui qui lui en donne la

nouvelle) c'eſt un cheval mort ; & ſans y faire la moindre reflexion, il continuë à ſe divertir avec ſes amis, comme s'il n'avoit rien apris ; & le fait effectivement d'une maniere ſi ſuivie & ſi également enjoüée, que par la diverſité des choſes agreables qui ſe diſent, & des divertiſſemens qui ſe ſuccedent, il vient à oublier parfaitement la nouvelle qu'on lui a annoncée ; de ſorte que ni ſes amis, ni lui-même ne s'aperçoivent pas qu'elle lui ait fait la moindre impreſſion. Cependant, choſe étrange ! à peine quelques quarts d'heure ſe ſont écoulés, que, ſans changer pour les dehors, il s'aperçoit que ſon cœur ne peut plus s'abandonner au divertiſſement avec la même liberté. A chaque pas qu'il fait il ſent une ſecrete bariere qui l'empêche d'aler dans le plaiſir auſſi loin qu'il aloit auparavant. Une eſpêce d'amertume ſe répand, malgré lui, ſur

4. *part.* *ſect.* 2.

4. par. sect. 2. tout ce qui s'ofre de douceurs. En un mot, un je ne say quoi (car c'eſt icy qu'on peut uſer de ce terme) lui ſerre le cœur, & l'empêche de s'ouvrir à l'ordinaire. Il eſt lui-même ſurpris de cette diſpoſition. Il ne ſait d'où vient qu'il ne ſe divertit plus comme il faiſoit dabord : il admire ce changement : il en cherche la cauſe ; & la cherche inutilement, juſqu'à ce que retournant ſur ſes pas, ſans changer de place, il trouve en chemin ſon cheval mort ; & reconnoit, à ſa honte, que cette mépriſable machine eſt ce qui lui tenoit au cœur.

XVIII.

Pleurer la mort d'un Directeur autant de tems que dureroit le deuil d'un mari, ſeroit déja quelque choſe d'extraordinaire : mais on va quelquefois bien plus loin ; & il s'en trouve qui le pleurent dans leur cœur preſque toute la vie : je dis dans leur cœur : car

souvent ce cœur ressent l'amertu- 4. part.
me de son absence, lors même sect. 2.
que l'esprit en a perdu l'idée. Dans tous les plaisirs & les divertissemens qui s'offrent; dans les compagnies & les assemblées les plus agreables, ce cœur sent quelque chose qui lui manque; & ce sentiment, quoique sourd, l'empêche de se livrer à la joye. Souvent il porte cet état, sans se demander à lui-même ce qui le retient. Mais enfin si chagrin de ne pouvoir se livrer à la joye qu'il aime invinciblement, il veut rechercher ce qui s'y oppose; toutes les voyes où il entre pour cela, aboutissent toûjours à la mort du Directeur; les autres sujets de chagrin ont beau s'offrir, ce n'est point là ce qui resserre ce cœur; ce n'est point ce qu'il recherche, si la mort du Directeur ne se trouve au bout.

XIX.

On éprouve à l'égard des im-

4. part. sect. 2.

pressions de joye ce que nous venons de remarquer sur celles de chagrin. C'en est encore de même des impressions de colere, de rancune, de vengeance, d'envie, d'ambition, &c. Presque toutes nos passions nous laissent dans le cœur de pareilles impressions, lors même que nous ne songeons plus à leurs objets, & que nous n'en avons presque plus d'idées. Les détails en seroient infinis, si l'on vouloit s'y engager : mais il est plus à propos que chacun y entre pour soy, & se donne l'utile plaisir de les développer dans son cœur.

XX.

Cependant je ne puis me dispenser de faire icy remarquer que ces impressions ne se font pas simplement ressentir au cœur ; mais qu'elles ont même encore une influence réelle dans toute notre conduite : car par là il sera aisé de reconnoître en combien d'illusions

on tombe tous les jours, faute de 4. part. reflechir ſur ces impreſſions ; & ſect. 2. faute de s'apliquer à en découvrir les ſources.

Oüi : ſouvent ce n'eſt que par le mouvement de ces impreſſions ſecretes que l'on agit, quoi qu'on ne le croye pas. On en eſt, la plûpart du tems, à ſon inſçu, remué, ſoutenu, emporté, lors qu'on croit ſe remuer avec plus de liberté.

XXI.

Sondez votre cœur ; & vous verrez peut-être que ce qui vous donne tant de mouvemens, en quelques occaſions, c'eſt un ſecret ſentiment d'ambition ou d'envie ; que ce qui vous empêche au contraire de vous remuer, & ce qui vous tient ſi indifferent & ſi froid pour certaines gens ; c'eſt une ſecrete impreſſion de chagrin & de rancune contre eux : que ce qui alume ſi fort votre zéle contre les deſordres du gouvernement des Corps, des Comm-

4. part. sect. 2. nautez, des Eglises, c'est peut-être une secrete impression de chagrin contre ceux qui gouvernent: que ce qui vous donne cet esprit de severité & de censure pour les divertissemens de la jeunesse, c'est un sourd déplaisir d'être hors d'état d'y prendre part: que ce qui vous rend si peu favorable à la cause de cette pieuse veuve, c'est un vieux reste d'un assez leger chagrin que feu son mari vous causa autrefois, & que vous croyez avoir parfaitement oublié. En effet votre esprit n'en a plus d'idée: mais votre cœur plus ménager que votre esprit, en conserve encore l'impression. Et c'est celle-cy qui pendant que vous n'y songez seulement pas, vous fait prononcer un injuste jugement contre la veuve.

XXII.

On voit donc bien par là, non seulement que ces impressions, toutes sourdes qu'elles sont, en-

trent dans toute notre conduite ; mais auſſi qu'elles nous font de groſſes & frequentes illuſions ; & comment elles nous les font. 4. part. ſect. 2.

XXIII.

Car quelle illuſion n'eſt-ce pas de croire ſe remuer ſoi-même, pendant qu'on eſt effectivement remué par cent reſſorts inconnus ? c'eſt pourtant ce qui nous arive par raport à ces impreſſions. Ces hoteſſes importunes, aprez avoir feint de ſe retirer avec l'idée de l'objet qui les avoit amenées dans le cœur, ſe retranchent comme dans ſon fond ; & là, cachées ſous le rideau d'objets tout differens, qui voltigent ſur la ſurface de l'eſprit, elles font joüer ſi adroitement tous les reſſorts de notre conduite ; que quoiqu'il y ait peu d'actions où elles n'ayent quelque part ; il eſt trez-rare qu'on s'en aperçoive, quand on ne s'étudie pas ſoi-même : car la grande regle ſur laquelle on juge com-

4. part. sect. 2. munément de la regularité de sa conduite ; est d'observer les vûës & les idées qu'on a euës dans l'esprit, pendant qu'on agissoit ; & si l'on ne trouve rien d injuste dans ces vûës ; on se tient comme seur que les mouvemens du cœur ont été reglés ; parce qu'on ne soupçonne pas qu'ils ayent eu d'autres principes, ni d'autres causes, que ces vûës.

XXIV.

Et ainsi il peut fort bien ariver ; & il n'arive même que trop souvent, que plein d'idées toutes spirituelles, on croit n'agir que pour Dieu ; pendant qu'en effet on ne suit que le mouvement de ces impressions vicieuses cachées dans le fond du cœur. Hureux qui n'y en a que de bonnes : car celles-cy se répandent sur notre conduite, à peu prez comme les mauvaises ; un homme touché d'une forte impression de charité dans le cœur, fait le bien, & agit

pour

pour Dieu en mille rencontres, sans même s'en former l'idée. Il parlera d'afaires depuis le matin jusques au soir, son esprit en est tout ocupé ; & cependant c'est uniquement une secrête impression d'amour pour la justice ; qui cachée dans le fond de son cœur, le remuë, & le fait agir. 4. part. sect. 2.

XXV.

Si nous n'avions jamais de plus dangereuses impressions que celle-là, il ne faudroit point se preserver contre les illusions qui en pouroient naitre. Mais comme nous sommes sujets à en avoir de trez-malignes ; il est important de chercher quelque preservatif contre leurs illusions.

XXVI.

Je n'en trouve point de meilleur qu'une prudente défiance de ces specieuses idées, qui (comme je l'ay déja dit) voltigent sur la surface de l'esprit. Il ne faut point se flater que ce soient ces vûës qui

4. part. Sect. 2.

nous remuënt & qui nous faſſent agir. Il faut entrer, pluſieurs fois par jour dans ſon cœur ; l'étudier avec ſoin ; & pour ainſi dire, le tâter ; car il s'en faut bien que toutes ſes diſpoſitions ne nous ſoient connuës. Que ſi on lui trouve quelques-unes de ces impreſſions clandeſtines ; ſi on lui remarque quelques batemens ſourds, & pour ainſi dire, quelque fiévre lente, cauſée par un objet qui ne paroit pas, & qu'on ne diſtingue pas ; il faut mettre tout en œuvre pour le découvrir ; car par là on découvrira une de ſes ſecrettes ataches, & le principe de la plûpart de ſes mouvemens.

XXVII.

Pour faire cette découverte, rien n'eſt plus utile que la methode dont le cœur uſe lui-même pour avertir l'eſprit de penſer à ce qu'il aime. Il l'oblige à lui faire paſſer en revûë les idées de

divers objets. Tant que ces idées ne ſont pas celles de l'objet pour lequel il bat actuellement : ſon mouvement eſt inquiet, flotant & indeterminé ; & par cette inquietude, c'eſt comme s'il diſoit, à meſure que ces diverſes idées paſſent ; *ce n'eſt pas cela, ce n'eſt pas cela.* Mais dés que l'idée de l'objet qui le remuë actuellement, vient à paſſer ; alors ſon agitation flotante & indeterminée ſe fixe tout d'un coup, & ſe change en un mouvement direct, qui tient beaucoup du repos, & qui en fait gouter le plaiſir. Marque certaine que c'eſt là l'objet qui l'occupe, & de l'amour duquel il eſt ému. *4. part. ſect. 2.*

XXVIII.

La plus belle figure que nous ayons de cette double ſituation du cœur, eſt le mouvement d'une aiguille de bouſſole, lors qu'on lui preſente un *aiman* : car tandis qu'on lui preſente les endroits

4. part. sect 2 differens de ses poles, elle ne fait que chanceler d'une maniere indeterminée : mais, dés qu'on lui presente les poles, voicy ce qui arive : si c'est son pole ami, toute son indetermination cesse, & elle n'a plus qu'un mouvement direct, ou une vraye tendance vers lui : que si c'est son pole ennemi: elle s'en éloigne, en un moment, tout autant qu'elle peut. Et c'est par là qu'on reconnoit quel est le pole de l'aiman avec lequel elle simparise; & quel est celui de son antipatie.

C'est donc aussi par une semblable methode qu'on peut reconnoître non seulement le principal pole du cœur : je veux dire, l'objet principal de ses ataches, & ses plus delicates simpaties ; mais aussi ses capitales aversions, ses plus cachées antipaties.

XXIX.

De tout ce que nous avons dit jusques icy sur ce sujet, il est vi-

fible premierement que les im- 4 *part.*
preſſions du cœur ſont bien plus *fect 2.*
de durée que celles de l'eſprit.

La raiſon de cette difference eſt, que nos idées ne nous modifient point. Ce ne ſont que des images que l'on expoſe à la vûë de l'eſprit : au lieu que nos ſentimens & les inclinations du cœur ſont de vrayes manieres d'eſtre, & de vrayes impreſſions formées, pour ainſi dire, dans ſa ſubſtance. Il n'eſt donc pas ſurprenant que celles-cy ſubſiſtent, pendant que les autres s'évanoüiſſent & ſe diſſipent. Il eſt aiſé qu'une idée qui nous remuë & nous touche, ſoit bannie, ou du moins éclipſée par une nouvelle venuë. La diverſité de celles qui ſurviennent, peut bien la faire diſparoître : mais elles n'enlevent pas de même l'impreſſion que le cœur en a reçuë; celle-cy perſevere lors même qu'on ne ſait plus ce qu'eſt devenuë *l'idée motrice.*

4. part. sect. 2.

XXX.

En second lieu on doit conclure de tout cecy, ou qu'il n'est point necessaire que l'amour, je dis même l'amour actuel, soit toûjours accompagné de l'idée de son objet ; & qu'ainsi une ame peut trez-bien aimer actuellement Dieu, sans estre actuellement occupée de son idée : ou qu'il y a vrayement dans l'esprit des pensées sourdes & clandestines, auxquelles on ne pense point distinctement, des idées qu'on n'aperçoit que d'une maniere sombre & confuse ; & qui produisent cependant sur le cœur des impressions trez-réelles.

XXXI.

Enfin tout cela fait voir combien le cœur humain est impenetrable ; combien ses dispositions sont cachées ; & de quelle importance il est de s'apliquer à étudier le cœur & à le connoître.

4. part. sect. 2.

CHAPITRE V.

Que l'amour propre se dédommage toujours sur quelque vice, ou quelque passion du sacrifice qu'il fait des autres.

I.

C'Est une des plus ordinaires adresses de l'amour propre. Il ne perd jamais rien; & s'il donne quelquefois quelque chose : s'il fait quelques sacrifices de ses interets sur un sujet ; ce n'est qu'à la charge qu'il se dédommagera sur un autre.

II.

Que de gens se font honneur d'avoir vaincu, ou étouffé une passion, qui ne prennent pas garde qu'ils ne l'ont surmontée, qu'en succombant à une autre, &

4. part. sect. 2.

peut-estre même plus dangereuse ! Que nous sert de resister aux passions brutales, si nous sucombons à l'orgueil, à l'ambition, à l'avarice ? Il n'y a que les passions saintes, une crainte filiale, le vif sentiment de son immortalité, le desir de la vie future, l'amour de Dieu, qui puisse bannir absolument du cœur toutes les passions criminelles.

III.

Dans cette haute situation à laquelle vous aspiriez il y a si long tems, & où vous estes arivé lorsque vous vous y atendiez le moins, vous vous étonnez vous-même de vous voir si moderé ! mais sondez votre cœur, & vous trouverez que pour une passion que vous croyez éviter, vous sucombez à trois ou quatre autres ; & que vous ne resistez à la joye immoderée de votre bonne fortune, que par la crainte de vous faire des envieux, par une vaine ostен-

tation de force d'esprit, & par le desir de paroître ou modeste, ou fort superieur à la Dignité dont vous vous trouvez revêtu. 4 part. sect. 2.

IV.

Vous vous regardez comme un heros de fermeté & de constance, parce que vous avez apris, sans emportement, le renversement de votre fortune, & reçu d'un visage égal une Lettre de Cachet qui vous relegue à l'autre bout du Royaume. Mais ne jugez pas de votre vertu par ces dehors équivoques. Jamais aparences ne furent plus trompeuses. Elles ne seduisent pas simplement les autres: elles vous seduisent vous-méme. Rentrez dans votre cœur: & jugez par ses agitations secrêtes, par son chagrin, par son abatement, que ce qui a fait le faux merite de votre vertu aparente, n'a été que la presence de vos amis qui se trouverent lorsque vous reçutes cette nouvelle,

4. part. sect. 2. que la crainte de leur marquer de la foibleſſe, & qu'un ſecret deſir de vous diſtinguer par cette fermeté aparente.

V.

On ſe défend tant qu'on peut des diſgraces qui viennent de l'injuſtice & de la perſecution des hommes; mais lors qu'on ne peut plus s'en défendre, on s'en fait un relief & un merite, que l'on met à la place de toutes ſes pertes; & l'on trouve ainſi le moyen de ſe dédommager ſur l'honorable, de ce qu'on a perdu du côté de l'utile ou de l'agreable.

VI.

Bien des gens font à un pecheur converti un vrai merite de ſe reconnoître pour un ſcelerat, & d'eſtre toûjours preſt à faire l'aveu & le recit de ſes égaremens paſſés. Mais je ne ſay s'il eſt bien ſeur de lui conter cette diſpoſition pour une grande vertu. C'en eſt aſſurément une ſublime, lorſque cela

se fait dans un vrai esprit d'humiliation & d'aneantissement : mais qu'il est à craindre que la vanité n'y entre pour quelque chose : & quelquefois même pour le tout. Par cet aveu l'on fait valoir la grandeur de son entreprise, la force de sa resolution, tous les frais de ce changement : on se fait honneur de tout cela ; & je ne say meme si l'on ne s'en fait point un peu de l'excez des crimes dans lesquels on est tombé ; tant il est vrai que l'amour propre se dédommage par les choses mêmes les plus capables de le flétrir. 4. *part. sect.* 2.

VII.

L'amour propre ne paroit jamais moins interessé que lors qu'il se répand le plus en bienfaits : mais dans la verité il ne l'est jamais plus que dans ces magnifiques profusions. Un laboureur qui jette à pleine main son grain en terre est-il bien desinteressé ?

4. part. sect. 2. L'amour propre bienfaisant est un laboureur qui séme dans l'esperance du centuple.

VIII.

On n'avouë d'ordinaire certains defauts, que pour mettre, par là, les autres plus à couvert: ce sont des enfans perdus que l'on n'expose que pour ménager les favoris.

IX.

De tous les defauts celui qu'on fait moins de façon d'avoüer, est la paresse: parce qu'on se persuade qu'on la regardera comme liée avec toutes les vertus tranquiles; & qu'on nous fera retrouver dans le silence & le recueillement, dans la modestie & le calme des passions, ce que l'on perd par le defaut d'action.

X.

On est encore toûjours prest à publier qu'on manque de memoire: mais c'est qu'on s'atend qu'on nous remplacera hureusement ce

défaut, par beaucoup de jugement : cependant on s'y trouve souvent trompé : il eſt vrai qu'un jugement ſolide ne ſe trouve gueres avec une hureuſe memoire : mais ce n'eſt pas une preuve qu'il doive ſe trouver où celle-cy ne ſe trouve pas. Et l'on peut dire qu'il n'y a gueres moins de gens de malhureuſe que d'hureuſe memoire, qui attendent le jugement. 4. part. ſect. 2.

XI.

Il y en a qui prennent volontiers le parti d'avoüer ingenuëment de petits defauts, dans l'eſperance qu'on les quittera des grands ; mais c'eſt un artifice d'un ſi frequent uſage, qu'il en eſt uſé.

XII.

Enfin il y en a qui ſont les premiers à reconnoître & à confeſſer tous leurs defauts, petits & grands. Qui ne les croiroit pas parfaitement humbles ? & cependant ne ſe peut-il pas faire que ces gens

4. part. sect. 2. aſpirent, par là, à la gloire des humbles; & qu'ils s'atendent que cette aparente humilité leur fera reſtituer au double les qualités dont ils ſe dépoüillent par cette artificieuſe prodigalité?

XIII.

Qu'on ſe trompe ſouvent ſur le merite des gens, & qu'on leur donne ſon eſtime à bon marché! On ne penetre point dans leur interieur: on n'en peut juger que par les dehors. Mais que ces dehors ſont équivoques & trompeurs! Vous ne doutez point, par exemple, que ce ne ſoit par liberalité, ou par charité que ſe font ces grandes diſtributions, & ces magnifiques largeſſes aux pauvres & aux Egliſes; & c'eſt bien fait d'en juger ainſi: c'eſt le parti qu'on doit toûjours prendre par proviſion: mais qu'il s'en faut bien que ces éclatantes profuſions ne partent toutes du principe dont elles font parade! C'eſt

ſouvent un trafic par lequel on achête la reputation d'homme liberal & charitable. Le ſacrifice eſt grand, à la verité : mais c'eſt un ſacrifice à l'orgueil : il en coûte à l'avarice : mais on ſe dédommage ſur la vanité, & ſur l'eſtime des hommes, que l'on aime mieux que ce que l'on donne. 4. part. ſect. 2.

CHAPITRE VI.

Que l'amour propre ſcait aler à ſes fins par des voyes détournées, & quelquefois même opposées.

I.

CEt artifice eſt de tous ceux de l'amour propre celui qui lui réuſſit le mieux. Témoigner

4 *part.* *sect.* 2. ouvertement qu'on tend à un but, & y aler directement, seroit s'exposer à trouver bien des gens en son chemin, & à se faire souvent rompre en visiere. Il est donc bien plus seur de prendre à côté du grand chemin, & de paroître même tourner le dos au lieu où l'on va. On affecte de paroître avoir de l'éloignement des choses que l'on souhaite avec plus d'ardeur : on en témoigne du dégout : on se fait prier, on remercie, on refuse de maniere à s'atirer de nouvelles instances : enfin on s'inquiette & l'on s'agite pour faire croire qu'on ne veut point ce qu'on meurt d'envie d'avoir ; tous ces mouvemens sont, à la verité, des voyes détournées, & meme aparemment oposées à la fin où l'on tend : mais aussi elles sont bien plus seures & plus à couvert de la contradiction.

II.

Un homme a la teste pleine

d'ambition, & ne ſoupire que pour les premiers poſtes & les plus honorables emplois. Il ne vous étourdit que de l'éloignement qu'il en a. Il ne parle de ces dangereuſes ſituations qu'avec frayeur. Il en découvre tous les perils : il s'en defend avec force, lors qu'on ſonde, ſur cela, ſes diſpoſitions ; il les refuſe même, lors qu'on les lui preſente. Plus on le preſſe, plus il s'agite : plus il voit le coup immanquable, plus il ſe fait tenir. Enfin il donne ſi bien la comedie aux autres, & joüe ſi parfaitement ſon perſonnage, qu'il ſe ſeduit lui-même, & que venant à ſe regarder comme contraint d'accepter ce qu'il ſouhaitoit il y a ſi long tems : il a le plaiſir de ſe voir répandre des larmes pour la choſe du monde qui lui donne le plus de joye ; & d'avoir ſçu ſatisfaire pleinement ſon ambition, en ſe donnant cependant le relief & le merite de

4. *part.* *ſect.* 2.

4. part. sect. 2. la plus grande modestie.

III.

Ces adresses ne sont pas si ordinaires dans le monde ; la corruption y est si excessive, qu'on s'y fait même une vertu de l'ambition, & qu'on regarde comme bon à rien un homme qui n'en a point : mais c'est dans l'état Ecclesiastique & dans l'état Regulier où ces adresses sont d'usage : encore ne s'en sert-on plus gueres dans le premier ; bien des gens n'y faisant pas presentement grande difficulté de lever le masque de l'ambition.

IV.

De quelles adresses n'use-t-on point pour se défaire de ceux dont on se sent incommodé : je veux dire, de ceux qui choquent ou notre orgueil par leur merite, ou nos autres vices par leurs bonnes qualités ?

V.

Un Ministre ambitieux s'aper-

çoit qu'un homme de naiſſance joignant aux agrémens de ſa perſonne toute la lumiere, la prudence & la ſageſſe qui peuvent le rendre neceſſaire à l'Etat, devient tous les jours plus aimable & plus precieux à ſon Prince. C'en eſt aſſez pour l'obliger à former le deſſein de s'en défaire. Mais comme il ſent bien qu'il n'y réuſſiroit pas, en entreprenant de le détruire dans l'eſprit du Prince; l'amour propre ambitieux & jaloux prend une voye toute oppoſée : mais qui n'eſt pas moins ſeure. Il ſe ſert de ſon merite même pour l'écarter : Il fait valoir ſa naiſſance & ſon eſprit : il le dit plus propre que qui que ce ſoit aux intrigues & aux negotiations. Il perſuade au Prince qu'il ne peut confier à de plus habiles, ni de plus ſeures mains l'Ambaſſade de, &c. & par cet honneur meurtrier & ces cruels éloges, il vient à bout de bannir du Royaume un homme

4. *part. ſect.* 2.

4 part. sect. 2. dont le merite aloit bien-tôt effacer le sien. Il s'en fait le meilleur gré du monde, il s'en fait un merite devant Dieu & les hommes ; & il se remercie, comme de la meilleure œuvre, d'une action qui n'a été conduite que par l'orgueil, la jalousie & l'ambition. Mais, direz-vous, je n'ay point eu cette vûë : je n'y pensois seulement pas ? Non : mais votre amour propre y pensoit pour vous, & a mené l'intrigue à votre insçu.

VI.

Que de gens ne mépriſent la gloire, & ne fuyent les honneurs, que pour joüir de la gloire de l'avoir mépriſée, & pour ſe faire un honneur d'avoir fui ces honneurs !

Qu'il s'en trouve encore qui ne témoignent de l'éloignement des loüanges, que dans la vûë de ſe faire mieux encenſer !

VII.

Je me fie peu à ces gens qui

ſont les premiers à dire du mal d'eux-mémes. Ces diſcours ne ſervent gueres qu'à me faire mettre en garde contre la ſurpriſe. En effet, ſouvent ils ne tendent qu'à ſurprendre l'aprobation de ceux qui les écoutent. S'ils vous abandonnent quelques qualités; ce n'eſt qu'avec cette condition tacite que vous les leur payerez au triple, par votre eſtime pour celles qu'ils ſe retiennent. En un mot, toute cette ingenuité & cette modeſtie apparente n'eſt qu'un trafic ſecret, par lequel ils exigent que vous leur acordiez pour un defaut de memoire, beaucoup de jugement; pour quelque vivacité, & quelque promptitude auxquelles ils ſont ſujets, un bon cœur: pour le brillant qui leur manque, bien du ſolide: pour quelque defaut de regularité, un excellent fond de probité; pour quelque bizarerie d'humeur, une grande droiture. 4. *part.* *ſect.* 2.

4. part. sect. 2.

VIII.

C'eſt un autre détour aſſez ordinaire, pour s'encenſer ſoy-même, ou du moins pour ſe faire encenſer par les autres, que de faire remarquer les defauts d'autruy. On ſe flatte du moins de mettre, par là, une partie de ſes propres defauts à couvert, & de ſe donner, par deſſus cela, la reputation d'homme d'eſprit & de diſcernement. Mais il arive ſouvent qu'on ſe méconte à cet égard; & que des gens éclairés qui vous écoutent, ou qui vous liſent, vous ſont tacitement l'aplication des defauts que vous critiquez dans les autres; & je m'atens bien que ceux qui liront ces Reflexions, ne manqueront pas de me la faire; & ils le pouront ſans temerité, & ſans que je m'en formaliſe. Plût à Dieu que je puſſe acheter à ce prix la ruine complête de ces defauts & dans les autres, & dans moi-même.

IX.

Qui se défieroit que l'art de loüer les autres fût l'art de se loüer soy-même ? & que le cœur humain, en relevant le merite d'autruy, ne tendît qu'à faire connoître le sien. C'est cependant encore un des détours de l'amour propre. Souvent on ne prend tant de soin de rehausser dans les autres, certaines bonnes qualités, que dans la vûë de se faire passer pour homme de discernement, de bon gout & d'équité. 4. part. sect. 2.

X.

Que cela fait bien voir, pour le dire en passant, combien il est difficile de faire un bon personnage dans la conversation, soit qu'on parle des autres, ou de soi-même: qu'il est mal-aisé de ne s'y pas découvrir par bien des endroits foibles ! Si vous dites du bien de vous : votre vanité saute aux yeux: Si vous en dites du mal : on découvre votre hipocrisie. Si vous loüez

4. par. sect. 2. les autres : on entrevoit ou vanité, ou flaterie, ou interet. Si vous les blamez : vous vous rendez juſtement ſuſpect de jalouſie, ou de malignité.

CHAPITRE VII.

Divers artifices dont l'amour propre ſe ſert pour nous donner de la confiance dans les états les moins ſeurs pour le ſalut.

I.

L'Une des plus funeſtes & des plus ordinaires illuſions de l'amour propre, eſt celle de donner de la confiance & de l'aſſurance dans les états de la vie les moins ſeurs & les plus perilleux pour le ſalut. Il ſe ſert, pour cela, de divers artifices.

II.

II.

C'est un qui lui est familier, que de faire qu'on ne se regarde presque jamais que par raport à l'afranchissement de certains vices grossiers qui se trouvent dans les autres : ou aux quels on a été sujet. Car, par là, on croit avoir droit de conter pour rien, tout ce qui manque d'ailleurs, quelque essentiel qu'il soit ; & il arive ainsi que souvent on se flate qu'on est sain, pendant qu'on est couvert de playes mortelles.

4. part. sect. 2. Premier artifice.

III.

Ainsi lors qu'une personne du monde a pû venir à bout, soit par un renversement de fortune, ou par la froideur de l'âge, ou par le dérangement de sa santé & de son embonpoint, de se défaire de quelques déreglemens d'éclat, ou de rompre quelques habitudes scandaleuses : on croit, avec cela, non seulement avoir mis tout le reste à couvert ; mais même avoir

4. *par.* *ject.* 2. droit de passer pour devot ; & sur la foy de cette illusion l'on vit avec une extréme confiance, & pour ainsi dire, avec la derniere
" securité ; ne contant cependant
" pour rien d'avoir l'esprit tout
" aussi plein qu'auparavant des ma-
" ximes du monde, & tout aussi
" prévenu d'estime pour ses objets;
" & le cœur tout aussi porté à l'or-
" gueil & à la vanité, au plaisir &
" à l'ambition, à l'interet & à l'avari-
" ce. On fait, pour s'assurer, une perpetuelle comparaison de ce qu'on a été auparavant à ce qu'on est alors ; & la grande difference qu'on y trouve par quelques dehors, fait qu'on se flate que Dieu en doit estre aussi content que les
" hommes ; & l'on ne pense seule-
" ment pas à reformer le dedans, qui
" cependant est l'endroit essentiel, & par lequel Dieu veut estre particulierement honoré.

IV.

C'est de ces sortes de person-

nes dont il eſt vrai de dire que leur dernier état eſt pire que le premier. Il eſt vray que le premier étoit beaucoup plus ſcandaleux : mais du moins il avoit cela de bon, qu'il n'étoit pas propre à faire illuſion. On s'y connoiſſoit déréglé : on ſe voyoit ſur le bord du precipice : on étoit quelquefois ſaiſi de frayeur ſur le terrible danger que l'on couroit ; & cette frayeur ſalutaire étoit comme une reſource de converſion, dont on pouvoit beaucoup atendre. Mais dans l'état dont je parle, on n'a plus cette reſource : parce qu'on ſe flate qu'exemt de ces pechés groſſiers & ſcandaleux, on n'a plus rien à craindre, dans quelque diſſipation, quelque moleſſe, quelque oubli de Dieu, & quelque impenitence que l'on vive. On a trouvé le malhureux art d'alier l'uſage des Sacremens avec une vie de jeu, de divertiſſement & de ſpectacles: ou du moins

4. part. ject. 2.

4. part. sect. 2. avec la tiedeur, la pareſſe & l'oiſiveté ; de ſorte que l'uſage des choſes ſaintes raſſurant fauſſement l'eſprit contre les juſtes frayeurs que cette vie profane devroit donner ; on devient incapable d'eſtre plus touché de rien. Les meilleures prédications, les plus touchantes lectures, les plus édifians entretiens ne font plus, pour ainſi dire, que blanchir, contre un cœur ainſi défendu & endurci. Il n'y a plus de converſion à atendre : parce qu'on ne ſe croit ni perverti, ni déréglé ; & qu'on ſe perſuade fauſſement que tout le riſque qu'on court, en cet état, n'eſt tout au plus, que d'eſtre un peu plus long-tems en Purgatoire. Et c'eſt là, ce me ſemble, la raiſon pour laquelle il eſt plus aiſé de convertir un Soldat libertin, qu'un Eccleſiaſtique, ou un Religieux déreglé.

V.

C'eſt ſuivant la même illuſion,

// qu'un Beneficier ne se regardant 4. part.
que par le dégagement où il est, sect. 2.
par son état, de ces vices bas &
honteux des gens du monde ; se
croit par son caractere & sa desti-
nation aux Autels, de la derniere
seureté pour le salut ; contant
// pour rien cependant son entrée
// irreguliere & ambitieuse dans l'é-
// tat Ecclesiastique, & la simonie de
// la main ou de la langue, par la-
quelle il est parvenu à son Bene-
fice.

Un autre au contraire ne se con-
siderant que par sa regularité sur
ces deux chefs ; se croyant bien
superieur aux premiers, se croit
aussi beaucoup plus seur de son
// salut ; pendant qu'il conte pour
// rien la pluralité des Benefices, le
// defaut de residence, l'usage pro-
// fane qu'il fait du patrimoine des
// pauvres, lui, qui en est le pere.

VI.

Ainsi une ame consacrée à ✱
Dieu par les trois vœux solem-

4. part. Sect. 2.

nels, ne se voulant voir que par ce bel endroit, & par l'éloignement où son état la met des soins & des embaras, des affaires & des pretentions du monde, des divertissemens & des occasions de peché; & se comparant, sans cesse, à ceux qui ont le malheur d'estre dans tous ces engagemens, n'a pas le moindre doute sur son état, & se croit d'une grande perfection, pendant qu'elle conte // pour rien une extréme dissipation // d'esprit, & une funeste tiédeur de // cœur, qui peuvent trez-aisément // lui faire perdre tout le fruit de son // renoncement au monde & de son // sacrifice.

VII.

Ainsi un homme de Robe & un Marchand ne se regardans que par l'éloignement où ils sont des desordres ordinaires aux gens de guerre, de leurs violences & de leurs emportemens, de leurs blasphemes & de leurs débauches,

croyent leur ſalut fort à couvert ; pendant que l'un, je veux dire l'homme de Robe, ne ſe fait pas une affaire de ſe laiſſer corompre par les ſollicitations & les preſens, & de commettre ainſi les dernieres injuſtices ; de negliger de s'inſtruire des Loix, & de ſe mettre, par cette ignorance criminelle, dans la neceſſité de prononcer des jugemens trez-iniques ; de vivre, en un mot, dans la moleſſe, dans le plaiſir & dans l'oiſiveté. 4. *part. ſect.* 2.

L'autre, je veux dire, le Marchand, ne fait nul ſcrupule de vendre à faux poids & à fauſſe meſure ; de ſurvendre ſa marchandiſe ; de la déguiſer & farlater ; de mentir depuis le matin juſqu'au ſoir ; de tromper & ſur la matiere & ſur le prix : en un mot, de mettre tous ſes ſoins à s'enrichir, par un eſprit d'avarice & d'ambition.

VIII.

C'eſt ainſi que dans tous les

4. part. sect. 2. états on se fait bon gré du parti que l'on y a pris: on vit content & sans scrupule, & l'on se fait une fausse securité, par comparaison à ce qu'il y a de plus déréglé dans les autres. C'est ainsi enfin qu'à la faveur de l'affranchissement de quelques vices, ou quelques defauts, l'amour propre nous en dérobe, ou nous en déguise une infinité d'autres trez-réels, & d'une trez-pernicieuse consequence, & nous conduit ainsi, les yeux bandés ou facinés, dans le precipice.

Deuxiéme Artifice.

IX.

Mais lors qu'il ne peut ni déguiser, ni pallier ces defauts, ni nous empêcher de les voir; un autre de ses artifices, est de nous étourdir sur nos déreglemens, par la consideration du grand nombre de ceux en qui ils se trouvent, & de nous faire ainsi trouver de l'assurance dans la multitude des exemples. Car c'est une des ma-

ximes qu'il a autant pris de ſoin d'établir dans le monde, qu'*il y a de la folie à vouloir eſtre ſage tout ſeul.* C'eſt ſur cette fauſſe regle que tant de gens ſe font illuſion, non ſeulement en marchant par la voye large, & ſe croyant fort en ſeureté, parce qu'ils ſuivent la foule; mais auſſi en condamnant ceux qui s'en écartent, & qui tiennent la voye étroite. 4. part. ſect. 2.

X.

Il eſt vray, dit une femme du monde, je joüe, je vas à la Comedie, au Bal, à l'Opera: je paſſe les journées entieres en des converſations profanes, & quelquefois impies: je vis enfin dans l'oiſiveté & la pareſſe, dans le plaiſir & la moleſſe. Mais de ce grand nombre de femmes que je connois à la Cour & à la Ville, qui ne vit pas ainſi? ſeroit-il poſſible que tout cela fût damné? On ne ſauroit ſe mettre dans l'eſprit que ce qui ſe pratique par le grand

4. part. sect. 2. nombre puisse estre mauvais, ni meriter la damnation ; sur tout si ce grand nombre est composé du grand monde & de gens de qualité : car comme on est dans le préjugé que les gens de qualité sont les mieux partagés d'esprit, de raison & de bon sens ; on ne peut pas se figurer qu'ils soient ainsi tous capables de prendre le mauvais parti, & de se méconter d'une maniere si énorme & si cruelle. D'ailleurs on se laisse si fort ébloüir du faux éclat qui environne la naissance, la noblesse & la grandeur, qu'on ne peut comprendre que Dieu, en l'autre monde, n'ait pas pour ceux qui en sont revétus, les mêmes égards qu'on a pour eux icy bas ; ni que des gens si distingués & si superieurs aux autres en cette vie, ne le soient pas aussi dans l'autre.

C'est ainsi que l'amour propre, par ses fausses maximes, répand de si épaisses tenebres sur les es-

prits, qu'il leur fait oublier jus- 4. *part.*
ques aux premiers principes de la *sect.* 2.
Religion, qui nous aprennent que *la voye large & spatieuse, celle que tient la foule & le grand nombre, est la voye de la damnation*; que le caractere du *chemin de la vie est d'estre trez-étroit & trez-peu batu.* Que la conduite ordinaire de Dieu estant de *choisir pour son Royaume ce qu'il y a sur la terre de plus bas & de plus mépriſable*; la naissance, la noblesse & la grandeur sont d'ordinaire des caracteres de reprobation: & qu'enfin au Royaume de Dieu, *les premiers de ce monde seront les derniers, & les derniers seront les premiers.*

XI.

Il est vray, dit un Beneficier, // que je reside peu: mais sans con- // ter que je gouverne aussi-bien de loin, que de prez, le Troupeau que Dieu m'a confié; le grand nombre de Beneficiers que je vois

4. part. sect. 2. à Paris, si tranquiles à cet égard, me rassure fort, & me persuade aisément que le defaut de residence ne doit pas estre un peché : car ils savent les regles.

XII.

Il est encore vrai, dira un autre de ces Messieurs, que j'ay plusieurs Benefices : mais sans conter que j'en ay besoin pour me donner un équipage proportionné à ma naissance, ou à ma dignité ; qui est-ce qui se fait aujourd'huy un scrupule de cette pluralité ? peut-estre un ou deux entre mille. Mais ce sont des exceptions qui ne font point de regle, & qui n'empêchent pas qu'il ne fasse seur dans le parti du grand nombre. Cela se passe au vû & au sçû de toute l'Eglise, sans opositions de la part des Puissances. Il est vrai que quelques gens de bien en gemissent : mais ils ne savent pas que la discipline Ecclesiastique peut changer.

XIII.

4. part. sect. 2.

Enfin c'eſt parce même principe qu'un Religieux s'étourdit ſur ſon relachement ; un homme de Robe ſur ſes injuſtes complaiſances pour les ſollicitations, un homme d'épée ſur ſon libertinage & ſa vie toute profane, un Marchand ſur ſes fraudes & ſes voleries. Tout le monde le fait, dit-on, tout le monde en uſe ainſi : ce ſont des uſages établis. Les Confeſſeurs les aprouvent, ou du moins les ſoufrent. Il faudroit donc que tout le monde fut damné, Confeſſeurs & penitens : quelle aparence ?

XIV.

C'eſt ainſi que nous prenons pour principe de ſecurité, ce qui devroit faire le juſte ſujet de nos craintes. Car ſi, ſuivant la parole de JESUS-CHRIST, le chemin de la foule & du grand nombre, eſt celui de la damnation ; & qu'au contraire celui qui mene à

4. part. sect. 2. la vie ne soit battu que d'un petit nombre de personnes ; ne devroit-on pas se trouver saisi d'une juste frayeur, de se voir ainsi associé au grand nombre ? Ce n'est pas simplement dans les sciences speculatives : c'est sur tout, dans la science des mœurs que cette parole a sa verité : *argumentum pessimi turba.* » Les justes, dit un » Saint, aperçoivent d'un côté la » voye étroite, & de l'autre la voye » large : dans l'une, ils voyent peu » de gens : & dans l'autre, la foule » du monde. Quel parti prendre » sur cela ? Si vous estes juste, dit le » Saint, ne vous determinez pas » par le nombre : mais par le meri- » te. Ne les contez pas : mais pe- » sez-les au poids du Sanctuaire. * *Si justus es : noli numerare, sed appende.* * Si le nombre des insensés est infini, comme le Saint Esprit nous en assure ; il est visible que le nombre des sages doit estre trez-petit ; & qu'ainsi

* S. Aug. in Psal. 34. n. 6

il y a bien des rencontres où la vraye sagesse consiste à estre sage tout seul. 4. part. sect. 2.

XV.

Assurément si l'on se sauvoit à vivre comme l'on fait communément dans le monde; je ne dis pas simplement dans le crime & le scandale ; mais même de cette vie ordinaire d'oisiveté, de délicatesse & d'inutilité que mènent la plûpart des Chrétiens ; il faudroit que Dieu se fût bien méconté dans ses mesures, en prenant le dessein de créer des hommes, & que JESUS-CHRIST nous en eût bien fait acroire, en venant nous enseigner le chemin du salut.

On ne peut pas contester qu'en créant des hommes, Dieu n'ait eu dessein de s'en faire honorer par un culte vraiment spirituel, & que JESUS-CHRIST ne soit venu nous aprendre la maniere de ce culte, en nous enseignant que

4. part. sect. 2. c'eſt par la priere, par la vigilance, par l'humiliation, par le renoncement de ſoy-même, par la ſoufrance, par la penitence & par l'amour de Dieu qu'on remplit les devoirs de ce culte. Il eſt encore également inconteſtable que ce n'eſt qu'à ceux qui rendront à Dieu ce culte, qu'il a promis une beatitude éternelle ; & que tous les autres ne doivent s'atendre qu'à des ſuplices éternels. Voyons donc en quelle condition, en quel état, en quelle profeſſion ſe trouvent ces hommes fideles qui rendent à Dieu ce culte qu'il a eu deſſein d'établir.

Paſſer la moitié de ſa vie dans le ſommeil : ne s'occuper le tiers de l'autre moitié que du boire, du manger, & des autres fonctions de la vie animale ; paſſer preſque les deux autres tiers ou dans des divertiſſemens profanes : ou dans une pure oiſiveté, comme les perſonnes de qualité : ou dans les

embaras des affaires & du negoce, comme les gens de Palais & les Marchands ; & ne donner à Dieu, en toute une journée, que la recitation distraite & precipitée de quelque *Pater* le matin, & autant le soir. De bonne foy, la societé de ceux qui vivent ainsi, est-elle celle qui rend à Dieu le culte qu'il a eu dessein d'établir, & qui forme cette Religion qu'il a eu en vûë, & cette assemblée d'hommes qu'il a destinés à une gloire immortelle ? Quelle aparence ? Cependant qu'on y fasse reflexion, c'est la vie de la plûpart des Chrétiens. Il semble qu'ils ne soient faits que pour boire, pour manger, & pour les autres fonctions qui leur sont communes avec les bêtes. On diroit que la vie ne leur est donnée, que pour mettre tous leurs soins à se la rendre agreable, & que pour la passer dans les plaisirs, dans l'opulence & dans l'éclat ; & que 4. *part.* *sect.* 2.

4. part. sect. 2. tout ce qu'on dit de l'autre vie & de l'éternité ne les regarde point. Qu'on juge donc sur le dessein de Dieu, & sur ce que JESUS-CHRIST nous a enseigné, s'ils doivent estre sauvez.

XVI.

Troisiéme artifice. Un troisiéme artifice de l'amour propre, pour nous donner de l'assurance dans les voyes les plus perilleuses, est de nous faire faire quelque bonne œuvre, & de nous faire remplir quelque devoir équivoque de vertu; & puis nous flater que, par là, nous avons suffisamment acheté le droit de suivre le penchant de nos inclinations corompuës, & de perseverer dans nos déréglemens.

XVII.

Ainsi un concutionnaire, un voleur public faisant quelque present à une Eglise: ou quelques largesses aux pauvres, croit estre quitte de ses concutions & de ses voleries, & avoir, par là, acquis

le funeſte droit de les continuer en ſeureté de conſcience. 4. part. ſect. 2.

XVIII.

Un homme de guerre jeûnant le Samedy en l'honneur de la Sainte Vierge : ou lui faiſant regulierement tous les jours quelque courte priere ; ſe promet qu'en quelque déréglement qu'il vive d'ailleurs, il ne perira jamais ; & qu'il ne moura qu'en état de grace. Eh ! plût à Dieu que cette illuſion de l'amour propre ne ſe trouvât pas quelquefois autorisée du ſuffrage de gens qui par leur caractere ſont deſtinés à enſeigner la voye du ſalut !

XIX.

C'eſt encore une illuſion aſſez ſemblable à celle-cy, que de ſubſtituer aux devoirs les plus eſſentiels quelques menuës devotions aiſées, & quelques pratiques Juives & Phariſiennes qui s'ajuſtent aiſément avec l'amour propre ; & de s'en faire autant de boucliers. Quatriéme Artifice.

4. part. Sect. 2. contre les traits de la Justice Divine.

XX.

Que de gens, par exemple, menant une vie licentieuse, se promettent, sur la foy de quelques traditions humaines, de ne jamais perir, pourvû qu'ils disent, chaque jour, un certain nombre d'oraisons : ou qu'ils portent sur eux certains petits meubles de devotion ? On en voit qui ont tant de zéle pour la conservation & la défense de ces pratiques & de ces traditions ; qu'à leur consideration ils ne feront nulle difficulté de violer les Commandemens de Dieu, & la Charité même, qui est le premier & le plus grand des Commandemens.

XXI.

Cinquiéme Artifice. Une cinquiéme adresse de l'amour propre pour nous inspirer une fausse confiance dans les états les plus dangereux, est de nous faire prendre les dehors de la

Religion, pour la Religion même. 4. part. sect. 2.

XXII.

Ainſi un Miniſtre des Autels attentif aux fonctions exterieures de ſon miniſtere, ne ſe regardant que par ces dehors ſi ſpecieux, ne comprend pas comme il ſe peut faire qu'un homme ſi aſſiduëment occupé à chanter les loüanges de Dieu, à annoncer ſa parole, à adminiſtrer les Sacremens, en un mot, à ſauver les autres, puiſſe ſe perdre lui-même. Il ne veut pas s'apercevoir qu'il ne ſert ainſi Dieu exterieurement, que pour ſe donner par là le moyen de ſatisfaire réellement ſes paſſions, ſon avarice, ſon ambition, &c. ou plûtôt qu'il ne ſert & n'adore nullement Dieu: mais uniquement ſes paſſions: puiſque pendant qu'il donne à Dieu quelques dehors; c'eſt à l'objet de ſes paſſions qu'il donne tout ſon amour; cet amour, dis-je, dans lequel ſeul conſiſte le vrai culte de latrie, ſuivant

4. part. sect. 2. cette parole de Saint Auguſtin : *Non colitur ille niſi amando.* N'eſt-ce pas proprement ſur ces ſortes de perſonne que tombent ces terribles malédictions que JESUS-CHRIST prononça autrefois ſur ces gens qui *nettoyoient avec ſoin les dehors de la coupe & du plat, pendant que le dedans de leurs cœurs eſtoit plein de rapine & d'impureté?*

XXIII.

Qu'il eſt à craindre que la même illuſion ne ſe trouve en bien des Maiſons Religieuſes, où ſous prétexte d'aſſiduité au corps exterieur des obſervances, on ſe croit en parfaite ſeureté, pendant qu'on n'a nul ſoin d'adorer Dieu en eſprit & en verité, nulle attention à regler les mouvemens de ſon cœur; & qu'on eſt auſſi vif ſur les petits objets de ſes ataches, que les gens du monde le ſont ſur les plus grands objets de leurs paſſions? Que c'eſt bien des ames

de ce caractere, dont il eſt dit : 4. part. Ces perſonnes m'honorent du bout des lévres : mais leur cœur eſt bien loin de moy. *Populus hic labiis me honorat : cor autem eorum longe eſt à me.* ſect. 2.

XXIV.

Sixiéme Artifice.

C'eſt encore une des adreſſes de l'amour propre, pour nous raſſurer dans certains poſtes fort perilleux, que de nous faire un merite de certaines diſpoſitions que nous avons euës ou crû avoir, par raport à ces poſtes : mais que nous n'avons plus.

XXV.

Un homme s'eſt ſenti, ou a crû ſentir un extréme éloignement des emplois exterieurs, & un violent penchant pour la retraite & la ſolitude. Il vient à eſtre engagé dans ces emplois, par une autorité legitime. Il s'y préte dabord : puis il s'y donne ; & enfin il s'y abandonne, juſqu'à s'y naturaliſer, juſqu'à s'y diſſiper, juſ-

4. part. sect. 2.

ques à en oublier ſes principaux devoirs, & juſqu'à s'y atacher de maniere à ne pouvoir plus s'en paſſer. Un tel état, ſi peu qu'il y reflechiſſe, doit le faire trembler. Mais l'amour propre le raſſure ſi bien par le ſouvenir de ſa premiere diſpoſition ; qu'il ſe fait, même devant Dieu, un merite de cet état, & une eſpêce de remplacement à toutes ſes pertes. Il ſe flate que ce n'a eſté que la force de l'obéiſſance qui l'a empêché de ſuivre cette diſpoſition ; malgré ſon atachement à ces emplois, il ſe dit à lui-même, qu'elle eſt encore toute vive dans ſon cœur ; & plus il voit d'obſtacles à abandonner ſon poſte : plus il ſe flate & ſe vante de le ſouhaiter, & de ſoupirer aprez la retraite.

XXVI.

Il en arive ſouvent autant à l'égard des Dignités, des Superiorités & des Charges Eccleſiaſtiques.

stiques. Tel ne les a regardées, pendant un long-tems, qu'avec une sainte frayeur, & ne les a acceptées qu'à regret & avec peine, qui s'y acoutume si bien en peu de tems, qu'également persuadé & qu'il est fait pour elles, & qu'elles sont faites pour luy; il se donne tous les airs qui doivent naturellement naitre de cette creance presomptueuse. Il domine sur ceux qu'il n'avoit eu en vûë que de servir. Il change en une vie mole & effeminée, une vie toute destinée aux travaux & aux fatigues; & il se fait enfin une situation également agreable & honorable du poste du monde le plus perilleux. Les craintes & les inquietudes s'élevent quelquefois, en cet état: mais on les calme aisément par le simple souvenir de l'ordre de Dieu, suivant lequel on s'y est engagé. Comme si un engagement legitime devoit servir de caution à toutes les mau- 4. *part. sect.* 2,

4. part. sect. 2. vaiſes ſuites qu'il a par notre faute; & comme ſi Saül, ſi legitimement élevé à la Royauté, par un ordre exprez de Dieu; en avoit été moins reprouvé pour les fautes qu'il commit dans ſon gouvernement.

XXVII.

Septiéme artifice. C'eſt une illuſion aſſez ſemblable à celle-cy, que de ſe flater, ſur l'idée qu'on ſe forme de certains états de perfection & de vertu, qu'on a effectivement les diſpoſitions qui y répondent; & de s'en faire un ſujet de confiance, quoiqu'on en ait de toutes contraires.

XXVIII.

Que de gens, par exemple, dont la vie eſt toute dans l'agitation & le tumulte, ſe flatent, ſur l'idée qu'ils ſe forment de la ſolitude & de la deſocupation, qu'ils auroient aſſez de force pour ſoutenir l'une & l'autre? Ils y penſent quelquefois: ils s'en entre-

tiennent avec plaisir : ils s'en font un honneur & un merite auprez de leurs amis, & beaucoup plus auprez de Dieu. Et cette pensée ne troublant point la joye qu'ils goutent dans le commerce ; plus les liens qui les atachent aux affaires, sont difficiles à rompre ; plus ils s'empressent de témoigner en souhaiter la rupture ; & ils prennent tant de soin d'embelir cette idée de solitude, qui ne sera jamais qu'idée ; ils s'acoutument si bien à la regarder par ses plus beaux endroits, qu'ils seduisent non seulement les autres ; mais eux-mêmes ; qu'ils jureroient qu'ils en souhaitent effectivement la realité ; qu'ils s'en croyent beaucoup plus vertueux, & plus estimables ; & que loin d'entrer en défiance de leur état, ils n'y trouvent qu'une parfaite seureté. 4. part. sect. 2.

XXIX.

Cette illusion est un excellent

4. Pens. sect. 2. secret, non seulement à un homme d'affaires, pour se donner, à peu de frais, le merite de la solitude : mais aussi à mille autres gens, pour se faire de semblables merites. A un gueux, le merite de la liberalité ; à un homme à qui tout rit, le merite de la patience ; à un homme d'un temperament delicat, le merite de l'austerité ; à un homme d'autorité, le merite de l'obéïssance ; à un homme né dans l'opulence, le merite de la pauvreté ; & ainsi du reste.

XXX.

Huitiéme artifice. Un huitiéme artifice de l'amour propre, est de faire, qu'on ne se regarde jamais que par son bel endroit, c'est-à-dire, par ce qui paroit, en soy, de plus regulier ; & d'inspirer, par là, une telle assurance, qu'on n'ait pas la moindre défiance sur tout le reste ; & qu'on s'aveugle cepen-

dant sur des defauts trez-considerables. 4. part. sect. 2.

XXXI.

D'où vient, par exemple, que tant de Communautés de Vierges qui ont fait profession d'une Regle trez-austere & trez-penitente; ou du moins d'une vie trez-pauvre & trez-modeste, trez-reguliere & trez-recueillie, & d'une vie enfin trez-degagée des passions du monde, se font de somptueux batimens; s'étendent tout autant qu'elles peuvent dans les Villes, rencherissant, dans cette vûe, les unes sur les autres, pour emporter une maison, ou un morceau de terre? D'où vient que quelque vocation qu'ait une fille; elles lui vendent si cher la grace de faire, avec elles, profession de pauvreté; que faute d'une somme considerable, elle n'y peut parvenir? D'où vient enfin que pardessus cette somme, elles l'engagent encore à exiger des pa-

Monialium Dos.

4. part. sect. 2. rens une petite rente pour les menus besoins ; sans quoy non seulement on ne les leur fourniroit pas ; on les laisseroit même quelquefois manquer du necessaire. D'où vient, dis-je, que ces Epouses du Fils de Dieu s'aveuglent si prodigieusement sur des choses si essentielles ; qu'avec tous ces defauts, elles se croyent dans une parfaite seureté ? C'est qu'elles ne se regardent jamais que par leurs beaux endroits ; par l'excellence de leur vocation ; par cette édifiante assiduité aux observances regulieres ; par ces austerités, cette affreuse separation du monde, cette aplication aux choses de pieté ; & se trouvant, en tout cela, bien superieures aux personnes engagées dans le siecle ; elles content que Dieu leur en doit de reste ; & ainsi, ou elles ne s'aperçoivent point des defauts que nous venons de marquer : ou si elles les entrevoyent ; les unes

les content pour rien ; & les autres les trouvent bien remplacés par ces autres œuvres de surerogation. 4. part. sect. 2.

XXXII.

D'où vient que ce spirituel qui est si delicat, que tout le blesse ; si orgueilleux, qu'il ne peut soufrir qu'on lui dise une de ses verités ; si vindicatif, qu'il ne sauroit pardonner ; si avare & si interessé, qu'il plaide pour les moindres bagatelles ; vit cependant avec aussi peu de crainte, & autant de confiance, que s'il avoit une revelation expresse de sa predestination ? C'est qu'il fait regulierement, tous les jours, deux heures d'oraison ; & qu'il ne soupçonne pas même qu'on puisse se perdre avec cela. Son oraison ne sert qu'à lui faire illusion : c'est son bel endroit ; il ne se regarde que par là : elle lui fournit les moyens de répandre sur ses plus favorites passions un air de pieté,

4. part. sect. 2. en les couvrant des voiles imposteurs, tantôt de la gloire de Dieu; puis de l'obligation de soutenir sa dignité & son caractere : quelquefois de la charité du prochain, & d'autres semblables fausses livrées.

XXXIII.

D'où vient que cet homme de Cour qui n'a ni moins de vanité, ni moins d'ambition que les autres, & qui n'est ni moins plein des fausses maximes du monde, ni moins ataché à ses pompes ; se croit neanmoins beaucoup plus en seureté pour le salut ? C'est qu'il entend plus souvent la Messe, & aproche plus frequemment des Sacremens ; & que ne se regardant que par ces endroits, leur faux éclat lui dérobe la vûë des // déréglemens de son cœur. Et ainsi chacun va se seduisant soi-même // sous ces specieux pretextes de // spiritualité ; sans prendre garde // que quelques exercices exterieurs

// de pieté peuvent trez-bien s'exer- 4 part. fol. 2.
// cer & ſe continuer toute la vie,
// ſans choquer ni bleſſer les paſſions
// qui tiennent le plus au cœur.

XXXIV.

Enfin un des plus ordinaires retranchemens de l'amour propre contre les reproches de la raiſon, & les remords de ſa conſcience; c'eſt une fauſſe idée qu'il ſe fait de la miſericorde de Dieu. Il ſe figure dans cet Eſtre Souverain une miſericorde & une bonté toutes humaines, bonté de femmelette, qui n'a pas la force de punir; & avec cela, il ſe croit tout permis, il ne craint rien de ſes deſordres; & ne regarde les plus grands crimes, que comme un beau ſujet à Dieu, d'exercer ſa miſericorde. C'eſt cette fauſſe idée qui entretient la plûpart des hommes dans la negligence de leur ſalut. Il ſemble qu'ils ſoient convenus de ſe faire ſur cela mille illuſions mutuelles; & qu'ils ne connoiſſent

Nouvelle attaque.

4 part. Dieu que par l'attribut de sa bon-
sect. 2. té & de sa misericorde ; tant ils prennent de plaisir à les relever. Ils ne doutent point que sa misericorde ne soit infinie ; & ils ont raison : l'infinité est essentielle à toutes ses perfections. Mais ils ne prenent pas garde que sa justice l'est aussi ; & qu'ainsi, si l'une leur est un sujet d'une extréme confiance ; l'autre leur en doit estre un d'une terrible crainte. Ils devroient donc penser que la misericorde, quoiqu'infinie en Dieu, n'est pas neanmoins sans regle ni sans mesure dans ses effets. Elle est reglée par sa sagesse & par sa justice ; & elle ne s'opose point à ce que Dieu doit à celle-cy. Quelle misericorde Dieu ne fait-il point aux plus grands pecheurs en ce monde ? Avec quelle bonté ne leur conserve-t-il pas la vie, & ne les atend-il pas à penitence ? Quels secours, quels avertissemens exterieurs & interieurs ne

leur donne-t-il pas. Il les invite, il les reprend, il les presse, il les menace, il les effraye ; & tout cela pour les ramener & leur pardonner. Si donc, malgré cela, ils continuent de marcher dans leurs voyes ; la misericorde ne permettra-t-elle pas bien à la justice d'avoir son tour en l'autre vie ! & ne sera-t-il pas de l'ordre qu'ils éprouvent alors la justice de celui dont ils ont mépriſé la misericorde ? *Experieris justum, quem contempsisti benignum. Gardons-nous donc bien*, dit Saint Augustin, *de donner tant à la misericorde de Dieu, que nous luy ôtions la justice.* * 4. *part.* *sect.* 2.

* Ne tibi sic videatur Deus misericors, ut non videatur justus. *Enarr. in Psalm.* 102.

4. part. sect. 2.

CHAPITRE VIII.

Des illusions que l'amour propre nous fait sur la mort.

I.

RIen n'est plus certain que la mort. Quand la foy ne nous l'aprendroit pas : quand nous n'aurions pas cette longue suite d'experiences ; ou, pour parler ainsi, cette constante tradition de morts, dont nous avons été comme témoins, & que toutes les histoires les plus certaines nous atestent ; la seule consideration naturelle de la structure du corps humain ne nous permettroit pas de douter qu'il ne dût naturellement se déranger & se détruire avec le tems. Quand on considere un peu de combien de diverses & de déli-

cates parties la vie de ce corps de- 4. part.
pend ; le peu d'effort qu'il faut sect. 2.
pour leur faire perdre cette dispoſition à laquelle la vie du tout eſt atachée, que le dérangement d'une ſeule entraine ſouvent le boulverſement de toutes les autres ; & que cependant ce corps ſi délicat eſt nuit & jour expoſé, malgré lui, à l'action & au choc de mille corps viſibles & inviſibles qui tendent à le miner & le détruire, on trouve qu'il y a bien plus de ſujet de s'étonner qu'on puiſſe conſerver ces maiſons d'argile les ſoixante & quatre-vingt années ; que de les voir à la fin ſe ruiner abſolument.

II.

Auſſi perſonne n'apelle de cette verité ; & ce n'eſt nullement ſur ſa certitude que l'amour propre nous fait illuſion : ce n'eſt que ſur le tems, ſur la maniere, & ſur ſes ſuites. Mais il eſt vrai qu'il

4. part. sect. 2. nous en fait de si continuelles & de si funestes, sur ces trois chefs ; qu'il rend, par là, absolument inutile la persuasion où nous sommes de la certitude de notre mort ; de sorte qu'on est toûjours surpris de cette derniere heure ; que souvent on meurt sans y penser, & de toute autre maniere qu'on ne s'atendoit ; qu'on meurt toûjours plûtôt qu'on ne pense, & que les choses se passent aprez la mort tout autrement qu'on ne se flatoit.

§. I.

Illusions sur le tems de la mort.

I.

L'Amour propre n'a pas de peine à faire sur cela illusion à la jeunesse : car quoique dans les jeunes gens, comme dans les vieillards, chaque moment du tems puisse être

le dernier de notre vie ; quoique, 4. *part.* *sect.* 2.
à proprement parler, on commence à mourir, dés qu'on commence à vivre ; & que cette diſſipation imperceptible des parties les plus ſubtiles qui entretiennent la vie du corps, ait commencé dés qu'on a vû le iour, & mettent les jeunes auſſi-bien que les vieux dans la neceſſité de reparer cette perte par les alimens ; l'amour propre dans les jeunes gens fait ſi bien détourner leur eſprit de ces vûës chagrinantes, & les porter à ne ſe regarder que par raport aux vieillards ; & il a tant de ſoin de groſſir dans leur imagination les ſoixante & quatre-vingts années, que les leur faiſant prendre pour une eſpéce d'éternité, il n'a pas de peine à leur perſuader qu'ils ne font que commencer à vivre, & que leur mort eſt trez-éloignée. Ajoûtez à cela, que la chaleur du ſang qui boüillonne dans cet âge, donne un

4 part. sect. 2. sentiment de vigueur & de confiance, trez-propre à justifier les illusions de l'amour propre, & à le cautioner dans ses trompeuses promesses.

II.

C'est particulierement sur la foi de ce sentiment trompeur, que l'on s'étourdit sur les exemples des morts si frequentes des jeunes gens même, & sur le grand nombre des causes ordinaires ou violentes qui peuvent leur ôter la vie. Et ainsi chacun suit ses voyes, travaille à son établissement, cherche à faire fortune, bâtit des édifices comme pour une éternité, & se jette aveuglément en des engagemens & des entreprises d'une suite infinie, souvent dans le tems même où l'on va couper celle de ses jours.

Helas ! qu'il y a d'hommes sur la terre, à qui (si l'on connoissoit leurs secrettes dispositions) on pouroit justement chaque jour

anoncer cette terrible nouvelle, & qui devroient s'eſtimer heureux qu'on leur fit cette ſalutaire reprimende de l'Evangile. *Inſenſés que vous étes ! on va cette même nuit vous redemander votre ame. Eh! que deviendront tous ces aprêts ?* Pour qui ſeront ces groſſes charges, ces riches terres, ces belles maiſons, ces monſtreux amas d'or & d'argent ? *Et quæ paraſti cujus erunt ?* 4. part. ſect. 2.

III.

Il ne faut pas croire que le tems nous rende ſur cela plus ſages ni plus circonſpects. Comme à l'âge de trente & quarante ans il ſe trouve un peu plus de conſiſtence dans le temperament, ou plûtôt un peu moins d'inégalités que dans la jeuneſſe, c'eſt alors que l'amour propre nous perſuade que nous ſommes inalterables ; & qu'il ne nous laiſſe voir la mort que dans un éloignement d'où il n'eſt pas poſſible qu'on en ſoit éfrayé:

4. part. sect. 2. on a beau en voir tous les jours mourir de même âge, on ne manque pas de se flater qu'on est de bien meilleure constitution qu'eux. C'est toûjours la faute des morts, de ce qu'ils se sont laissé mourir; c'est qu'ils ont fait des excés, c'est qu'ils ne se sont pas ménagés, c'est qu'ils se sont tués à force de remedes, ou qu'ils n'en ont pas assez fait. Aprés tout, c'est qu'ils étoient d'une mauvaise constitution, c'étoit des corps cacochimes; en un mot, c'est qu'ils étoient d'un autre temperament que nous ne sommes.

IV.

Enfin est-on parvenu à l'âge de soixante-dix ou quatre-vingts ans, on sent veritablement bien que la vie échape. Mais ce sentiment ne servant qu'à en augmenter l'amour, ne sert aussi qu'à donner lieu à l'amour propre de nous faire de nouvelles illusions. On rapelle sans cesse dans son esprit les plus

longues vies dont on a oüi parler, 4. part. sect. 2.
on ne jette plus les yeux que sur ceux qui sont alés jusques à six vingts ans & au de là ; & plûtôt que de manquer de sujets d'esperance, on passe même, s'il le faut, jusqu'à Matusalem, & l'on se flate que ce qui lui est arivé de vivre si long-tems, pouroit bien aussi nous ariver : & ainsi quelque voisine que soit la mort, ou l'on n'y pense pas, ou si l'on y pense, ce n'est que pour la congedier & la releguer jusque dans les tems les plus reculés.

V.

Mais ce n'est pas encore là le terme des illusions de l'amour propre sur ce sujet, il les pousse jusque dans les dernieres & plus extrêmes maladies. On se sent pressé d'une grosse fièvre, oprimé d'une violente fluxion sur la poitrine, abandonné des medecins, sans croire pour cela en devoir mourir ; & l'on a vû des gens condamnés sans

4. part. sect. 2.

resource, ne recevoir les derniers Sacremens que par déference pour ceux qui les assistoient, sans croire en avoir besoin, & pleins de confiance qu'ils en reviendroient. C'est encore icy où souvent un certain sentiment, ou de force, ou d'adoucissement dans le mal, seconde beaucoup l'amour propre dans ses illusions. Tandis qu'on se sent plein de vie, on ne peut pas se persuader qu'on soit sur le point de mourir; & c'est particulierement aux aproches de la mort; que ce sentiment seducteur nous arive. La nature fait alors d'ordinaire un éfort pareil à celui d'une chandelle qui est sur le point de s'éteindre: un sentiment agreable acompagne cet éfort, & ce sentiment est capable de seduire une ame atachée à la vie, jusqu'à luy faire croire qu'elle est échapée des mains de la mort. Quelquefois aussi le mal vient à un tel excés,

qu'on ne le ſent plus, & cette exemption de ſentimens douloureux miſe en œuvre par l'amour propre, fait croire à ces ames, qu'elles ſe gueriſſent & qu'elles ſont ſauvées. Et ainſi il arive juſtement que le tems où ces pauvres creatures content le plus ſur ces ſentimens trompeurs, eſt préciſément celui où elles ſont le plus prés de paroître devant le juſte Juge ; & j'avouë que je ne crains rien tant pour elles, que de les voir dans une violente maladie, me dire qu'elles ſe portent bien. 4. *part. ſect.* 2.

VI.

Ce qu'il y a en cela de plus déplorable, eſt qu'il ſemble que ceux qui ſont auprés des malades, leurs parens, & ceux même qui ſe diſent de leurs amis, ſoient d'intelligence avec leur amour propre, pour les perdre. Dans quelque danger qu'ils les voyent de mourir, leur plus grand

2. part. sect. 2. soin est de le leur cacher : on défend aux Medecins & aux Ecclesiastiques même qui les abordent, de leur en parler ; & si on les porte à recevoir les Sacremens, c'est toûjours en les assurant qu'il n'y a point de danger. Cruelle assurance, sous la foy de laquelle la plûpart des malades ne reçoivent les Sacremens que par ceremonie, & negligent de donner à leur conscience tout l'ordre qu'ils y donneroient, s'ils connoissoient le danger où ils sont. Puisque la plûpart des hommes veulent atendre cette derniere heure pour mettre leur salut à couvert, que ne prennent-ils au moins des mesures pour en estre avertis ! que ne défendent-ils à leurs domestiques, sous les plus grandes peines, de les laisser surprendre: que les grands Seigneurs n'ont-ils un serviteur fidele sur qui ils se reposent du soin de les avertir de cette derniere heure, lorsque tout

le monde conſpire à la leur ca- 4. part.
cher ! Ils ont des Suiſſes à leur ſect. 2.
porte, des Gardes, des Capitaines des Gardes, contre les ſurpriſes des hommes ; & n'ont pas un ſeul homme pour les preſerver des ſurpriſes de la mort, lors même qu'elle vient la tête levée & démaſquée ! Que diroient-ils d'un Capitaine des Gardes, ou d'un domeſtique qui auroit ſçû une conjuration contre eux, ſans les en avertir ! les excuſeroient-ils ſur ce qu'ils auroient aprehendé de les chagriner par cette mauvaiſe nouvelle ; ou d'augmenter leur mal, s'ils étoient malades ? Et cependant ils ſoufrent qu'on en uſe ainſi ſur la plus funeſte de toutes les conjurations !

4. part. sect. 2.

§. II.

Illusions sur la maniere de la mort.

I.

VOila une partie des illusions que l'amour propre nous fait sur le tems de notre mort. Mais qui pouroit décrire celles qu'il nous fait sur la maniere ? On se flate toûjours qu'on la verra venir de loin, & qu'ainsi l'on aura tout le tems de s'y disposer. On sait que ce sera sur les dernieres dispositions dans lesquelles on se trouvera alors, qu'on sera jugé ; & l'on comte qu'on aura, & tout le tems, & tout le pouvoir de se les donner. On les reduit à si peu de choses, qu'on ne craint pas qu'elles puissent manquer. *Une Confession*, dit-on, *est bientôt faite : Un bon* peccavi *est bien-tôt dit.* Avec cela, fût-on

fût-on le plus grand pecheur du monde : on ſera ſauvé. C'eſt ainſi que prevenu de ces illuſions, on paſſe ſa vie dans le libertinage & dans le crime : ou du moins dans la negligence & l'impenitence. C'eſt ainſi que chargé d'années, & même de maladies, on ſonge à toute autre choſe qu'à la mort ; & qu'on ſe trouve à l'âge de ſoixante & dix ans, auſſi peu deſabuſé & dégouté du monde, auſſi agité d'ambition & d'avarice ; le cœur auſſi plein de deſirs terreſtres ; & la teſte auſſi remplie de vains projets & d'établiſſemens de fortune, que ſi l'on avoit parole de vivre encore deux ou trois ſiecles. C'eſt ainſi enfin qu'avec des diſpoſitions ſi directement oppoſées à une bonne mort, on va les yeux clos afronter le plus terrible de tous les dangers.

4. part. ſect. 2.

† ſe flate, qu'on ſera ſauvé.

II.

Mais qui a donné parole à l'amour propre qu'il verra la mort

4. part. sect. 2. venir de loin ; & qu'il aura tout le tems de s'y disposer ? Helas ! combien de morts subites en des tems & des lieux où on ne les atendoit point ! Mais je veux qu'il ait le tems de la voir venir. Je veux qu'une fiévre lente & respectueuse l'améne à petit pas à son chevet ; & que pour la lui rendre moins affreuse, elle n'y vienne qu'en la compagnie de ses parens, de ses amis, & qu'en presence des Ministres de l'Eglise, tous disposés à le defendre de ses surprises & de ses insultes. Qui lui a dit qu'en des circonstances si favorables, il aura les dispositions propres à la recevoir : ou qu'il poura se les donner, dans un tems où l'esprit se trouve si partagé & si affoibli par les sentimens de la maladie ? Il doit savoir que ces dispositions sont d'un ordre si different de tous les effets naturels ; que même les plus sains, avec toute leur aplication, ne peuvent naturellement se

les donner ; & que pour les acquerir, tous leurs efforts ſont abſolument inutiles, ſi Dieu ne les leur donne. Mais un pecheur doit-il s'atendre que ce ſoit un bon moyen d'engager Dieu à lui faire ce preſent, dans l'extremité d'une maladie, que de paſſer dans cette vûë, le tems de ſa ſanté, dans le mépris de ſes Commandemens, & le violement de ſes ordres ? Auſſi voit-on trez-ſouvent, que les malades ne ſongent à rien moins qu'à entrer dans ces diſpoſitions. Leur maladie dure d'ordinaire huit ou dix jours. Ils en paſſent les quatre ou cinq premiers à croire que ce ne ſera rien, & à charmer leur mal, de toutes les manieres poſſibles. Enſuite le mal croiſſant les agite tellement, leur cauſe un tel mal de teſte, & partage ſi fort la capacité qu'ils ont de penſer, qu'ils ne peuvent entendre parler de la moindre aplication d'eſprit, & qu'ils meurent 4. Part. ſect. 2.

4. part. sect. 2. ainsi sans avoir donné nul ordre à leur conscience.

III.

Un bon peccavi *est bien-tôt dit.* D'accord. Mais que sert de le dire de bouche : si on ne le dit de cœur. Or ce n'est ni la frayeur des jugemens de Dieu, ni la crainte des supplices qui le peuvent dire, ou le faire dire au cœur : ce n'est que l'amour de Dieu, & encore un amour assez fort pour changer les dispositions de ce cœur. Eh ! quelle force ne lui faut-il pas, pour changer en un instant des dispositions enracinées dans un cœur de pierre, & cimentées souvent par des habitudes de trente, quarante & cinquante années ? Une ame aussi saisie de frayeur & de crainte, que l'est celle d'un pecheur habituel, qui se trouve en cet état, est-elle bien disposée à produire un acte d'amour de Dieu de cette force ? Est-on bien preparé à aimer

Dieu preferabment à soi-même, dans le tems que la vûë prochaine des plus horribles supplices, reveille tout ce qu'on a de propre interêt ? Et l'amour propre qui nous fait ces illusions, & nous flatte de ces trompeuses esperances, pendant que nous sommes en santé ; nous promet-il de nous quitter à l'extremité de notre vie, & dans le tems où il s'agit du plus grand interêt que nous ayons jamais eu ? Quelle aparence ? Il s'y trouvera avec plus de vivacité que jamais ; & sa vivacité ne servira qu'à nous remplir de fraveur & de crainte ; & à nous empêcher de produire l'acte d'amour. 4 part. sect. 2.

IV.

Non, le changement du cœur n'est pas l'ouvrage d'un moment Dieu le fait quelquefois : mais ce sont des miracles, sur lesquels on ne doit pas conter, & aux quels on ne peut s'atendre, sans le ten-

4. part. sect. 2. ter. L'ordinaire de sa Providence est de conduire un cœur, par divers degrés, jusques à la parfaite conversion : il le laisse combatre contre les vices, travailler à l'aquisition des vertus ; prier, gemir, veiller, pleurer ; & le méne ainsi imperceptiblement jusques au parfait amour de la Justice.

V.

On ne juge d'ordinaire de la bonne ou mauvaise mort des gens, que sur la reception, ou non reception des derniers Sacremens. Qu'un homme ait passé sa vie en scelerat ; s'il a reçu les Sacremens en mourant, on tient son salut assuré ; & au contraire, qu'un homme de bien & qui a vécu dans la justice, vienne à estre surpris d'une maladie qui ôte la liberté de recevoir les derniers Sacremens ; son salut paroit, à bien des gens, fort douteux. Mais que tous ces jugemens sont trompeurs, & que le Souverain Juge en juge bien

autrement ! La derniere disposi- 4. *part.*
tion d'un cœur à l'heure de la mort, *sect.* 2.
est d'ordinaire l'écot de la vie. Un homme qui a vécu dans la justice, ne la perd point, pour se trouver surpris de la mort, sans Sacremens ; & il est rare au contraire qu'un homme qui a vieilli dans l'iniquité, en détache son cœur en quatre ou cinq jours de maladie, pendant lesquels il voit venir la mort.

VI.

Une confession est bien-tôt faite. Pas si tôt, quand on a longtems vécu dans le desordre ; & il n'est pas si aisé, dans un état de trouble, de confusion & d'inquietude, tel qu'est celui d'un pecheur qui se voit prest à paroître devant Dieu ; de rapeler, dans l'amertume de son cœur, les dereglemens d'un grand nombre d'années, & de découvrir à un Prêtre mille crimes qu'on a toûjours eu tant de soin de tenir cachés. Mais

4. part. sect. 2. enfin je veux qu'elle soit faite cette confession : le Prestre, qui, en toute autre conjoncture, devroit vous refuser l'absolution ; & qui vous la donne, à cause de l'extremité où vous estes ; vous promet-il le pardon ? vous assure-t-il que le Souverain Juge aprouvera sa Sentence ? Point du tout. Il y a long-tems qu'un des plus éclairés & des plus illustres Peres de l'Eglise s'en est nettement expliqué. *Nous donnons*, dit-il, *l'absolution : mais nous ne promettons pas le pardon. Pœnitentiam damus : veniam non promittimus.*

VII.

Y a-t-il donc rien de plus visiblement trompeur, que toutes les esperances dont l'amour propre nous flate sur le tems & sur la maniere, sur les circonstances & les dispositions de notre mort ? Et si l'on y pensoit un peu : pouroit-on se resoudre à donner la moindre creance à ce perfide seducteur ?

& à continuer de vivre, comme l'on fait, dans les plaisirs ; dans l'oubli de Dieu, & de ses devoirs, & dans l'impenitence ? 4. part. sect. 2.

VIII.

Que ne craignons-nous, sur cela, les funestes surprises qui sont arivées à tant d'autres, & dont JESUS-CHRIST a pris tant de soin de nous donner une frayeur salutaire ! Sodome surprise par une pluie de feu & de soufre, au milieu de ses infamies ; & le monde entier surpris par le déluge, dans ses desordres & son impenitence, malgré cent années de prédication, sont les images dont JESUS-CHRIST même s'est servi pour nous marquer ce qui arive à la plûpart des hommes à la mort. Images à la verité vives & afreuses : mais aprez tout, bien au dessous de la realité qu'elles representent : car qu'est-ce qu'une punition passagere de feu & de soufre, en comparaison de ces insu-

4. part. sect. 2. portables braſiers qui ne s'afoibliront, ni ne finiront jamais ; & de ces flammes devorantes, qui trouveront toûjours de quoi devorer, & à qui les reprouvés fourniront perpetuellement une matiere toûjours nouvelle, & incapable d'eſtre conſumée par la plus terrible violence, & la plus immenſe durée ? Cela ne merite-t-il pas bien qu'on mette tous ſes ſoins à éviter ces funeſtes ſurpriſes, ſur tout aprez l'avis que JESUS-CHRIST même a bien voulu nous en donner ? Car ce n'eſt pas en l'air, ni ſur de vaines conjectures qu'il nous en a parlé. Perſonne ne peut en eſtre mieux inſtruit que lui : puiſque c'eſt lui-même qui doit nous ſurprendre, & qui ſait parfaitement le jour & l'heure qu'il a pris pour cela. * C'eſt lui-même enfin qui, comme il nous en avertit, doit venir comme un laron, lorſqu'on s'y

* Sicut factum eſt in diebus Noë, ita erit in diebus Filii hominis. *Luc.* 6. 17.

atendra le moins. *Veniam ad te tanquam fur ; & nescies quâ horâ veniam ad te.* * De quelle presomption ne faut-il pas estre, pour negliger un tel avertissement ; & pour se flater follement qu'on aura toûjours assez de tems ; pendant que celui qui en est le maître nous dit le contraire ? Etrange stupidité ! on ne veut point estre surpris dans les plus petites affaires temporelles ; & on ne craint point de l'estre dans l'affaire du salut éternel ! 4. part. sect. 2. * Apocal. ch. 3.

§. III.

Des illusions qu'on se fait sur les suites de la mort.

I.

LEs illusions qu'on se fait sur la mort ne se terminent ni aux circonstances qui la precedent, ni à celles qui l'accompagnent : on s'en fait jusques sur ce

4. part. Sect. 2

qui la doit suivre. On est d'une telle indolence pour l'éternité, & d'une si grande vivacité pour le monde ; qu'on se regarde encore comme dans le monde, pour le tems même auquel on n'y sera plus. On s'y donne, par un tour d'imagination, une espèce d'être moral éternel, qui sert à se consoler, par avance, de n'y être plus phisiquement & réellement ; & cette fiction d'esprit tient lieu, à bien des gens, d'un grand remede contre la crainte de la mort.

II.

Pleins de cette noble idée qu'ils se sont, de tout tems, formée de leur propre merite ; & qu'ils ont pris tant de soin de cultiver, d'embelir & de fortifier ; ils ne doutent pas qu'ils n'en ayent tracé une pareille dans l'esprit de tous les hommes ; & ainsi ils se regardent comme vivans éternellement au milieu d'eux, lors même qu'ils n'y seront plus, comme

l'illuſtre objet de leur veneration & de leurs regrets reſpectueux ; & en un mot, comme perpetuellement environnés des magnifiques obſeques de tout le genre humain. 4. part. ſect. 2.

III.

Ils s'atendent que les Cercles, les Academies, les Egliſes même retentiront de leurs éloges ; que les petits & les grands fondront en larmes à leurs funerailles ; & que tout le monde criera, quel dommage. Ils ſe flatent même que les livres & les pierres, le marbre & le bronze parleront d'eux pendant toute l'éternité, & donneront ainſi une eſpêce d'immortalité à leur merite. Et cette image d'immortalité profane les conſole de la perte de la vraie immortalité, & les étourdit, aux aproches de la mort, ſur leur damnation éternelle.

4. part. sect. 2.

IV.

Un faux brave, qui chargé de crimes devant Dieu s'en va afronter la mort dans une occasion où elle est comme assurée ; voit en même tems sa damnation aussi certaine : mais il s'étourdit, sur cela, par cette vûë confuse de la gloire dont on le couvrira aprez sa mort. Les lauriers dont on ornera son tombeau, le soutiennent & le consolent. Il se regarde comme multiplié, & comme faisant deux personnes, ou deux estres differens ; malhureux par l'un, & hureux par l'autre ; & plus charmé du bonheur de son être phantastique, que touché du malheur de son être réel, il sacrifie avec plaisir l'un à l'autre. Il regarde comme une seconde vie, plus glorieuse même que celle qu'il quitte, les Oraisons funebres & les trompeurs Eloges qu'on fera de sa vertu & de sa valeur aprez sa

mort. Que ſi l'on n'eſt pas de naiſ- 4. *part.*
ſance à devoir naturellement s'a- *ſect.* 2.
tendre à ces honneurs funebres ;
on ſe fait du moins un glorieux
pis-aler de l'honneur d'avoir pla-
ce dans quelque Hiſtoire : ou en-
fin d'eſtre relegué dans quelque
coin de Gazette, avec une foule
de pareils inſenſés. Dans cette
eſperance on va d'un air intrepi-
de inſulter aux plus afreux dan-
gers ; & l'on court à la mort auſſi
guayement qu'au plus delicieux
regal.

V.

Mais, mon Dieu ! que d'illu-
ſions en tout cela ! Et déja qu'on
ſe méconte étrangement ſur tout
ce qu'on atend de la part des
hommes ! Que cette eſpêce d'im-
mortalité, dont on ſe flate dans
leur memoire, eſt frivole ! A
quoi ſe reduiſent tous leurs re-
grets, toutes leurs doleances, tou-
tes les marques de ſouvenir & de
reconnoiſſance qu'ils donnent ?

4. par. sec. 2. souvent à ces deux mots, qu'on repete froidement, pendant deux ou trois jours : *Le pauvre Garçon, le pauvre Prince, le pauvre Seigneur! c'eſt dommage : il avoit de bonnes qualités!* Cela dit, on n'en parle plus, & on y penſe auſſi peu.

VI.

Et qu'on ne ſe flate point icy de ſa grandeur, de ſa naiſſance, de ſes emplois. Les plus grands & les plus diſtingués ſont ſouvent le plûtôt oublié. S'ils ont eſté gens de bien : on ne veut pas même y penſer : parce que le ſouvenir de leur vie eſt une cenſure ſecrette de celle qu'on méne communément dans le monde. S'ils ont vécu dans le deſordre ; on n'y penſe qu'avec mépris : je dis méme les plus libertins : parce que quelque dereglé qu'on ſoit ; les vûës d'équité & de juſtice, dont on ne ſe défait preſque jamais, ne permettent pas qu'on eſtime ceux qui ont vécu dans le deſordre. Ces Grands du

monde ont beau laiſſer, en mourant, des ordres pour ſauver leur memoire du naufrage; c'eſt inutilement que leurs proches leur font dreſſer des Mauſolées & des Epitaphes honorables; ou on ne les lit pas: ou ſi l'on s'en donne la peine; ce n'eſt que pour peſter contre les injuſtes loüanges qu'on y trouve; & pour ſubſtituer au titre faſtueux de *Haut & puiſſant Seigneur*, par-tout où il ſe rencontre, ceux de *haut & puiſſant ſcelerat*, *haut & puiſſant voleur*, *haut & puiſſant fourbe*, *inſigne concuſſionnaire*, &c. 4. *part. ſect.* 2.

VII.

Voila le conte que l'on tient à ces Meſſieurs de leurs hauts faits. Voila où ſe reduit, la plûpart du tems, cette idole d'immortalité dont ils ſe flatent pendant leur vie, & pour l'amour de laquelle ils ont ſacrifié leur bonheur éternel. Ils ſe ſont donné de grands mouvemens: ils ont fait bien du

4. part. sect. 2. bruit & de l'éclat. Ce bruit a ceſſé ; & leur ſouvenir s'eſt diſſipé avec le bruit. *Periit memoria eorum cum ſonitu.* Souvent même on eſt tout ſurpris, qu'au bout de quelque tems, il ne reſte pas la moindre trace de leur éclat & de leur grandeur. *J'ay vû l'impie*, dit un Prophete, *je l'ay vû s'élever & ſe guinder auſſi haut que les cedres du Liban. Je n'ay fait que paſſer ; & il n'étoit déja plus. Je l'ay cherché ; & je n'ay pas même trouvé la moindre trace du poſte qu'il avoit occupé. Vidi impium ſuperexaltatum & elevatum ſicut cedros Libani. Tranſivi : & ecce non erat. Quæſivi eum, & non eſt inventus locus ejus.* Que ſont devenus tous ces treſors, tous ces riches ameublemens, tous ces ſuperbes équipages, tous ces magnifiques bâtimens, tout ce nombreux domeſtique ? Helas ! dit le même Prophete, *ils ſe ſont endormis ces hommes de richeſſes : ils ont dormi*

leur ſomme : & à leur reveil , ils n'ont rien trouvé entre leurs mains. Dormierunt ſomnum ſuum , & nihil invenerunt omnes viri divit arum in manibus ſuis. 4. part. ſect. 2.

VIII.

Mais enfin je veux (ce qui n'eſt aſſurément pas) qu'on ſe ſouvienne d'eux aprez leur mort ; & que toute la ſuite des generations à venir ſe relayent pour les encenſer, & pour porter leur memoire & leurs hauts faits juſques à la fin des ſiecles ; de quel uſage leur ſera cet honneur pretendu, s'ils ont le malheur de bruler éternellement dans l'enfer ? De quoi leur ſervira cette immortalité imaginaire , pendant qu'ils eſſuieront des ſuplices mille fois plus cruels que la mort ? Grande conſolation de ſavoir qu'on eſt honoré en effigie dans un lieu où l'on n'eſt plus ; pendant qu'on eſt deshonoré en ſa perſonne, inſulté, outragé par les demons, & chargé d'i-

4. part. sect. 2. gnominies à la vûë de Dieu & de ſes Anges : Miſerables creatures ! on les loüe où elles ne ſont pas ; & on les déchire de toutes manieres où elles ſont. *Laudantur ubi non ſunt, cruciantur ubi ſunt.*

IX.

Sans mentir la paſſion d'éterniſer ſon nom ſur la terre, & de faire parler de ſoy aprez ſa mort, a quelque choſe de bien extravagant, quelque ſort qu'on doive avoir dans l'éternité : Car on meura ou dans la grace de Dieu, ou dans ſa diſgrace. Si c'eſt dans ſa grace : on entrera pour toûjours en participation de ſa gloire, de ſa joye, de ſon bonheur : *Intra in gaudium Domini tui.* Eh ! de quoi ſervira alors toute la gloire mondaine ? de quel air la regardera-t-on ? quel mépris n'aura-t-on pas pour tout ce qui fait icy-bas l'ambition & le plaiſir des hommes vains ? Que tous leurs plus grands honneurs, leurs loüanges, leurs

éloges profanes paroitront petits, puériles & badins. De ce haut faîte de gloire & de bonheur on regarde les plus éclatantes Couronnes, & les plus magnifiques Trones de la terre, avec autant de dédain, qu'un serieux Magistrat passant à la teste de son Corps dans les ruës de Paris, regarde la Royauté de ces petites Reines d'un jour, qu'on y expose en parade à la vûë du peuple. Bien plus, si la beatitude dont on joüira dans le Ciel, étoit capable d'estre troublée ; elle le seroit assurément par la vûë des honneurs qu'on recevroit sur la terre, s'ils n'étoient que l'effet de l'ambition & de la vanité dont on auroit esté agité pendant qu'on l'habitoit. 4. part. sect. 2.

X.

Que si l'on meurt dans la disgrace de Dieu ; comme on sera, à l'instant, précipité pour jamais dans ces flames devorantes où la rage, la honte & le desespoir se-

4. part. sect. 2. ront dans le dernier excez ; de quoi poura guerir, dans cet afreux état de douleurs & d'ignominies, la vûë de la gloire & des honneurs mondains qu'on ſe ſera atirés ſur la terre, par ſon orgueil & ſon ambition ? De quel adouciſſement, de quelle conſolation cette vûë ſeche poura-t-elle eſtre? Au contraire : comme on ne poura, en cet état, s'empêcher de regarder la recherche de ces vains honneurs, & de cette gloire frivole, comme la vraye cauſe de ſon malheur ; leur vûë ne ſervira qu'à redoubler la rage & le deſeſpoir. Et ainſi rien n'eſt ni plus inſenſé, ni plus extravagant, ni plus contre nos veritables interêts, que ce phantome de gloire dont on ſe flate d'eſtre ſuivi aprez la mort, en quelque état que celle-cy nous mette ; & il n'y eut jamais de plus fole, ni de plus funeſte illuſion.

4. part. sect. 2.

CHAPITRE IX.

Que l'amour propre se transforme ouvertement en amour de Dieu.

I.

ON peut dire que c'est icy le comble des illusions de l'amour propre. Il y a long-tems qu'on avoit remarqué que ce fourbe se glissoit imperceptiblement jusques dans nos actions de pieté; & qu'il arivoit souvent qu'on croit y chercher vraiment Dieu, pendant qu'on ne cherche que soy-même. C'estoit assurément déja un grand mal : mais du moins on prenoit des mesures pour s'en preserver; on estoit en garde contre cet empoisonneur de nos bonnes actions ; & lors qu'on s'aper-

4. part. sect. 2.

cevoit qu'il vouloit s'en mêler : on faisoit tous ses efforts pour le bannir.

II.

Mais aujourd'huy les choses sont bien sur un autre pied. Cet imposteur a trouvé le secret de n'avoir plus besoin de se cacher, & de pouvoir, sans honte, marcher la teste levée. Que dis-je ? Il a trouvé l'art de se faire autant estimer & honorer que l'amour de Dieu même. Il ne faloit pour cela, que se transformer en cet amour divin ; & c'est enfin jusques où il a poussé ses artifices & ses illusions.

III.

Quelques Auteurs de ce siecle qui y ont esté pris des premiers, ne rougissent pas de lui prêter leur plume, pour lui aider à les répandre. Et j'avoüe que je n'ay pû voir, sans un extrême étonnement, qu'un d'entre eux, qui, sur d'autres sujets, a de la solidité,

ſolidité, ait eſté un de ceux-là : & qu'il ait oſé confondre l'amour propre avec l'amour de Dieu : car il ſoutient, avec une confiance infinie, qu'on ne peut aimer Dieu que *par interêt*, que *par amour propre* : qu'*il ne peut y avoir une pure amitié dans notre cœur, à l'égard de Dieu.* Qu'*il n'en eſt point qui ne releve de l'amour de nous-mêmes, & qui ne le reconnoiſſe pour principe.* Que *la meſure ſans meſure de l'amour de ſoi-même, & ces deſirs, qui ſont comme infinis, ſont les ſeuls liens qui nous attachent à Dieu ; que quand l'amour de nous-même ſe tourne vers Dieu : par l'intereſt du bonheur qu'il en atend ; il ſe confond avec l'amour divin.* Et qu'ainſi *ce ſont queſtions vaines & contradictoires*, que de demander ſi *les Saints aiment Dieu plus qu'eux-mêmes* ; & qu'*il aimeroit autant qu'on demandât s'ils s'aiment eux-* 4. part. ſect. 2.

4 part ſ. 2. *mêmes, plus qu'ils ne s'aiment eux-mêmes.**

* 2me *partie de l'Art de ſe connoître, chap. 6. & 8.*

IV.

Ce qu'il y a en cela de bien étrange, c'eſt que les raiſons dont cet Auteur appuye ces paradoxes, ſon ſi foibles & ſi frivoles; qu'on ne comprend pas comment elles ont pû l'engager à les ſoutenir. On n'entreprend pas icy d'en faire voir le foible: ce n'en eſt pas le lieu: cela nous engageroit dans des abſtractions & des ſechereſſes qui ne conviennent pas à cet Ouvrage. Il s'en preſentera peut-être quelque jour une occaſion plus favorable.

V.

D'ailleurs ces paradoxes ſont ſi viſiblement oppoſés aux plus ſimples notions de la raiſon & de la foy; que je ne puis croire que les fideles ayent beſoin de pre-

ſervatifs contre leur poiſon. 4. part. ſect. 2.

La raiſon leur dira que Dieu ne doit pas eſtre moins delicat que nous, en matiere d'amour; & que c'eſt juger bien baſſement de cet Eſtre Souverain, que de croire qu'aprez ne nous avoir créés que pour eſtre aimé de nous; il puiſſe ſe contenter que nous ne l'aimions que *pour notre interêt*, que pour l'amour de nous-mêmes; & en un mot, que d'une maniere dont nous ne ſerions pas contens que les hommes nous aimaſſent.

VI.

Elle leur dira encore (cette même raiſon) que s'il eſtoit vrai qu'il ne pût y avoir dans notre cœur *une pure amitié pour Dieu, qui ne ſe raportât pas à nous-mêmes*; il faudroit que Dieu ſe fût bien méconté, en creant notre cœur pour l'aimer: puiſque c'eſt une notion commune, qu'à par-

4. part. sect. 2. ler exactement, *on n'aime point ce que l'on n'aime que pour quelque autre chose*; & qu'*on n'aime un objet qu'autant qu'on l'aime pour lui-même & sans raport. Non amatur nisi quod propter se amatur*, dit Saint Augustin. Et ainsi, selon cela, Dieu nous creant pour l'aimer, nous auroit mis dans une vraye impossibilité de l'aimer; en nous reduisant à l'impuissance de l'aimer que par raport à nous. Car c'est encore une notion commune que ce que l'on n'aime que par raport à un autre objet, ne tient lieu que de moyen pour y ariver: or l'on convient qu'à parler proprement, on n'aime pas les moyens, mais la fin; verité que Saint Bernard exprime si bien par ces paroles: *Quidquid propter aliud amare videaris, id plane amas quo amoris finis pertendit: non per quod tendit.**

* *Tract. de diligend. Deo, cap* 10.

VII.

4. part. sect. 2.

Enfin la raiſon leur dirá encore, que n'aimer Dieu que par raport à nous ; c'eſt ſuivant ce qu'on vient de dire, prendre Dieu pour moyen, & ſe prendre pour fin. Mettre ſa fin dans la creature : joüir de ſoi-même, & uſer de Dieu : ce qui ſuivant la raiſon, & le témoignage de Saint Auguſtin, eſt le dernier renverſement de l'ordre : *Frui utendis, & uti fruendis.*

VIII.

Pour la foy, elle leur dira que puiſque Dieu les oblige à l'aimer de tout leur cœur, de toute leur ame, de tout leur eſprit & de toutes leurs forces ; il eſt viſible que loin qu'il pretende n'eſtre aimé que par raport à eux, à peine paroit-il qu'ils puiſſent s'aimer eux-mêmes, dumoins d'un amour qui n'ait point

4. part. sect. 2. de raport à Dieu : puiſque celui qui leur demande tout leur cœur, declare aſſez qu'il ne leur en laiſſe nulle partie dont ils puiſſent ſe ſervir à s'aimer ainſi : ce qui n'empêche pas cependant qu'il ne ſoit vrai que nous nous aimons nous-mêmes, en aimant ainſi Dieu. Car puiſque s'aimer, c'eſt ſe procurer du bien : il eſt vrai que nous ne nous en procurons jamais davantage, ni ne faiſons jamais mieux nos affaires, qu'en ne ſongeant point à les faire, & qu'en nous oubliant nous-mêmes, pour ne ſonger qu'aux interêts de Dieu.

IX.

Enfin la foy & la raiſon ſe joindront encore pour leur apprendre qu'ils doivent aimer Dieu d'un amour de preference : c'eſt à dire, non ſeulement plus que leurs parens & que leurs amis; non ſeulement plus que la vie

preſente, mais auſſi plus qu'eux-mêmes, plus que leur eſtre propre; & juſqu'à eſtre preſts à retomber dans le neant, & à ſoufrir toutes ſortes de ſuplices, plûtôt que de l'offenſer. 4. part. ſect. 2.

Quand JESUS-CHRIST ne s'en ſeroit pas expliqué aſſez clairement, il ne faudroit que quelque idée de l'ordre, & de l'infinie difference qu'il y a du Createur à la creature, pour en tomber d'accord. Il ne ſuffit pas, dit un illuſtre & ſolide Auteur, d'aimer Dieu ou l'ordre, lors qu'il s'accommode avec nôtre amour propre. Il faut lui ſacrifier toutes choſes, nôtre bonheur actuel, & s'il le demandoit ainſi, nôtre eſtre propre.

X.

Et de là il ne ſera pas malaiſé d'inferer contre les pretentions d'Abadie, 1°. que l'a-

4. part. sect. 2. mour de Dieu doit estre trez-different de l'amour propre : puis qu'on doit aimer Dieu jusqu'à estre prest de lui sacrifier son propre estre, qui est l'unique apuy de l'amour propre. 2o. Qu'il est faux qu'*on ne puisse aimer Dieu que* par interêt & *par amour propre*, & qu'*on ne puisse avoir pour Dieu une amitié parfaitement independante de cet amour* : puisque l'aimer jusqu'à estre disposé à lui sacrifier son propre estre ; c'est l'aimer contre tous les interets & tous les penchans de l'amour propre.

3o. Qu'il est encore plus faux que *la mesure sans mesure de l'amour de soi-même soit le seul lien qui nous atache à Dieu* : puisque notre atachement, pour lui, doit aler jusqu'à s'oublier & s'aneantir soi-même, pour lui procurer un degré de gloire, s'il le souhaitoit.

4°. Que c'est n'avoir pas la plus

ſimple notion de l'amour de preference que nous devons à Dieu, que de traiter de *badines & de contradictoires les queſtions* par leſquelles quelques Auteurs *demandent ſi les Saints aiment Dieu plus qu'eux-mêmes.* Il eſt ſi conſtant parmi tous ceux qui ont quelque teinture de religion & quelque idée de Dieu, qu'on doit l'aimer plus que toutes choſes & plus que ſoi-même ; & JESUS-CHIST nous a ſi nettement marqué cette verité dans l'Evangile, qu'on ne comprend pas comment des Chrêtiens en peuvent douter ; & que tout ce qu'il y a à redire dans les queſtions que l'on propoſe là-deſſus, c'eſt de ce qu'on les propoſe : puiſqu'on ne devroit pas en faire une queſtion. 4. part. ſect. 2.

XI.

Aprez tout, ſi l'on vouloit donner un autre tour & un autre ſens à l'amour de ſoi-même :

4. par. sect. 2.

& que, par là, on n'entendît que ce mouvement par lequel on ne s'aime que pour Dieu, que par raport à Dieu, que pour sa gloire, qu'afin qu'il soit toutes choses en tous; que pour lui apartenir parfaitement, & que pour demeurer entre ses mains comme un instrument disposé à tous les usages aux quels il lui plairoit de le destiner; on ne devroit faire alors nulle difficulté de confondre cet amour de soi-même avec l'amour de Dieu: puis qu'effectivement ce ne seroit qu'un vrai amour de Dieu; & que, comme on l'a fait voir cy-dessus, *on n'aime point*, à parler proprement, *ce que l'on n'aime que pour quelque autre chose: Quidquid propter aliud amare videaris, id plane amas quò amoris finis pertendit, non per quod tendit.*

XII.

Mais qu'il eſt peu de gens qui s'aiment ainſi ! * & que c'eſt peu là le ſens dans lequel Abadie prend l'amour de ſoi-même. Ce n'eſt pas pour Dieu qu'il veut qu'on s'aime : ce n'eſt au contraire que pour ſoy & pour ſon bonheur qu'il veut qu'on aime Dieu : Il porte ſon amour propre juſques dans le Ciel, & le confond avec l'amour que les Bienhureux ont pour Dieu. *Je demande*, dit-il, *s'ils peuvent aimer Dieu, ſans ſentir la joye de ſa poſſeſſion ; & ſi l'on peut ſentir de la joye, ſans s'aimer ſoi-même, à proportion du ſentiment qu'on en a ?* *

4. *part. ſect.* 2.

* Pauci ſe propterea diligunt, ut ſit Deus omnia in omnibus. *S. Aug. tract.* 83. *in Joann.*

* *Chap.* 6.

Il eſt aiſé de répondre que le plaiſir que les Bienhureux ſentent dans la poſſeſſion de Dieu, les porte & les atache à Dieu, & non pas à eux-mêmes ; ce n'eſt pas par raport à ce plaiſir ni à cauſe de ce plaiſir quils aiment Dieu. *Quoique le plaiſir dont ils joüiſſent*, dit un

4. part. sect. 2. excellent Auteur, *les tienne inſéparablement atachés à Dieu ; ils n'aiment point Dieu à cauſe du plaiſir qu'ils en reçoivent. . . . Dieu eſt ſi aimable, que ceux qui le voient tel qu'il eſt, l'aimeroient au milieu des plus grandes douleurs ; & ce n'eſt pas l'aimer comme il merite de l'être, que de l'aimer ſeulement à cauſe qu'il eſt le ſeul qui puiſſe cauſer en nous des ſentimens agreables. . . . . Le plaiſir*, dit-il encore plus bas, *qui eſt la recompenſe & l'atrait de l'amour des juſtes, n'en eſt point la fin : car les juſtes s'aimeroient au lieu d'aimer leur bien. Dieu merite d'eſtre aimé en lui-même ; & même la douceur que l'on goûte dans ſon amour, nous éloigne de lui, ſi nous arétant à cette douceur, nous ne l'aimons pas pour lui-même : car alors nous nous aimons au lieu de lui.* *

* Converſations Chrétien Entretien 8e.

Concluons donc avec un ſaint Amant, que *c'eſt déchoir de l'amour de Dieu, que de ſe rechercher*

ſoi-méme ; * & diſons avec lui : *que je vous aime , Seigneur , plus que moi-méme ; & que je ne m'aime moi-méme qu'à cauſe de vous & pour vous. Amem te plus quàm me, nec me niſi propter te.* *

4. *part. ſect.* 2.

* Ubi ſe-ipſum aliquis quærit, ibi abamore cadit. *de imit. Chr. lib.* 3. *c.* 5.

* *Ibid.*

Fin du troiſiéme Tome.

TABLE DES TITRES DU TROISIEME TOME.

DU Traité de l'Etre moral de l'homme.

Troisiéme Partie.

Du Cœur de l'homme, consideré par raport à la creature, & principalement par raport à son corps. page 1

SECTION I. *Des illusions les plus generales que les creatures, ou les objets sensibles font à notre esprit & à notre cœur.* p. 5

CHAP. I. *Que les objets sensibles font illusion par la vaine montre de qualités, ou de perfections qu'ils n'ont pas.* p. 6

CHAP. II. *Que ces illusions corrompent le cœur.* p. 17

CHAP. III. *Que les objets nous*

font illusion par les aparentes trompeuses d'une activité, ou d'une efficace qui ne leur conviennent pas. p. 20

CHAP. IV. *Remede à ces illusions.* p. 23

SECTION II. *Que les impressions du corps sur l'esprit conspirent à nous cacher nos deregiemens & nos devoirs.* p. 27

CHAP. I. *Obligation d'examiner les mouvemens de son cœur par raport aux impressions du corps.* p. 27

CHAP. II. *Combien les impressions que l'esprit reçoit par le corps, entrent dans nos mœurs & ont de pouvoir pour les varier.* p. 38

CHAP. III. *Que les impressions que l'esprit reçoit par le corps ne l'unissent pas simplement à ce corps & à toutes les choses sensibles; mais même qu'elles l'en rendent esclave.* p. 43

CHAP. IV. *Que les impressions que l'esprit reçoit par le corps le couvrent de tenebres & l'aveu-*

glent. p. 51
CHAP. V. *Que les impressions que l'esprit reçoit par le corps, corompent le cœur.* p. 56
CHAP. VI. *Que c'est en substituant dans l'esprit les maximes de la chair & du sang aux veritès & aux regles immuables de l'ordre, que les impressions sensibles nous cachent nos dereglemens & nos devoirs.* p. 61
CHAP. VII. *Conclusion de cette Section.* p. 70
SECTION III. *Des causes des impressions que le cœur reçoit par le corps, & des illusions qui naissent de l'ignorance de ces causes.* p. 75
CHAP. I. *Des causes prochaines. Idée generale de ces causes.* p. 77
CHAP. II. *Des illusions qui naissent de l'ignorance de ces causes; & 1°. De la nature des esprits & du sang, de la constitution des fibres, & du temperament.* p. 82
CHAP. III. *Où l'on continue à*

traiter des illusions qui naissent de l'ignorance de ces causes. p. 101
CHAP. IV. *Des illusions qui regardent l'imagination.* p. 116
CHAP. V. *Où l'on continuë à faire voir les mauvais éfets de l'imagination.* p. 136
CHAP. VI. *Des causes éloignées des impressions du cœur & de leurs mauvaises suites. Et 1°. De la temperature de l'air du climat que l'on habite.* p. 146
CHAP. VII. *Des divers changemens du tems & des saisons dans un même climat.* p. 151
CHAP. VIII. *De la nature des alimens dont on use, & du genre de vie que l'on méne.* p. 169
CHAP. IX. *Des airs & des manieres, des discours & de la conduite de ceux avec qui l'on converse.* p. 177
CHAP. X. *Continuation du méme sujet. Que tous les hommes ont dans leur corps des principes mécaniques de compassion & d'imi-*

tation, qui ſont de grandes ſources d'illuſions & de dereglemens pour le cœur. p. 195

§. I. *Des éfets qui naiſſent des principes d'imitation.* p. 197

§. II. *Des éfets qui naiſſent du principe de compaſſion.* p. 208

§. III. *Continuation du méme ſujet.* p. 225

CHAP. XI. *De la ſeule preſence des objets corporels paſſionnés, ou non, animés, ou non.* p. 259

CHAP. XII. *Preſervatifs contre les impreſſions & les illuſions qui nous reviennent de la part des corps de dehors.* p. 270

Quatriéme Partie.

Du Cœur humain conſideré en luiméme. p. 281

SECTION I. *Reflexions ſur les principales ſources des illuſions que les paſſions font au cœur humain.* p. 287

CHAP. I. *Que les paſſions ne nous laiſſent voir leurs objets, que par leurs beaux endroits & par ce*

qu'ils ont de ſpecieux & de legitime. p. 289

CHAP. II. *Commerce d'illuſions & d'injuſtices entre les paſſions ; & qu'elles répandent ſur leurs objets, d'agreables, ou de deſagreables couleurs, ſuivant leurs interets.* 295

CHAP. III. *Que les paſſions nous portent à atribuer à leurs objets les mémes ſentimens dont nous ſommes frapés à leur preſence.* p. 309

CHAP. IV. *Que les paſſions nous portent à croire que tous les hommes doivent eſtre également touchés de leurs objets.* p. 313

CHAP. V. *Que les paſſions ne nous plaiſent, qu'autant qu'elles nous ménent à leur objet.* p. 319

CHAP. VI. *Que les paſſions nous repreſentent comme poſſibles, & méme comme faciles les choſes les plus impoſſibles.* p. 324

SECTION II. *Reflexions particulieres ſur les illuſions de l'amour*

propre. p. 330
CHAP. I. *Que l'amour propre se cache sous les livrées de la charité & sous d'autres aparences trompeuses, pour aler à ses fins dans la pratique des devoirs de la vertu.* p. 332
CHAP. II. *Que sous des couleurs séduisantes l'amour propre cache ses defauts, ses interets & ses fins, non seulement aux autres; mais à nous-mémes.* p. 342
CHAP. III. *Où l'on continue à traiter des illusions de l'amour propre.* p 357
CHAP. IV. *Commerce d'illusion que l'amour propre établit entre l'esprit & le cœur. Combien les pensées sourdes & clandestines entrent dans ce commerce.* p. 361
CHAP. V. *Que l'amour propre se dédommage toûjours sur quelque vice, ou quelque passion, du sacrifice qu'il fait des autres.* p. 391
CHAP. VI. *Que l'amour propre sait aler à ses fins par des voyes*

détournées & quelquefois méme opposées. p. 399

CHAP. VII. *Divers artifices dont l'amour propre se sert pour nous donner de la confiance dans les états les moins seurs pour le salut.* p. 408

CHAP. VIII. *Des illusions que l'amour propre nous fait sur la mort.* p. 444

§. I. *Illusions sur le tems de la mort.* p. 446

§. II. *Illusions sur la maniere de la mort.* p. 456

§ III. *Des illusions qu'on se fait sur les suites de la mort.* p. 467

CHAP. IX. *Que l'amour propre se transforme ouvertement en amour de Dieu.* p. 479

FIN.

Pour le 3e. Tome.

Fautes à coriger.

PAge 8. ligne 9. ocper, *lisez* occuper. Pag. 81. l. 13. ne dependent que, *lis.* ne dependent gueres que. P. 126. l. 2. par ce contrecoup, *lis.* par contrecoup. P. 127. l. 2. éga nt, *l s* également. P. 184. l. 18. oroix, *lis.* croix. P. 187. l. 17. au leu, *lis.* au lieu. P. 363. l. 2. l'ont fait, *lis.* l'on fait. ~~P. 409. c'cſt eſt, *lis.* c'en eſt. P. 457. l. 2. on ſera ſauvé, *lis.* on ſe flate qu'on ſera ſauvé.~~